ÉRASME EN ITALIE

DU MÊME AUTEUR

SUR L'ANTIQUITÉ ET LA RENAISSANCE

La Bibliothèque de Fulvio Orsini. — *Contributions à l'histoire des collections d'Italie et à l'étude de la Renaissance.* — Paris, Bouillon, in-8°.

Le Virgile du Vatican et ses peintures. — Paris, C. Klincksieck, in-4°.

Le « Canzoniere » autographe de Pétrarque. — Paris, C. Klincksieck, in-16 (épuisé).

Pétrarque et l'Humanisme, *d'après un essai de restitution de sa bibliothèque.* — Paris, Bouillon, in-8°.

De Patrum et medii aevi scriptorum codicibus in bibliotheca Petrarcae olim collectis. — Paris, Bouillon, in-8°.

Le « De Viris illustribus » de Pétrarque. — *Notice sur les manuscrits originaux suivie de fragments inédits.* — Paris, C. Klincksieck, in-4°.

Les correspondants d'Alde Manuce. — *Matériaux nouveaux d'histoire littéraire (1483-1514).* — Rome, Typ. Vaticane, in-4° (épuisé).

Lettres de Joachim du Bellay, *publiées pour la première fois d'après les originaux.* — Paris, Charavay, in-8°.

Il viaggio in Italia di Enrico III, re di Francia, *e le feste a Venezia, Ferrara, Mantova e Torino.* — Turin, Roux, in-8° (En collaboration avec M. Angelo Solerti).

653
Yn

ÉRASME EN ITALIE

ÉTUDE SUR UN ÉPISODE DE LA RENAISSANCE

SUIVIE DE

DOUZE LETTRES INÉDITES D'ÉRASME

PAR

PIERRE DE NOLHAC

DIRECTEUR D'ÉTUDES A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

NOUVELLE ÉDITION

AVEC ADDITIONS ET FAC-SIMILÉ DE L'ÉCRITURE D'ÉRASME

349461
14. 4. 38

PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
11, RUE DE LILLE, 11
1898

Tous droits réservés.

Aldo Manutio Romano Erasmus Roterodamus S. P. D.

Illud apud me sæpe numero optavi doctissime Manuti, ut quantum lucis attulisses utrique litteraturæ, non solum arte tua formulisque longe nitidissimis, verum etiam ingenio doctrinaque neutiquam triviali, tantundem emolumentis illa tibi vicissim retulisset. Nam quantum ad famam attinet, dubium non est, quin in omnem usque posteritatem Aldus Manutius volitaturus sit per omnium ora, quicunque litterarum sacris sunt initiati. Erit autem memoria tua, quemadmodum nunc est fama, non illustri modo, sed favorabilis quoque et amanda. Præterea quod (ut audio) restituendis propagandisque bonis authoribus das operam, summa quidem cura, at non pari lucro planeque Herculis exemplo, laboribus exerceris, pulcherrimis quidem illis, et immortalem gloriam allaturis aliquando, verum aliis interim frugiferisque tibi. Audio platonem græcanicis ~~formulis~~ abste ~~exeudi~~ formulis excudi, quem docti plerique jam vehementer expectant. Quos authores medicinæ impresseris cupio cognoscere. Atque utinam paulum Æginitam nobis dones. Demiror quid obstiterit, quo minus novum testamentum jampridem evulgaris, opus (ni me fallit coniectura) etiam vulgo placiturum, maxime

TABLE

PAGES.

ÉRASME EN ITALIE.

CHAPITRE Ier. — Départ d'Érasme. Il est reçu docteur à Turin. Premier séjour à Bologne. Florence. Deuxième séjour d'Érasme à Bologne. Ses travaux... 3

CHAPITRE II. — Érasme à Venise. La maison d'Alde Manuce. Impression des *Adages* et travaux d'Érasme chez Alde. L'Academie Aldine..... 31

CHAPITRE III. — Érasme à Padoue. Visite à Ferrare. Séjour à Sienne. Triple séjour d'Erasme à Rome. Ses liaisons et ses observations. Voyage à Naples. 53

— Retour d'Érasme en Angleterre. L'*Éloge de la Folie*. Conclusion..... 92

LETTRES D'ÉRASME.

I. A Alde Manuce (inédite)..... 97
II. A Alde Manuce (inédite)..... 100
III. A Alde Manuce (inédite)..... 105
IV. A Alde Manuce (inédite)..... 106
V. A François d'Asola (inédite)..... 107
VI. A François d'Asola (inédite)..... 109
VII. A François d'Asola (inédite)..... 110
VIII. A François d'Asola (inédite)..... 111
IX. A un prélat romain (inédite)..... 112
X. A Sadolet..... 118
XI. A Sadolet..... 123
XII. A Bembo..... 125
XIII. A Bembo (inédite)..... 127
XIV. A Bembo (inédite)..... 129
XV. A Bembo (inédite)..... 130

ADDITIONS..... 133

INDEX DES NOMS..... 141

O mon vieux maître Érasme, incomparable ami,
Je me plais aux leçons que ton bon sens distille
Et j'aime les combats de ta verve subtile,
Dont souvent l'aiguillon se dérobe à demi.

Quand les pharisiens et les sots ont frémi,
Pour défendre ton seuil contre leur foule hostile
Tu n'avais que ta plume, ô maître, et ce beau style
Dans ton latin muet désormais endormi.

Tu quittais à regret tes livres et tes muses;
Mais, flagellant le vice et démasquant les ruses,
Ton ironique fouet sifflait parfois dans l'air.

Si j'ai bien pénétré dans ton âme profonde,
Enseigne-moi le franc parler et le mot clair,
Et le mépris des fous qui gouvernent le monde.

ÉRASME EN ITALIE

ÉTUDE SUR LES ANNÉES 1506 A 1509

« Mon âme est à Rome, » écrit Érasme sur ses vieux jours, « et nulle part je n'aimerais mieux laisser mes os[1]. » — « J'ai quitté l'Italie malgré moi et à regret, » dit-il ailleurs, « ... il n'y a aucun peuple qui me plaise autant que les Italiens[2]. » On peut prendre au sérieux ces témoignages souvent répétés, ces retours mélancoliques vers un pays et vers un temps où Érasme fut heureux. Jamais le grand humaniste ne s'est senti mieux chez lui qu'en Italie, et peu d'étrangers ont goûté comme il l'a fait le charme de la vie romaine de la Renaissance. Le voyage d'Érasme, qui s'est prolongé pendant près de trois années, a laissé dans son esprit des souvenirs ineffaçables et des regrets sans fin. Il a exercé sur la formation de son esprit et l'achèvement de sa personnalité, une influence qui n'a pas été assez remarquée, croyons-nous, même par les écrivains qui ont le mieux parlé de lui[3]. Peut-être

1. V. la lettre IX de notre petit recueil.

2. *Resp. ad Cursium*. IX, col. 1751 A. Nous citons toujours Érasme d'après la grande édition des *Opera omnia*, Leyde, 1703-1706, 10 tomes in-fol. Quand le chiffre de la colonne n'est pas précédé d'un chiffre romain indiquant le tome, il se rapporte au t. III, qui contient la correspondance.

3. La littérature érasmienne est considérable. Rappelons seulement, pour les vingt dernières années, les livres, articles ou

aiderait-il à expliquer quelques contradictions, quelques points obscurs d'une carrière toujours incertaine et toujours troublée.

Cette période de la vie d'Érasme est, du reste, l'une des moins connues. L'absence de documents précis et authentiques a donné lieu à diverses erreurs, qui se répètent souvent de livre en livre. Il n'y a pas, dans sa volumineuse correspondance, plus de quatre ou cinq lettres écrites d'Italie, et encore sont-elles très courtes. Dans la petite série que nous publions de lettres d'Érasme à d'illustres Italiens, il en est qui remontent à cette époque intéressante. Elles nous ont servi pour fixer avec quelque certitude une chronologie jusqu'à présent douteuse. Les renseignements très nombreux épars dans les œuvres imprimées d'Érasme, recueillis et groupés autour des textes nouveaux, ont pris, peu à peu, une valeur plus grande, une signification plus utile; plusieurs documents inédits du même temps nous sont aussi venus en aide, et nous avons essayé de tirer de ces sources diverses l'histoire, aussi complète que possible, du séjour d'Érasme en Italie.

chapitres plus ou moins importants consacrés au grand Hollandais par MM. Robert B. Drummond, Durand de Laur, G. Feugère, Benjamin Fillon, R. Fruin, L. Geiger, F. A. Hoffmann, J. Janssen, Kammel, J. B. Kan, A. Lange, H. Martin, Maurenbrecher, Pennington, Ruelens, Sabbadini, Scholz, Stähelin, Stichart, Suringar, Ussing, W. Vischer, Woker, J. Zeller, etc., la réimpression de l'étude si judicieuse de M. D. Nisard et surtout les travaux de l'infatigable M. A. Horawitz. Nous avons lu ceux de ces ouvrages qui parlent des années 1506 à 1509 et que nous avons pu nous procurer; on nous excusera de n'y faire presque aucun renvoi : nous avons été obligés d'abréger le plus possible notre rédaction, et d'ailleurs, reprenant en sous-œuvre toutes les parties déjà traitées, nous n'avions à tenir compte que des renseignements publiés ou inédits contemporains d'Erasme.

CHAPITRE PREMIER

Départ d'Érasme. — Il est reçu docteur à Turin. — Premier séjour à Bologne. — Florence. — Deuxième séjour d'Érasme à Bologne. — Ses travaux.

Le voyage d'Italie a été, pendant tout le XVIe siècle, le complément nécessaire d'une éducation lettrée. La célébrité des écoles y attirait les hommes du nord, non moins que les grands souvenirs de l'antiquité. Au temps d'Érasme, le prestige de Bologne et de Padoue, par exemple, était dans tout son éclat, et son but, en partant pour l'Italie, était précisément de se faire recevoir, à Bologne, docteur en théologie.

Dès l'année 1500, il parlait de ce projet, avec son indépendance ordinaire, à la marquise de Weere, de qui il recevait une pension et qu'il tâchait d'intéresser à son voyage : « Il y a deux choses, je le sens, qui me deviennent tout à fait nécessaires : c'est d'abord d'aller en Italie pour donner à ma petite science l'autorité de cet illustre séjour, ensuite d'obtenir le grade de docteur. Les deux choses sont d'ailleurs également absurdes : on ne change pas d'esprit en traversant la mer, comme dit Horace, et je ne reviendrai pas plus savant d'un cheveu. Mais les temps sont ainsi ; personne, même chez les gens sérieux, ne croit à votre mérite, si l'on ne peut vous appeler *magister noster*. Et pourtant le vrai

docteur n'est-il pas toujours comme autrefois celui qui montre sa science par ses livres[1] ? » Érasme, qui sut compter toute sa vie avec les préjugés du siècle, se désolait de ne pouvoir réaliser ce rêve : « Je désire toujours aussi ardemment aller en Italie, » écrit-il à un ami ; « mais, comme dit Plaute, *sine pennis uolare haud facile est*[2]. » Comment, en effet, se risquer dans un tel voyage, sans beaucoup d'argent ? Il faut pouvoir maintenir l'honneur d'un lettré, entourer de soins une santé débile. Il aurait besoin d'au moins 200 francs pour se mettre en route, c'est-à-dire d'une année d'avance de sa pension[3]. La marquise ne consent pas à avancer les fonds ; Érasme se console en adressant des vers latins à l'archevêque de Canterbury qui se dispose à partir pour Rome :

... Me sine solus adis,
Italiam, Italiam laetus penetrabis amoenam[4].

Pendant que l'humaniste vivait à Londres, dans

1. 85 BC : *Nemo doctus uideri potest, nisi magister noster appelletur... cum antiquitus non ideo quis pro docto haberetur, quod Doctoris nomen esset mercatus, sed ii Doctores dicebantur, qui libris editis manifestum doctrinae specimen dedissent.* Il est à noter que cette lettre est écrite de Paris : Érasme semble se refuser à prendre son grade en Sorbonne, soit qu'il y trouve moins de prestige qu'en Italie, soit qu'il ait déjà de l'aversion pour la vieille capitale de la scolastique.

2. 52 E (Tournai, 1499).

3. Cf. 87 CE. C'est une lettre à Battus (Orléans, 1509), qu'il charge d'appuyer sa demande auprès de la marquise : *Nec usquam Doctoris titulum rectius accipi posse quam in Italia, nec Italiam ab homine delicato posse adiri sine summa ui pecuniae, maxime quod mihi ob litterarum qualemcumque opinionem sordidius uiuere ne liceat quidem...*

4. Vers cités par Beatus Rhenanus, dans sa *Vie d'Érasme*, si précise et si précieuse. Le voyage en Italie tient relativement une

la société savante que l'on connaît[1], une occasion se présenta enfin pour lui de satisfaire son long désir. Battista Boerio, de Gênes, médecin du roi Henri VII, lui offrit d'acccompagner ses deux fils en Italie. Il ne s'agissait point d'un préceptorat proprement dit, mais d'une direction à exercer sur les études que Giovanni et Bernardo Boerio allaient terminer dans le pays de leur père[2]. Ceux-ci plurent tout d'abord à Érasme ; il les trouva bien doués, réservés, faciles[3] ; il n'eut garde de refuser, et fit bien vite ses préparatifs de départ. Ses amis, après avoir essayé en vain de le retenir[4], lui dirent adieu, comme s'ils ne devaient plus le revoir[5] ; la longueur et les dangers du voyage excusaient leurs craintes, et aussi la séduction qu'exerçait déjà l'Italie sur tant de visiteurs qui s'y fixaient et n'en revenaient plus.

Après une traversée de la Manche, qui fut mauvaise et dura quatre jours, Érasme arriva à Paris

grande place dans cette courte biographie d'ami, comme il en tenait sans doute dans les souvenirs et dans les conversations d'Érasme. C'est le fil conducteur le plus sûr pour cette partie de la vie d'Érasme. Je me sers du texte des *Vitae selectorum aliquot uirorum* de G. Bates. Londres, 1681, p. 198-201.

1. On peut voir plus loin, lettre I.

2. Rhenanus.

3. 100 E. Il n'est pas jusqu'au gouverneur Clyston qu'Érasme ne loue : *Nihil candidius... nihil officiosius.*

4. Voir la lettre de G. Goudanus (1873 A), qui doit être datée de 1506.

5. X, 1750 E. Le même passage nous apprend qu'Érasme avait dû partir trois fois pour l'Italie, vers dix-sept ans, à vingt et à vingt-huit.

au milieu de juin 1506[1]. Il revit avec plaisir ses anciens amis[2] et profita de son passage pour s'entendre avec l'imprimeur Josse Badius, le premier éditeur des *Adages,* au sujet de publications nouvelles, intéressant les études grecques[3]. C'étaient des œuvres bien modestes encore, car Érasme n'était qu'au début de sa carrière littéraire et comptait précisément sur son voyage d'Italie pour se fortifier en grec autant que pour s'acquérir du renom. Il s'agissait de traductions en prose de plusieurs opuscules de Lucien et d'une traduction en vers de l'*Hécube* et de l'*Iphigénie à Aulis,* d'Euripide, dont le texte venait d'être publié par Alde Manuce. Ce dernier volume fut achevé par Badius le 15 septembre, quand le traducteur était déjà en Italie, et on lui en fit parvenir un exemplaire[4]. Quant au *Lucien,* il

1. Lire les trois lettres à Jean Colet, à Thomas Linacre, à Roger Wentford (99 F à 101 B), traduites dans le livre de M. Drummond. Elles sont toutes les trois du 19 juin 1506 et ont dû partir par le même courrier pour l'Angleterre; la troisième porte, par erreur, la date de 1507.

2. *Sic mihi arridet reuerso Gallia, ut dubium sit utrum magis animo meo blandiatur Britannia quae tot talesque mihi pepererit amicos, an Gallia uetere familiaritate tum libertate, postremo propenso quodam in me fauore ac studio dulcissima...* 100 D.

3. Pendant ce séjour à Paris, Érasme donna encore à son ami Badius, qui pensait à réimprimer les *Adages*, une vingtaine de petits proverbes; cf. 672 D, lettre de 1521 à Polydore Virgile.

4. La page du titre porte : *Euripidis Tragici poetae nobilissimi Hecuba et Iphigenia.* | *Latinae factae Erasmo Roterodamo interprete.* | *De quibus Ascensius.*

Loqui latine nesciebat antea
Tragoediarum scriptor excultissimus,
Qui nunc camoenis eloquens erasmicis
Varronianae certat eloquentiae.

A la fin : *Ex officina Ascensiana ad Idus septembris. MDVI.*

fut imprimé sans retard, mais on attendit, pour le mettre en vente, qu'Érasme eût envoyé d'Italie quelques traductions supplémentaires, qui furent aussitôt ajoutées au recueil [1].

En quittant Paris, Érasme passa quelques jours à Orléans, chez Nicolas Béraud[2], puis à Lyon, où il fut dignement accueilli par la colonie savante de la

1. Ce recueil si rare, si important, et qui appellerait des remarques de plus d'une sorte, a été inexactement décrit par les bibliographes. Hoffmann, Graesse et le supplément de Brunet donnent tous la souscription finale du volume : *Ex officina Ascensiana ad Idus Nouembr. MDVI* (Brunet ajoute *Basileae*!), sans faire remarquer que cette souscription porte seulement sur la dernière partie du volume, c'est-à-dire sur les traductions de Morus, qui ont été imprimées, non après celles d'Érasme, mais en même temps, et qui forment 17 feuillets non numérotés. — Les traductions précédentes dues à Érasme ont été elles-mêmes imprimées en deux fois. La première série (ff. I à LIII) était finie le 1er novembre ; elle était close par une ode envoyée d'Italie et un avertissement de l'imprimeur (v. plus loin, p. 9). Elle contient diverses dédicaces d'Érasme : l'une de Londres, 1er janvier; l'autre de la campagne, 1er mai ; une troisième adressée à Paludanus, recteur du collège de Louvain, et où est mentionné le prochain départ de l'auteur pour l'Italie. Les traductions de la seconde série (v. p. 13) occupent les feuillets numérotés XLVIII à LXI, les chiffres XLVIII à LIII reparaissant deux fois par erreur. La première série est seule indiquée sur le titre :

Luciani uiri quam disertissimi compluria opuscula longe festiuissima ab Erasmo Ro- | terodamo et Thoma Moro interpretibus optimis in latinorum linguam tra- | ducta, hac sequentur serie. | *Ex Erasmi interpretatione* | *Toxaris siue de amicicia Luciani dialogus.* | *Alexander...* | *Gallus...* | *Timon...* | *Tyrannicida seu pro tyrannicida eiusdem declamatio.* | *Cum declamatione Erasmica eidem respondente.* | *De iis qui mercede conducti degunt dialogus eiusdem.* | *Et quaedam eiusdem alia.* | *Ex Mori traductione* | *Tyrannicida Luciani Moro interprete.* | *Declamatio Mori de eodem.* | *Cynicus...* | *Menippus...* | *Philopseudes...* | *Ex aedibus Ascensianis.* In-4.

2. 183 A E.

ville[1]. Il traversa enfin les Alpes, au mois d'août, avec les Boerio. Un homme du roi d'Angleterre (*caduceator*) les accompagnait pour rendre le voyage plus sûr. C'est là qu'Érasme commença à se dégoûter de ses compagnons et surtout du gouverneur Clyston. Celui-ci eut une rixe furieuse avec l'Anglais; ils s'accablèrent d'injures affreuses et mirent l'épée au vent. Le soir, Érasme vit ces terribles adversaires attablés devant la même bouteille et les meilleurs amis du monde; dès lors, dit-il, il les méprisa tous les deux également. Fuyant leur société grossière, il chercha une distraction dans la poésie et s'est peint lui-même, chevauchant dans les cols neigeux, et notant ses vers à mesure sur le papier. Le soir, arrivé à l'auberge, il mettait au net les inspirations de la journée[2]. Le petit poème qu'il composa ainsi (*carmen equestre uel potius Alpestre*) fut envoyé aussitôt à Paris, au médecin Guillaume Cop, à qui il était dédié, et trouva place dans le recueil de Lucien[3]. L'œuvre n'est pas à dédaigner; on la dirait d'un Horace chrétien : le poète traverse les montagnes, parcourt le monde, cherchant partout des amitiés et des études nouvelles, et mêlant aux travaux sacrés les travaux profanes; et déjà cependant sa santé s'al-

1. Cf. le joli colloque *Diuersoria*, I, 715 (ou dans Nisard, *Renaissance et Réforme*, t. I, p. 276) et A. Péricaud, *Érasme dans ses rapports avec Lyon*. Lyon, 1843.

2. V. tout le récit au début de l'*Epist. Ioan. Botzhemo Abstemio*, qui contient un catalogue des œuvres d'Érasme rédigé par lui-même et qui se trouve en tête des éditions.

3. Aux feuillets LI-LII. Dans l'éd. de Leyde, IV, 756.

tère, ses tempes grisonnent et la vieillesse approche, derrière sa quarantième année. Il est temps, conclut-il, de dire adieu aux frivolités du Parnasse et de donner au seul Christ le temps qui lui reste à vivre. Malgré ces graves décisions, nous allons le voir, en Italie, sacrifier presque uniquement aux Muses antiques.

En 1506, Érasme a près de quarante ans. Bien qu'il ait relativement peu écrit, il a beaucoup étudié et son nom est honorablement connu de plusieurs cercles lettrés de Flandre, de France et d'Angleterre. On peut donc s'expliquer, sinon admettre entièrement, le mot de son biographe Rhenanus, affirmant qu'Érasme apporta en Italie la science que les autres y venaient chercher[1]. Il n'y fit du moins aucune étude théologique, car son premier soin, à peine arrivé en Piémont, fut de se faire recevoir docteur à l'Université de Turin. Il était parti, semble-t-il, avec l'intention de subir cet examen à Bologne[2]; il changea d'avis en chemin, sans doute pour conserver pendant le reste du voyage son entière liberté d'esprit; peut-être aussi prolongea-t-il volontiers son séjour dans un pays agréable, dont il aimait à vanter plus tard le caractère des habitants et la courtoise hospitalité[3]. Un de ses com-

1. *Dignitatem et eruditionem in Italiam importauit quam ceteri inde reportare consueuerunt.*

2. Cf. 1873 A. Dans aucune des lettres que nous avons, Érasme ne dit où il a été reçu docteur. Peut-être était-il bien aise de laisser croire qu'il avait exécuté son premier projet et qu'il avait été reçu à Bologne. De là vient l'erreur de tant d'érudits qui ont affirmé ce dernier fait.

3. A Pierre de Morny, abbé de Saint-Sulpice : *Compluribus argumentis mihi commendas tuam Sabaudiam, tametsi non*

pagnons de route, un Anglais, fut reçu docteur en même temps que lui. Le diplôme, conservé dans les papiers d'Érasme, est daté du 4 septembre 1506; il a été imprimé deux fois à Bâle, en 1779 et en 1876 [1]. Un groupe de lettrés piémontais a voulu, de son côté, rappeler ce souvenir si honorable pour Turin, et a placé à l'occasion du 370e anniversaire du doctorat d'Érasme, une inscription commémorative sous les portiques de l'Université [2]. Le fait d'ailleurs, en son temps, n'a point passé inaperçu. « Je viens d'être reçu docteur, » écrit Érasme à ses divers correspondants; « je m'y refusais, mais les prières de mes amis m'ont décidé à prendre ce

prorsus ignotam; olim enim e Lutetia per Lugdunum petens Italiam bonam illius partem uidi. Apud Taurinorum Augustam commorati sumus aliquantisper, mire placebat gentis humanitas (1391 F).

1. Cette dernière fois par W. Vischer, dans ses *Erasmiana, Progr. zur rectoratsfeier der Univ. Basel*, p. 7. Il est délivré au nom du vice-chancelier de l'Université qui était alors le vicaire général de l'archevêque de Turin; il s'appelait Baldassare Bernezio. Le promoteur d'Érasme était Jacopino da Prato; le doyen de l'Université, Bernardino di Pirro.

2. Cette heureuse idée est due à l'initiative de MM. G.-M. Ballari, C. Danna, etc.; Danna a trouvé mention du doctorat d'Érasme à Turin dans une copie du *Rotulus laureatorum*, due à G.-A. Carcagni; cette copie avait déjà fourni à Vernazza le renseignement qu'il a communiqué à Tiraboschi sur le doctorat d'Érasme (V. *Gazzetta Piemontese* du 26 juin 1876 et *Gazz. di Mondovi* du 12 septembre). On s'étonne que Danna n'ait pas connu le diplôme d'Érasme. Au reste, le texte de Rhenanus suffisait déjà à ruiner les prétentions de Bologne. Quant à l'inscription, on nous permettra de la reproduire, telle que nous l'avons lue, au milieu des glorieux monuments de cette grande école : A RICORDO | DEL LIETO GIORNO 4 SETTEMBRE 1506 | IN CHE FV LAVREATO NELLA VNIVERSITA DI TORINO | ERASMO DI ROTTERDAMO | SOMMO FILOSOFO | DEGLI STVDI GRECI E LATINI LIBERO RISTAVRATORE | ALCVNI AMMIRATORI SVOI | A DI 4 SETTEMBRE 1876 | POSERO.

grade, qui me donnera, croient-ils, quelque prestige[1]. » Le 1er novembre, Badius trouve le moyen d'annoncer l'événement au public, au cours de l'impression du *Lucien : Habes itaque, lector studiose, complures Luciani dialogos Erasmo Roterodamo uiro litteratissimo, et nuper sacrae Theologiae laureae decorato, interprete latinissimos factos*[2].

Aussitôt son diplôme obtenu, Érasme partit pour Bologne, où les jeunes Boerio devaient faire leurs études. Ils traversèrent la Lombardie et visitèrent la Chartreuse de Pavie, qui n'était pas entièrement terminée et excitait déjà une admiration universelle[3]. Mais nos voyageurs avaient mal pris leur temps pour descendre dans la péninsule. La guerre mettait en feu toute la Cisalpine. Les armées de Louis XII n'avaient pas repassé les Alpes, et Jules II cherchait à reprendre par la force les places détachées du domaine de l'Église.

1. 1858 B, 1871 C D.

2. Cette petite épître est au bas de l'ode à Cop. f. XLVII v°. En tête de l'ode, Érasme prend le titre de *Sacrae Theologiae professor*.

3. C'est le seul moment du voyage où cette visite puisse se placer. Elle m'est attestée par un passage du colloque *Conuiuium religiosum*, qui a toute la saveur d'un souvenir personnel : *Cum essem apud Insubres uidi monasterium quoddam ordinis Cartusiani, non ita procul a Papia : in eo templum est intus ac foris ab imo usque ad summum candido marmore constructum et fere quicquid inest rerum marmoreum est, uelut altaria columnae tumbae. Quorsum autem attinebat tantum pecuniarum effundere ut pauci monachi solitarii canerent in templo marmoreo, quibus ipsis templum hoc oneri est, non usui, quod frequenter infestentur ab hospitibus, qui non ob aliud eo se conferunt, nisi ut spectent templum illud marmoreum.* (I, 685 A). Sur la construction de la Chartreuse si injustement appréciée par Érasme, cf. E. Müntz, *La Renaissance en Italie et en France*, 1886, p. 599.

A Bologne, dominaient d'irréconciliables ennemis du pape, les Bentivogli[1]; après la soumission de Pérouse, l'armée du Saint-Siège marcha contre eux, et le premier séjour d'Érasme à Bologne fut brusquement interrompu par l'arrivée de l'ennemi. Voici notre savant sur les chemins, traversant de nouvelles montagnes et cherchant refuge au-delà de l'Apennin[2].

Il devait être à Florence dès la fin d'octobre. Florence n'a pas laissé dans l'esprit d'Érasme de profondes traces. Le souvenir de Savonarole était vivant encore et les victimes de la réaction, les derniers amis du grand Dominicain, gardaient au fond du cœur ses traditions héroïques. Cependant, Érasme n'a entendu parler de lui que comme d'un perturbateur et un révolutionnaire, et les rares mentions qu'il a faites de cet épisode de l'histoire florentine témoignent qu'il n'en a pas vu plus long. Ajoutons que Savonarole avait à ses yeux le tort d'être moine[3]. Voit-il du moins quelque chose de Flo-

1. Sur cette période de l'histoire de Bologne, v. le récent travail de M. G. Gozzadini, *Di alcuni avvenimenti in Bologna e nell' Emilia*, I, 1886, où le souvenir d'Érasme aurait pu trouver une place.

2. V. les deux billets à Servais dont la date est facile à fixer (1871 BD). Il en est de même des deux billets à Jacques Maurice et à Jean Obrecht, d'ailleurs peu intéressants pour nous (1851 B, 1858 B). Le second doit être placé avant le premier et a été écrit pendant le premier séjour de Bologne. Ce sont les *litterulae* mentionnées dans le premier billet; Érasme n'a pu évidemment les faire partir que de Florence. Il ajoute: *Multa sunt hic in Italia noua scriptu digna; uerum iam aufugit tabellio.*

3. M. G. Feugère (*Érasme*, p. 288) parait indiquer qu'Érasme a pu reprocher aux moines d'avoir allumé le bûcher de Savonarole. Or, les trois passages où se trouve mention du *facinus*

rence? Comprend-il quel beau moment c'est pour y venir que cette année 1506? Les Médicis ne gouvernent plus; sur un sol libre et paisible, au milieu de l'Italie armée, les grands artistes semblent s'être réunis pour travailler en commun et s'instruire les uns les autres: Léonard, Michel-Ange, Raphaël, fra Bartolommeo, André del Sarto ont en même temps leurs ateliers ouverts. Hélas! le grave Hollandais n'est pas encore initié aux choses de l'art et à l'esprit italien: il a blâmé la munificence des ducs de Milan envers la Chartreuse de Pavie; il passe sans les voir à côté des merveilles de Florence. Sans doute, comme humaniste, il ne peut oublier qu'il est au véritable berceau de la renaissance des lettres, dans la ville de Politien et de Poggio. Mais il ne cherche à connaître personne au bord de l'Arno; il ignore que le secrétaire de la République s'appelle Machiavel; il se désole d'être forcé de perdre son temps et s'applique avec rage à mettre en latin des dialogues de Lucien [1].

Sauonarolae (623 F) sont relatifs à la turbulence de l'Ordre des Dominicains de son temps, et sont par conséquent malveillants. Nous cherchons en vain la trace d'un regret d'Érasme pour la tentative avortée du Florentin, et sommes du reste plus frappés des différences que des analogies morales entre ces deux hommes.

1. Les traductions faites par Érasme à Florence sont celles que contiennent les deux cahiers du recueil de Badius imprimés postérieurement à l'avertissement du 1er novembre 1506 (ff. XLVIII-LXI): quelques dialogues des morts et des dieux, l'*Hercules gallicus*, l'*Eunuchus*, le *De sacrificiis* et le *Conuiuium*. Cette série est précédée d'une épître à Jérôme Buslidius, datée de Bologne, 17 novembre 1506; il commence par payer un tribut de regrets à la mort prématurée (23 septembre) de Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, dont il avait prononcé le panégyrique à Bruxelles en 1504 et dont Buslidius était un des conseillers; il ajoute: *Litte-*

Érasme a raconté, vingt ans plus tard, un épisode de son séjour à Florence [1] : « Je m'y trouvais, » dit-il, « au moment où le pape Jules, ce Jupiter terrestre, tonnait et fulminait contre Bologne. Il y avait eu précisément des coups de tonnerre qui avaient duré une partie du jour, accompagnés d'un violent orage. C'était dans une villa près des remparts où j'allais étudier quelquefois [2]. Je me trouvais à l'écart [3], quand j'entends un fracas épouvantable. Je rejoins aussitôt mes compagnons : « Ou « je me trompe bien, leur dis-je, ou nous allons « avoir de mauvaises nouvelles. » Peu de temps après, entre un chirurgien qui nous apprend que trois religieuses dans un couvent viennent d'être foudroyées. L'une est morte presque instantanément, l'autre n'a que le souffle, et l'on ne sauvera pas la dernière. Un second coup semblable se fait entendre; je me lève et vais voir l'état du ciel. A gauche, il était éclairci; à droite, j'aperçois une espèce de nuage couleur de cendre, qui semble s'élever de terre et se recourbe vers le haut, comme un rocher surplombant au bord de la mer. Plus je le regarde, moins je lui trouve la forme d'un nuage.

ris his... dialogos aliquot Luciani comites addidi, quos paucis his diebus, dum obsidionis metu Florentiam profugeremus, latinos feci. hoc nimirum agens ne nihil agerem. Nam in praesentia quidem in Italia mire frigent studia, feruent bella, summus pontifex Iulius belligeratur, uincit, triumphat planeque Iulium agit.

1. Le récit est assez curieux pour être traduit, mais en l'abrégeant un peu (955 F à 956 E).

2. *Hortus autem in quo studebam erat pone moenia* (956 B).

3. *In secessu sedens ad exonerandam aluum...*

Mais je vois accourir hors d'haleine un domestique que j'avais laissé à la maison ; il me dit de revenir tout de suite, car la ville est en armes ; à Florence, paraît-il, quand éclate un incendie, on court garder les portes et les remparts ; il n'est pas prudent alors de rencontrer des habitants : le fer qu'ils ont à la main les rend féroces, surtout quand il n'y a aucun danger. Je rentre tout courant à mon logis, croisant force gens armés. Bientôt après, nous sûmes ce qui s'était passé. Quelques jours avant l'orage, on avait mis dans une des tours du rempart plusieurs vases de poudre à canon[1] ; le magistrat avait ordonné de les déposer dans la chambre du haut, ce qui ne pouvait compromettre que le toit, mais par incurie on les avait laissés dans le bas. Par les lucarnes, la foudre tomba, atteignit cette poudre, et tous les vases s'enflammèrent. L'explosion[2] essaya d'abord de soulever la masse de la tour et de la projeter en l'air d'un seul bloc ; des témoins affirment en effet que les murs inférieurs se sont entr'ouverts par deux fois, puis refermés. Quand le feu sentit que le poids était trop lourd, il fit éclater la tour en quatre ; les morceaux furent si réguliers qu'on les aurait dit taillés à l'équerre d'un géomètre. La poussière se réunit au-dessus des débris et la flamme s'étant éteinte forma le nuage que j'avais vu. D'énormes morceaux de la tour volèrent dans les airs ; plusieurs, dans les espaces vides, furent lancés jusqu'à deux cents pas de distance ; d'autres démolirent

1. *Aliquot uasa pulueris bombardici.*
2. *Incendium.*

beaucoup de maisons. Près de la tour, le magistrat avait fait faire de petites constructions pour loger les femmes qui aiment mieux tirer gain de leur corps que tisser ou filer; ces maisons-là s'écroulèrent d'un seul côté. Il y avait eu un si grand fracas et si subit, que tous les voisins crurent que le ciel se rompait et que la fin du monde arrivait. Dans la campagne, il y eut, dit-on, douze morts et quatorze blessés. Il est des personnes qui regardent un événement de ce genre comme un présage; j'y vois tout simplement l'imprévoyance de ceux qui n'ont pas songé à un accident après tout assez fréquent. Il n'y a pas à s'étonner qu'une poudre si légère ait brisé une construction de pierre ; elle l'eût fait aussi bien d'une autre de deux cents pieds d'épaisseur. »

Érasme et ses compagnons ne restèrent pas à Florence plus de six semaines. Au commencement de novembre, il écrivait au Père Servais : « La nouvelle s'est répandue que Bentivoglio, qui fuyait de Bologne avec ses trois fils, a été tué par les Français ; nous allons profiter de la paix pour y retourner, car le Pape doit y passer l'hiver avec ses cardinaux[1]. » Le 11 novembre, Érasme était déjà revenu et assistait à l'entrée triomphale de Jules II[2]. Ce pape belliqueux, « qui se montrait vraiment Jules, » disait Érasme ironiquement, entra dans la cité soumise par la brèche, cuirasse au flanc, comme César, dont il aimait à s'appliquer le nom.

1. 1871 C.
2. V. Paris de Grassis et Rainaldi.

La grande rue de Bologne était entièrement tendue de toiles et décorée de trophées et d'arcs de verdure avec l'inscription : *A Jules II, triomphateur des tyrans.* Les dames agitaient leur mouchoir, par ordre, sur des estrades disposées tout le long du parcours du cortège. Cent jeunes gens nobles ouvraient la marche, symbolisant la Romagne vaincue et rappelant les prisonniers antiques devant le char de l'*imperator*. Les jeunes filles de la ville jetaient des roses au passage du pontife, qui s'avançait sous un dais de soie, précédé du Saint Sacrement, et accompagné de vingt-deux cardinaux. Notre Érasme assista à tout ce défilé, perdu dans la foule, sous les arcades des rues de Bologne. Ce qu'il en pensa, il ne l'a point laissé ignorer : « Je ne pouvais m'empêcher de gémir en moi-même, » dit-il plus tard, « quand je comparais à la majesté des Apôtres, convertissant le monde par la céleste doctrine, ces triomphes dont les princes laïques eux-mêmes auraient rougi [1]. »

1. *Apologia ad blasphemias Iac. Stunicae* (IX, 361 A) : *Quod si impius est cui non placent omnia facta Pontificum, mihi in Iulio et alia multa displicebant, at non mihi solum, sed optimis quibusque. Ex occasione loci qui est in Act. cap. V, confero triumphos quos me spectante Iulius II egit Bononiae primum, post Romae, cum maiestate Apostolorum qui caelesti doctrina conuerterent orbem, qui sic miraculis florerent, ut umbra sola sanarentur aegroti, et hanc magnificentiam Apostolicam praefero triumphis illis, in quos ipsos tamen nihil scribo contumeliose, tametsi, ut ingenue dicam, tum spectabam non sine tacito gemitu.* — On s'est appuyé sur ce passage pour établir qu'Érasme était à Rome le 28 mars 1507, lors du retour triomphal de Jules II. Érasme, pour donner plus de poids à sa parole, peut bien laisser croire qu'il a assisté aux deux triomphes; en réalité, il n'a vu que celui de Bologne. De plus, le mot

A un point de vue tout personnel, Érasme exhalait dans ses lettres sa mauvaise humeur contre la guerre : « Je suis venu en Italie surtout pour apprendre du grec[1]. Mais, hélas! la guerre fait rage; je tâcherai de repartir le plus tôt possible. Le jour de la Saint-Martin, le pape Jules est entré dans Bologne ; le lendemain il a pontifié à la cathédrale[2]. On compte sur l'arrivée de l'empereur, et on prépare une expédition contre les Vénitiens, s'ils résistent aux volontés du Pape. En attendant, les études chôment[3]. » Aussi Érasme se promettait-il bien de quitter l'Italie dès l'été suivant, puisque le but studieux de son voyage ne pouvait être atteint[4].

Le séjour à Bologne commençait pour lui, on le voit, sous de fâcheux auspices. C'est le plus prolongé qu'il ait fait dans une ville d'Italie, puisqu'il a duré treize mois et qu'il a dépassé de beaucoup ses prévisions, mais ce n'est pas celui qui l'a le plus charmé. Il s'est plaint beaucoup du climat qui, au XVIe siècle, passait pour très malsain[5]. Il a eu

triumphi (Cf. VI, 155 F) signifie peut-être pour lui toute espèce de solennité pompeuse. — On va voir que nous sommes sûrs de l'itinéraire d'Érasme en Italie, que nous le suivons presque pas à pas, et qu'il n'y a aucune trace d'un voyage à Rome avant 1508.

1. *Italiam adiuimus graecitatis potissimum causa. Verum hic iam frigent studia, feruent bella, quo maturius reuolare studebimus.*

2. *In summo templo* (S. Petronio). Là s'éleva la menaçante statue du pape vainqueur par Michel-Ange, qu'Érasme a vue certainement.

3. 1871 D. *Studiorum interim sunt feriae.*

4. *Aestate proxima te reuisam, uti spero.* (Même promesse à Obrecht, 1758 B).

5. Cf. une lettre d'Ottavio Bagatto, citée dans *La Bibliothèque de Fulvio Orsini*, 1887, p. 10 (au bas).

des difficultés avec le père des jeunes Boerio et avec leur gouverneur ; les rapports avec ce dernier ont même été extrêmement pénibles, et notre Érasme, qui ne cultive point l'injure, lui donne encore, après vingt-cinq années, les épithètes de *monstrum* et de *porcus*[1].

Pour comble d'ennui, l'été se trouvant exceptionnellement chaud, la peste éclate dans la ville. Érasme passe quelque temps à la campagne[2] ; grâce à cette précaution, il échappe au fléau ; mais sa vie court par deux fois un sérieux péril, dans les singulières circonstances que voici[3]. En temps d'épidémie, rapporte-t-il, les chirurgiens qui soignent les pestiférés dans Bologne ont sur l'épaule

1. C'est évidemment à ces souvenirs que fait allusion Érasme dans deux lettres de 1530-1531 écrites à ses anciens élèves. Le personnage que ceux-ci avaient surnommé à Bologne le *Scarabée* est bien le Clyston des premiers jours du voyage (1397 F). Il avait dû contribuer à brouiller Érasme avec Battista Boerio. Érasme écrit à Bernardo, fixé à Rome : « *Debemus hoc illi, quem tu scarabei nomine signas, non solum quod maturius uos reliquerim, sed etiam quod nostrae consuetudinis iucunditas multa aloe fuerit temperata, ut, ni me fides retinuisset in officio, ne uiuam si talento magno perpelli potuissem ad menstruam eius monstri patientiam.* (Cf. 1350 C, lettre datée par erreur de 1530 ; cf. aussi l'allusion de notre lettre V). Quant aux jeunes gens, Érasme n'eut jamais à se plaindre d'eux : c'est à tort qu'on a voulu leur faire rapporter le passage 1828 D, quand 1828 F prouve évidemment qu'il n'y a aucune allusion à Bologne. L'amitié des deux frères pour leur savant compagnon n'a jamais été obscurcie par ces nuages, et ils ont toujours conservé pour lui une respectueuse admiration. (Cf. encore 352 B, 358 E).

2. Détails fournis par une anecdote des *Colloques*, I, 738 E.

3. Ces récits sont donnés avec des particularités plus ou moins précises aux passages suivants : 1529 E F, 1828 F-1829 B et dans Rhenanus. Le second, dans la lettre où Érasme raconte sa vie, sous le nom de *Florentius*, à Lamberto Grunni, secrétaire de Léon X, est certainement le plus pittoresque.

gauche une bande d'étoffe blanche qui pend sur la poitrine et sur le dos. Les allants ou venants qui les rencontrent les reconnaissent de loin et peuvent les éviter; ils ne passent du reste que dans les rues désertes, car ailleurs on leur jette des pierres. Érasme portait, à la façon française de son temps, une sorte de rabat blanc sur son vêtement de moine[1]. Comme il sortait un jour pour aller voir un ami, deux *bravi*[2] l'aperçoivent dans la rue et se précipitent sur lui, l'épée au poing. Une femme leur dit que ce rabat indique un prêtre et non pas un chirurgien; ces forcenés l'écoutent à peine, et ils feraient à Érasme un mauvais parti, s'il n'était par bonheur presque arrivé chez son ami; il s'y réfugie en grande hâte et ferme la porte derrière lui. Une autre fois, c'est encore plus grave. Érasme va rendre visite aux enfants du trésorier d'Angleterre, dans une maison où ils sont logés[3]. Il se voit tout à coup entouré par une foule menaçante armée de pierres et de bâtons, qui vocifère : « Tuez le chien! Tuez le chien! » Un prêtre passe; il se borne à sourire et dit tout bas à Érasme, en latin : « Les ânes! » Le malheureux, cependant, est fort peu rassuré sur le sort qu'on lui réserve. Par bonheur, un jeune homme sort d'une maison voisine; il a l'air distingué et bien vêtu; Érasme l'aborde comme un sauveur; il ne comprend pas, dit-il, la langue du

1. *Iuxta morem Gallicae gentis togulam lineam supra uestem gestabat.*

2. *Lenones aut certe satellites.*

3. Ces jeunes gens étudiaient aussi à Bologne, et leur gouverneur, *magister Guilielmus,* était fort lié avec Érasme (Cf. 1858 B).

pays et ne sait ce qu'on lui veut. « Soyez sûr, » répond le Bolonais, « que si vous n'ôtez ce morceau de toile, ils vous lapideront quelque jour[1]. » Érasme fit disparaître bien vite son rabat, et obtint du pape, dans la suite, l'autorisation de ne pas porter l'habit religieux[2]. Mais il n'oublia jamais ses aventures de Bologne et les raconta souvent. On retrouverait dans la populace italienne d'aujourd'hui des traits analogues à ceux que met en relief son récit et le jugement qu'il en porte reste toujours vrai : « Ces gens-là ont tant d'horreur pour la mort que la seule odeur de l'encens les rend féroces, parce qu'on en brûle aux enterrements[3]. »

Érasme trouva quelques dédommagements à ces misères. Bologne était alors, comme aujourd'hui, un centre d'érudition considérable. On venait d'y voir briller Codro Urceo et Filippo Beroaldo, le célèbre humaniste qu'Érasme met au rang des plus grands Italiens du xve siècle[4]. Les professeurs de

1. *Alio quodam die uisebat quosdam conterraneos. Ibi repente fit undique concursus cum saxis ac fustibus furioso clamore inuicem se cohortantium. Occidite canem, Occidite canem. Interim occurrit sacrificus, qui tantum arridens illi dixit, sed uoce tacita et latina, Asini, Asini. Illis adhuc tumultuantibus, mox iuuenis quidam perquam elegans et purpurata chlamyde prodiit ex aedibus. Ad hunc uelut ad aram confugit Florentius, nam uulgi linguam prorsus ignorabat; miratur quid sibi uellent : Hoc inquit, certum habe, nisi ponis illud linteum, aliquo die lapidaberis ; moneo te, tu monitus caue.*

2. 1829 E. Rhenanus. Jules II accorde, Léon X confirme.

3. Ailleurs Erasme a été plus indulgent envers les usages italiens en temps de peste; v. le colloque Ἄγαμος γάμος, I, 830 B.

4. 787 F. *Iam enim obierat Beroaldus professorum sui temporis Achilles, et Baptista Pius antiquitatem infeliciter aemulatus Oscos et Volscos somniabat* (Rhenanus). *Heroes illi, quo-*

1506 étaient de valeur assez inégale ; Érasme a eu, par exemple, des railleries nombreuses pour le latiniste Giambattista Pio et son affectation d'archaïsme[1] ; mais l'ensemble du corps enseignant n'était pas indigne du passé de l'Université, et beaucoup d'étrangers de distinction séjournaient à Bologne pour leurs études[2]. Tel était Scipion Fortiguerra, de Pistoia, qui se faisait appeler en grec Cartéromachos et que nous retrouverons plus loin. « J'ai vu pour la première fois à Bologne, » écrit Érasme, « cet érudit consommé ; il était tellement modeste que, si vous ne le provoquiez à parler, vous eussiez juré de son ignorance. Je l'ai beaucoup fréquenté à Rome ; il est mort n'ayant guère

rum scripta semper ueneratus sum, iam e uiuis excesserant, Hermolaus Barbarus, Angelus Politianus et his posterior Philippus Beroaldus, cuius paulo ante defuncti Bononiae spirabat adhuc memoria (X, 1750).

1. Comme Érasme sortait de l'entendre, un de ses amis lui ayant demandé ce qu'il pensait d'un maître dont on faisait grand cas, il répondit d'abord : *Longe uenit opinionem meam ;* l'ami insistant, il précisa : *Ineptum esse iudicaui, nunc prorsus insanire eum comperi.* (D'après M. Adamus, t. I des *Vitae Germanorum*, p. 90.) — J'emprunte ce détail à la copie de l'*Histoire de la renaissance des lettres*, par Claude Joly, retrouvée par M. Jules Dukas à la Bibliothèque de l'Arsenal (manuscrit 4625 ; cf. *Revue critique*, 1877, p. 259). L'ouvrage dédié au duc de Bourgogne, en 1699, a pour centre la vie d'Érasme ; le livre VI, qui raconte le voyage en Italie, s'arrête dans la copie au séjour à Bologne ; il y a bien des inexactitudes, et les érudits qui s'occupent d'Érasme n'ont pas à regretter que le travail soit resté inédit.

2. L'helléniste parisien Tissard avait probablement quitté Bologne peu de mois avant l'arrivée d'Érasme, et l'ancien condisciple de celui-ci au collège de Deventer, Conrad Muth, avait cessé d'y étudier en 1502. V. C. Malagola, *Antonio Codro detto Urceo*, 1878, pp. 107 sqq., (excellente étude sur le mouvement intellectuel de Bologne à cette époque).

plus de quarante-deux ans[1]. » Érasme ne fit ici que l'entrevoir. Avec Paolo Bombasio, qui connaissait aussi Cartéromachos, il entretint des relations plus intimes, les plus intimes, dit-il, qu'il ait jamais eues avec personne[2], et l'amitié de ce savant professeur le consola des tristesses de cette longue année[3]. Leur liaison devait survivre à la séparation, et les deux amis ne cessèrent jamais de s'écrire[4]. Bombasio, âme fière et énergique, fut abreuvé d'ennuis et de déceptions; il avait embrassé la cause des Bentivogli; poursuivi par la haine du parti vainqueur, il ne tarda pas à quitter sa chaire et à chercher fortune en diverses villes d'Italie. Devenu plus tard secrétaire du cardinal Pucci, il continua d'écrire à Érasme[5], lui restant fidèle dans les moments difficiles et le servant en ami, jusqu'au jour où il mourut de façon tragique lors du sac de Rome par les troupes de Bourbon[6].

De 1506 à 1510, Bombasio enseigna le grec à l'U-

1. 788 A. *Reconditae et absolutae eruditionis hominem...*

2. II, 221 B. *Haud sciam an cum ullo mortalium unquam mihi fuerit uel arctior necessitudo, uel consuetudo iucundior.*

3. *Nullum enim annum uixi insuauius* (*Ep. Botzh*).

4. *Ciceronianus*, I, 1010 F. : *Exosculor P. Bombasium prorsus aurei pectoris hominem, quo uix alius unquam uiuit amico amicior... Mox, ut erat animi minime subiecti, sordidorum competitorum improbis contentione offensus.* Cf. beaucoup d'autres passages d'Érasme et le recueil sous presse intitulé *Les correspondants d'Alde Manuce.*

5. Il y a dans la correspondance trois lettres de Bombasio à Érasme et six d'Érasme à Bombasio.

6. Cf. Pierio VALERIANO, *De infelicitate litteratorum*, Venise, 1620, p. 22. En 1534, Érasme ignorait le sort de son ami, et il écrivait à Goëz qui se rendait à Padoue : *Bononiae roga num uiuat P. Bombasius* (1493 E.).

niversité de Bologne[1]. Érasme, qui n'avait plus à préparer d'examen théologique, put se livrer tout entier sous sa direction à ses études favorites[2]. Il ne suivait guère les cours de l'Université, mais travaillait dans la maison de Bombasio[3]. Il augmenta ses *Adages*, ce précieux recueil de proverbes antiques, commentés par une érudition vivante et inépuisable ; il destinait la nouvelle édition à la grande imprimerie vénitienne d'Alde Manuce. Il revit, dans la même pensée, sa double traduction d'Euripide imprimée à Paris l'année précédente. Il travailla à sa défense des lettres intitulées *les Antibarbares*, qui devait avoir quatre livres et qui était encore manuscrite ; il augmenta le premier livre, corrigea le second, réunit les matériaux du reste. Il regretta plus tard beaucoup la perte qu'il fit de tout ce travail de Bologne ; il le déposa, en décembre 1508, chez son ami Richard Pace, à Ferrare[4] ; celui-ci l'emporta à Rome et le laissa maladroitement vo-

1. V. Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, et Fantuzzi, *Notizie degli scrittori bolognesi*. L'enseignement du grec à Bologne n'avait jamais cessé d'être florissant : M. Malagola a réfuté sur ce point l'opinion erronée d'A. Firmin-Didot, dès 1877 (V. *Gazzetta dell' Emilia*, n° 107).

2. *Neque Bononiae quemquam publice praelegentium audiuit, sed Pauli Bombasii... domi studiis suis inuigilabat* (*De obitu Erasmi*, en tête de l'éd. des *Epistolae* donnée par S. Gryphe, Lyon, 1542).

3. M. Malagola a cherché le nom d'Érasme dans les *libri secreti* et dans les *atti dei collegii legali* de l'Université où figurent les noms de tous ceux qui ont reçu le bonnet de docteur à Bologne ; il n'est pas surprenant qu'il n'ait rien trouvé. Je ne sais pourquoi il suppose qu'Érasme a étudié le droit à Bologne ; rien n'autorise cette hypothèse ; Érasme était occupé de soins tout autres.

4. V. plus loin, chap. III.

ler[1]. Érasme composa encore à Bologne une déclamation contradictoire en deux parties sur les avantages et les inconvénients de la vie religieuse ; elle se perdit également[2], mais nous ne pouvons partager son regret, puisque nous avons des colloques sur le même sujet, qui valent certainement davantage. Quelques amis le pressèrent de faire des leçons publiques ; il refusa, craignant que l'accent du nord ne nuisît à son latin et ne le rendît ridicule[3]. Il préférait aussi, apparemment, se garder tout entier pour ses propres travaux. Érasme a dit plus tard (dans une polémique, il est vrai) qu'il avait appris fort peu de choses en Italie[4]. N'y a-t-il pas quelque exagération volontaire dans cette boutade ? et cette année de Bologne, par exemple, dans un milieu nouveau, à portée de ressources intellectuelles de tout genre, n'a-t-elle pas été pour lui, en dépit de la guerre et de la peste, une des plus fécondes de sa vie d'humaniste ?

Nous avons, sur les travaux d'Érasme et sur ses préoccupations à la fin de son séjour à Bologne, un intéressant témoignage dans une longue lettre à

1. X, 1692 C. (préface au livre I des *Antibarbares*, le seul conservé et seulement dans sa première rédaction). Cf. *Epist. Botzh.* : *Forte nactus sum ex Anglia secundi libri principium et Brugis finem, multis paginis in medio desideratis. Si secundus contingeret, ceteros facile absoluerem; nec dubito quin lateat apud aliquam Lauernam, quum ego geminum exemplar deposuerim.*

2. *Declamatiunculam in genere suasorio... reliquum adhuc est in chartis meis* (*Epist. Botzh.*).

3. Burigny, *Vie d'Érasme*, I, p. 123.

4. *Resp. ad Cursium* (X, 1756). Même affirmation dans la réponse au prince de Carpi (IX, 1137).

Alde Manuce, du 28 octobre 1507[1]. Il offre à l'imprimeur vénitien de publier à nouveau ses traductions d'Euripide; comme il n'a pas eu encore de relations avec lui, il débute par cet insinuant exorde : « J'ai souvent fait pour toi, très savant Alde, le souhait que voici : l'art que tu exerces et la perfection de tes presses, ton génie aussi et ta rare science, répandent une vive lumière sur les littératures grecque et latine ; je voudrais t'en voir retirer toi-même un égal profit. Pour ce qui est de la gloire, il est sûr que le nom d'Alde Manuce volera de bouche en bouche, jusqu'à la postérité la plus lointaine, parmi tous les initiés au culte des lettres; plus tard comme aujourd'hui, ton nom aura non seulement la célébrité, mais encore l'affection universelle. Tu te consacres, en effet, à ce que je vois, à restituer et à propager les bons auteurs avec autant de zèle que peu de bénéfice; tu suis véritablement l'exemple d'Hercule, car, si tes magnifiques travaux te promettent l'immortalité, ce sont, en attendant, les autres qui en profitent. » Voilà de beaux compliments d'auteur à éditeur, qui, par exception, sont sincères[2]. Érasme exprime ensuite son intérêt pour

1. Lettre I de notre recueil.

2. Rapprocher l'éloge que fera plus tard Érasme, après avoir vu Alde à l'œuvre : *Herculanum me Hercle facinus ac regio quodam animo dignum rem tam diuinam quasi funditus collapsam orbi restituere, latentia peruestigare, eruere retrusa, reuocare exstincta, sarcire mutila, emendare tot modis depravata praecipue uulgarium istorum excusorum uitio, quibus unius etiam aureoli lucellum antiquius est quam uel universa res litteraria... [Ptolomaei] bibliotheca domesticis et angustis parietibus continebatur, Aldus bibliothecam molitur cuius non alia septa sint quam ipsius orbis...* (*Adages*, proverbe *Festina*

les entreprises de l'imprimerie Aldine ; il se félicite, avec le monde savant, que *Platon* soit annoncé comme devant prochainement paraître ; il s'étonne qu'Alde n'ait pas songé déjà à publier le Nouveau Testament. Il vient enfin à son sujet : « Je t'envoie deux tragédies que j'ai eu l'audace de traduire ; tu jugeras toi-même si j'ai réussi ; Thomas Linacre, William Grocyn, William Latimer, Cuthbert Dunstal, qui sont nos amis communs, ont approuvé ce travail[1]. Ils sont trop savants, tu le sais, pour se tromper, trop sincères pour flatter un ami ; à moins cependant que leur affection pour moi ne les aveugle. Les Italiens à qui j'ai montré cet essai ne le condamnent pas. Badius l'a imprimé ; l'affaire, m'écrit-il, n'a pas été mauvaise pour lui, car, à ce que je comprends, il a vendu déjà tous les exemplaires. Il a pris malheureusement fort peu de soin de ma gloire : les fautes fourmillent, et il m'offre lui-même une nouvelle édition pour corriger la première. Mais je crains, suivant le proverbe de Sophocle, qu'il ne corrige une faute par une autre, et je croirais mon travail assuré de l'immortalité s'il était remis au jour par ton imprimerie, surtout avec ces caractères minuscules qui sont les plus beaux de tous. On pourrait en faire un mince

lente, éd. aldine de 1508, f°. 113 verso, de 1520, f°. 120 ; II, 102 F). Le passage est trop connu et trop long pour être reproduit ici ; on en trouvera une partie dans Didot, *Alde Manuce*, p. 299.

1. Érasme nomme des Anglais fort liés avec Alde. V. par exemple, 507 D, la dédicace d'Alde à Grocyn et la lettre de Grocyn à Alde (dans Maittaire, *Annales typographici*, IV, p. 190), la dédicace du *Stace* de 1502 (dans Legrand, *Bibliographie hellénique*, II, p. 396) et *Les correspondants d'Alde Manuce*.

volume qui coûterait peu à établir. Si l'affaire te convient, je te fournis l'exemplaire corrigé que t'apporte ce jeune homme ; je ne te demande rien qu'un petit nombre de volumes que tu voudras bien m'envoyer pour mes amis. J'entreprendrais moi-même la chose à mes risques et périls; mais je vais quitter l'Italie dans quelques mois. Je voudrais que l'impression fût achevée le plus tôt possible; il ne faut guère du reste qu'une dizaine de jours. En tous cas, si tu tiens à me faire prendre à mon compte cent ou deux cents exemplaires, bien que Mercure marchand ne me soit point propice d'ordinaire et qu'il me soit fort incommode d'avoir du bagage, je ne refuserai pas, pourvu que tu me fasses des conditions avantageuses... Si tu n'as aucune espèce d'envie d'imprimer les tragédies, rends-les au porteur. »

Alde accepte avec empressement l'offre d'Érasme; il l'invite à venir le voir et lui soumet quelques observations sur le texte de ses traductions. Voici la réponse d'Érasme, de la fin de novembre probablement[1] : « Le désir de voir une ville si fameuse, l'intérêt de notre affaire, par-dessus tout ton amitié et ta bonté, mon cher Alde, tout m'engageait à voler à Venise. Mais nous n'avons ni le printemps, ni un automne printanier. En cette saison le climat m'épouvante; je n'y suis pas encore habitué, et je le trouve particulièrement pénible, depuis que, ces jours derniers, l'air de Bologne a ébranlé ma santé déjà délicate. Il y aura peut-être entre nous désac-

1. Lettre II.

cord sur certains points ; pour cela surtout je désirerais être à Venise. Il y a plusieurs passages où je suis moi-même en doute ; dans un petit nombre je soupçonne le texte d'être altéré. » Érasme discute alors, brièvement, quelques-unes des observations de l'imprimeur helléniste et les changements que propose celui-ci. Il n'a pas le temps de les adopter tous, dit-il, car il désire que le petit livre soit promptement fini. « Je veux l'offrir à mes amis comme étrennes du 1er janvier, et j'ai pour amis à Bologne tous ceux qui savent ou professent les bonnes lettres. Puis je pars pour Rome aussitôt après Noël, et en arrivant je veux pouvoir, par un petit présent de ce genre, renouer mes anciennes connaissances et m'en faire de nouvelles. Pour l'avertissement que tu veux mettre en tête, je m'en rapporte à toi entièrement; quel que soit le témoignage d'Alde sur mon compte, il me sera toujours précieux. Aussitôt le tirage achevé, envoie-moi vingt ou trente exemplaires de choix; je donnerai l'argent au porteur ou à toute autre personne que tu désigneras ; je peux aussi l'envoyer d'avance, si tu le préfères. Adieu, Alde très savant, compte Érasme au nom de tes admirateurs et de tes amis. »

L'affaire marcha aux souhaits d'Érasme. Il reçut sans doute pour le 1er janvier les exemplaires de ses traductions, car l'achevé-d'imprimer de ce rare et précieux volume est du mois de décembre 1507[1].

1. *HECVBA et Iphigenia in Aulide Euripidis | tragoediae in latinum tralatae Erasmo | Roterodamo interprete. | EIVSDEM Ode de laudibus Britanniae Regisq; | Henrici septimi ac regiorum liberorum eius. | EIVSDEM Ode de senectutis incommodis. | ALDVS.* A la fin : *VENETIIS IN AEDIBVS ALDI*

Il est exécuté dans le caractère italique que désirait Érasme. La préface d'Alde présente l'auteur comme « son excellent ami[1] ». La sympathie avait dû naître très vite entre ces deux éminents esprits; la vie commune allait bientôt rendre leur amitié plus étroite.

Avec l'année scolaire 1507 avait pris fin le rôle de surveillant des études des jeunes Boerio, qui avait été confié à Érasme; il semble même avoir cessé plus tôt par une rupture avec le père[2]. Débarrassé de cette chaîne, il était libre de continuer le voyage à son gré. Le succès qui accueillit sa première publication chez Alde, le désir qu'il avait de surveiller lui-même l'impression de ses *Adages*[3], les instances réitérées de son nouvel ami le décidèrent à changer son itinéraire. Au lieu de se diriger sur Rome, comme il l'annonçait dans la lettre précédente, il partit pour Venise, par Ferrare et Padoue, et il y arriva au commencement de 1508.

| *MENSE DECEMBRI* | *M.DVII.* In-8. L'ode sur l'Angleterre est empruntée à l'édition de Badius (f. Miiii, où le titre est différent); l'ode à Cop a dû être envoyée en manuscrit par Érasme. Les deux éditions de ces tragédies, la parisienne et la vénitienne, exécutées à une année d'intervalle, montrent par leur aspect seul, combien l'art typographique est avancé à Venise.

1. Voici le début de la préface d'Alde mise au verso du titre : *ALD. STVDIOSIS. S. Erasmus Roterodamus homo et graece et latine doctissimus Hecubam et Iphigeniam in Aulide Euripidis tragoedias carminibus nuper quidem latinas fecit, sed admodum quam fideliter et erudite. Quamobrem curaui eas excudendas characteribus nostris tum doctissimi uiri rogatu, et amici mei summi, tum quia uobis utilissimum fore existimabam et intelligendis graecis et interpretandis...*

2. *Ob patris morositatem*, dit Rhenanus.

3. Une lettre que nous n'avons pas a dû être écrite de Bologne, pour proposer à Alde d'imprimer les *Adages* : elle est mentionnée dans le récit de Rhenanus.

CHAPITRE II

Érasme à Venise. — La maison d'Alde Manuce. — Impression des *Adages* et travaux d'Érasme chez Alde. — L'Académie Aldine.

Au moment du voyage d'Érasme, la République de Venise est encore, par ses flottes et son commerce, le plus riche et le plus puissant des états d'Italie. Elle touche au déclin de sa prépondérance politique, mais elle arrive, en même temps, au point suprême de sa gloire artistique et littéraire[1]; c'est l'époque où l'on construit la cour du Palais Ducal; où les Bellini, Cima, Carpaccio, Giorgione, Palma le vieux et le jeune Titien décorent les palais et les églises. La beauté de cette ville incomparable vient d'exciter, quelques années plus tôt, l'enthousiasme de Philippe de Commynes[2]. Au point de vue intellectuel, Venise n'offre point à l'étranger le personnel des cités universitaires. Les professeurs et les érudits de métier sont à Padoue, où fleurit l'Université de la Sérénissime République. Les hommes qui, dans les lagunes, s'occupent de belles-lettres, appartiennent tous ou presque tous à l'aristocratie et au gouvernement. C'est une société

1. En 1533, Érasme l'appelle encore *Theatrum totius Italiae splendidissimum* (1483 C).

2. V. ses *Mémoires*, éd. de la *Société de l'Hist. de France*, t. II, pp. 101-106.

très élégante et très polie, où la fréquentation de l'Orient et de la Grèce a élargi l'horizon de la pensée, où le bien-être de la richesse et la sécurité à peine troublée du lendemain permettent le développement complet de la vie de l'esprit. Une humble maison, près du Rialto, est comme le cercle littéraire de Venise. C'est l'imprimerie d'Alde Manuce, déjà renommée aux foires de livres de l'Europe entière, et que le génie de son organisateur, l'activité infatigable de ses presses ont mis au premier rang des imprimeries savantes. Alde est en correspondance avec les érudits et les princes de Hongrie, d'Allemagne, de Pologne, de France et d'Angleterre. On attend, comme des événements, ses éditions nouvelles d'auteurs grecs, préparées par des savants de premier ordre et exécutées avec un soin typographique jusque-là inconnu. De tous côtés on demande ses conseils, on s'adresse à l'Académie qu'il a réunie autour de lui. A certains égards et pendant certaines années, l'imprimerie d'Alde Manuce est vraiment le centre intellectuel de l'Europe.

En 1508, les affaires d'Alde ne sont pas dans leur période la plus prospère. Sa maison commence à ressentir le contre-coup des guerres italiennes et des embarras momentanés de l'État de Venise[1]; mais s'il est forcé de ralentir la production de ses presses, il n'en continue pas moins à travailler, et prépare, par un labeur incessant, ses publications futures. Un jour, un voyageur se présente à l'im-

1. A. Firmin-Didot, *Alde Manuce*, 1875, p. 283.

primerie et demande le maître du logis. Le domestique répond qu'il ne reçoit personne en ce moment ; Alde est si souvent importuné par d'indiscrets visiteurs, et son temps est si précieux pour la science, qu'il fait d'ordinaire refuser sa porte. « Je suis Érasme de Rotterdam, » dit l'étranger. Sans se presser, le domestique va porter ce nom à Manuce. Celui-ci accourt aussitôt, se confond en excuses, embrasse Érasme ; il ne veut pas qu'il aille à l'auberge, dans une ville où il a des amis ; il le conduit chez son beau-père, André d'Asola, et s'occupe lui-même de lui faire préparer une chambre [1].

La famille d'Alde était nombreuse : trente-trois personnes en tout, y compris, à la mode antique, les serviteurs. La femme de l'imprimeur, Marie Torresano d'Asola, qu'il avait épousée en 1499, lui avait donné son premier enfant, le petit Manuzio de' Manuzi, qui jouait sur les genoux d'Érasme [2]. Le beau-père d'Alde, André d'Asola, partageait les travaux de l'atelier, qu'il devait diriger plus tard, après la mort de son illustre gendre ; François et Frédéric d'Asola ses fils travaillaient aussi dans la maison [3]. Il y régnait une aimable gaieté : Alde lui-même

1. Récit de Rhenanus. D'après un passage de l'*Opulentia sordida*, Érasme paraît avoir partagé la chambre d'Alde.

2. A Ambrogio Leoni (Louvain, 15 oct. 1519) : *Optimum Baptistam Egnatium meo nomine salutato diligenter, item Asulanum cum sua familia, nominatim Manutiolum, qui nobis isthic puellus ludebat cum adesset.* Il se trouve des biographes pour placer sur les genoux d'Érasme, en 1507, Paul Manuce, qui naquit en 1512. V., par exemple, Burigny, *Vie d'Érasme*. t. I, p. 131.

3. Ils étaient de mœurs moins sévères que leur père et leur beau-frère, à en croire Érasme, vers la fin du colloque cité ci-dessous (I, 866 D).

avait l'esprit plaisant; il s'amusait à imiter, dans sa diction, le balbutiement d'un vieillard; Erasme se rappelle encore, dix ans après, la façon traînante et bégayante dont il l'abordait quelquefois : *Quomodo uales, domine Erasme?* Il prenait ensuite une voix plus grêle, celle d'Érasme, et faisait la réponse : *Si uales, ego ualeo.* Ainsi, disait-il, nous causerons quand nous serons vieux[1]. Et notre Érasme remarque avec mélancolie qu'Alde a quitté ses amis bien avant l'âge où l'on bégaie véritablement[2].

Le nouvel hôte de la famille n'eut à souffrir que d'une seule chose, mais cruellement, à ce qu'il semble. Il mangea quelque temps à la table commune, doctes repas où l'on pouvait causer en grec, comme chez Robert Estienne, et où les conversations, le soir, se prolongeaient fort tard dans la nuit. Mais l'érudition ne suffisait point à l'estomac exigeant d'Érasme; l'ordinaire était très modeste; et, si l'on devait en croire un des plus malicieux colloques, l'*Opulentia sordida*, la frugalité touchait à la parcimonie; la santé même n'y trouvait pas son compte. Faisons la part de la caricature dans ce récit, qui nous donne un tableau si curieux de la famille et de la maison d'André d'Asola et auquel

1. *Haec iucunde quidem somniabat, praesertim si sermo accederet de exstruenda noua Academia.*

2. Cf. la lettre à Leoni (1519), 507 E F : *Reliquit nos ante balbam illam aetatem, etiamsi me multo grandior erat Aldus annis, ni fallor, plus minus uiginti.* Cf. 788 D : *Aldus, hospes meus... periit haud multo minor annis septuaginta, sed tamen animo ad litteras mire iuuenili.*

nous renvoyons le lecteur[1]; il demeure qu'aux yeux d'Érasme, le vin était éventé, le pain terreux, la viande et les œufs d'une fraîcheur douteuse[2]; la *minestra* ressemblait à de l'eau pure[3]. « Puis, on servait, dit-il, pour neuf convives, sept petites feuilles de laitue nageant dans du vinaigre[4]. Et je leur paraissais un goinfre, moi qui engloutissais seul tant de victuailles[5]. » On lui dépêcha le méde-

1. On le lira avec plaisir dans l'excellente traduction des *Colloques* de M. V. Develay (1875-76, t. III, pp. 215 sqq.). André d'Asola y est peint sous le nom d'Antronius, Alde sous celui d'Orthrogon. Ils ont à leur table un savant, nommé Verpius, et un Grec, nommé Stratège, qui est peut-être Doucas (I, 865 A). On n'a pas assez consulté ce document pour la vie intime des Alde, et il n'est pas impossible d'y distinguer les détails réels de ceux de pure fantaisie; nous croyons même que ces derniers sont en petit nombre. Il y a des traits tout vénitiens : *Habebat in aedibus cisternam ex eius ciuitatis more...* (I, 863 B). *Sunt illic nauiculatores, qui concharum minutum genus hauriunt, potissimum e latrinis; hi clamore certo significant quid habeant uenale; ab his interdum iubebat emi dimidio nummuli, quem illi bagathinum appellant* (864 D). — Nous pourrions dédier encore ce passage aux touristes qui ont visité Venise pendant l'été : *Illic hibernare durum erat, imo multo durius aestiuare, quoniam ea domus tantum habebat pulicum ac cimicum ut nec interdiu quietum esse, nec noctu somnium capere liceret* (862 F).

2. *Nunquam emebat uinum nisi corruptum* (I, 863 B). *Panem illum argillaceum macerabant uino faecis uetustissimae* (865 A). Pour les œufs qu'Érasme s'était décidé à faire acheter à ses frais, *feminae pro recentibus care emptis supponebant semiputria.* Il s'était procuré une outre de bon vin; les servantes le burent (865 D).

3. *Primo loco dabatur iusculum, quod illi, nescio quam ob causam, appellant ministram... suibus dignum.* (V. la recette, 864 E.)

4. 864 B.

5. 865 E. *(gluto quispiam et helluo).* De là viennent peut-être les légendes sur l'intempérance d'Érasme dont Scaliger s'est fait l'écho.

cin de la maison[1], qui l'engagea à modérer son appétit, lui disant que, dans le climat du pays, il était dangereux pour les gens du Nord de conserver leur nourriture abondante. Érasme vit d'où venait le conseil et s'en moqua. Il eut tort : c'est celui qu'on donne encore à beaucoup d'étrangers qui passent les Alpes. En réalité, les repas légers, si communs en Italie, ont étonné plus que de raison notre Hollandais, habitué à de plantureuses tables, et lui ont fait prendre pour de l'avarice ce qui n'est qu'un usage tout hygiénique[2]. Toutefois on faisait peut-être, chez André d'Asola, une cuisine nationale qui ne convenait pas au tempérament fort délicat d'Érasme; il ne tarda pas à en souffrir, et il attribue à cette alimentation inaccoutumée, et au vin de qualité inférieure, la maladie dont il ressentit alors les premières atteintes. « Je n'ai pas oublié notre vieille amitié, » écrit-il plus tard à François d'Asola, « et, si je voulais le faire, la gravelle que j'ai prise à Venise me forcerait bien vite de m'en souvenir[3]. » Érasme demanda bientôt à ses hôtes la permission de faire préparer ses repas à ses frais, dans sa propre chambre; sa bourse, bien garnie, paraît-il, le lui permettait[4]; à partir de ce mo-

1. 865 F-866 A (*medicum mihi amicum et familiarem*). Évidemment Ambrogio Leoni.

2. Il le reconnaît implicitement lui-même au cours du colloque (865 C, 866 B) et ailleurs (*cum periclitarer insucto victu*, IX, 1137 D).

3. V. notre lettre V. Cf. I, 863 B.

4. *Mihi satis erat pecuniae ad biennium uiuendum Venetiae, etiamsi nihil accessisset e patria* (IX, 1137 C).

ment, il ne mangea plus à la table de famille[1].

Nous devons la plupart de ces détails aux explications qu'Érasme fut obligé de fournir sur son séjour à Venise, quand ses ennemis se plurent à travestir sa vie et à le représenter chez Alde, tantôt comme un serviteur à gages, tantôt comme un pique-assiette affamé[2]. Jules-César Scaliger, un de ces pamphlétaires les plus inventifs, le dépeint comme un ouvrier capable de faire en un jour l'ouvrage de deux, mais paresseux, ivrogne, cuvant son vin au lieu de travailler : *Cum te uino sopitum Itali homines qui tecum in eadem opera emendandis typis pernoctabant indignarentur, cum te in mensa socium, in acie desertorem detestarentur, cum uix manibus temperarent... At si nequissimis seruis subiratus es qui tibi crapulam quo minus edormisceres non permittebant; at eam contumeliam Aldi liberaiitate pensares, qui te illis suauis commissionibus admittebat... Tu cum semihominis operam in Aldi officina legendo praestares, potando autem tergeminus Geryon esses, eumque ex Platone tibi stimulum ad scribendum comparare diceres, qui ingenio mero accendi scribit*[3]. Une partie de ces passages est du langage de l'injure la plus

1. IX, 1137 D. Il avait commencé par demander à chaque repas le quart d'un poulet bouilli; voir le piquant récit de la transformation que subissait le poulet avant de lui arriver (865 C).

2. *Satis illiberaliter questum fecisse constat, cum aut parasitum esse cogeretur, aut corrigendis librariis typis diurnam operam collocaret* (*J. C. Scaligeri oratio contra Ciceronianum Erasmi*, éd. de Heidelberg, 1618, p. 8).

3. *Id.*, pp. 21, 22, 38.

grossière; mais on aurait tort de n'y attacher aucune valeur de renseignement. Scaliger dit qu'il a eu pour maîtres des savants qui ont vu Érasme à Venise et qu'il tient d'Alde lui-même tous ses détails[1]; cette affirmation peut être suspecte, mais certaines allusions sont mises pour être comprises d'Érasme seul et pour le blesser[2], et celui-ci reconnaît du reste que l'auteur est au courant de la maison d'Alde, avouant implicitement qu'il y a une part de vérité dans les accusations[3]. Retenons-en donc quelque chose : Érasme, qui aima plus tard le vin de Bourgogne, a pu se plaire, à Venise, aux vins de Chypre et de Candie; il a pu donner aux sobres Vénitiens qui l'entouraient l'idée qu'il en buvait trop; mais rien n'autorise à incriminer sérieusement sa tempérance, encore moins à le

1. Il faut encore citer ce passage : *Aldum praeterea Manutium Romanum optimum ac simplicissimi pudoris uirum, recuperandorum soceri sui praediorum causa qui sese Mantuam recepisset, tum uidere, tum audire memini hace eodem maiore tui quam tu ipse faceres uerecundia narrantem : plus operis abs te uno factum die, quam quantum abs quouis alio biduana opera exigi consueuisset, uerum hoc neque sibi gratis neque tibi incommode euenisse dicebat. Id enim temporis quod ab onere superesset excubantibus aliis in opere, te Monembatici uini pretiosi indulgentia reponere solitum* (Cf. Drummond, *Erasmus*, 1873, t. I, p. 172).

2. *Id.*, pp. 8, 89 (*Olim in Aldi officina... Maximum Planudem impudentiae insimulabas*, pour les épigrammes lascives de l'*Anthologie*).

3. *Ex phrasi, ex ore et locutione conuictus Aldini aliisque compluribus mihi persuasi hoc opus, maxima saltem in parte, esse Hieronymi Aleandri : nam mihi genius illius domestico conuictu adeo cognitus perspectusque est ut ipse sibi non possit esse notior* (1755 B). Érasme ne connaissait point Scaliger et prenait ce nom pour un pseudonyme. Cf. 1514 A : *Aleander denuo emisit librum furiosum sub nomine Doleti.*

peindre buvant comme un triple Géryon. Quant aux récits méchants de l'*Opulentia sordida*, par lesquels Érasme a cru devoir répondre à ses ennemis, s'ils font plus d'honneur à sa verve satirique qu'à son amitié, la violence de ses adversaires sert du moins à les excuser.

Érasme était trop occupé chez Alde pour avoir du temps à perdre en d'invraisemblables orgies. La rédaction et l'impression simultanée de ses *Adages* ont rempli presque tout son séjour. L'ouvrage était l'un des plus importants qu'eût produits l'érudition de la Renaissance, et cette seconde édition était véritablement un livre nouveau, tant elle différait d'étendue avec l'essai donné à Paris, en 1500. Érasme comptait ajouter beaucoup à son premier recueil et avait réuni ses notes sur les marges des livres latins et surtout grecs qu'il avait avec lui[1]; mais il trouva à Venise des secours inespérés qui l'enrichirent encore. Voici ce qu'il se plaît à raconter à ses compatriotes du Nord[2] : « Nous n'avons pas, » dit-il, « le même souci de la littérature[3] que les Italiens. J'en parle d'expérience. Quand j'éditais chez eux mes *Adages*, moi, un Batave, tout ce qu'il y avait de savants autour de moi s'empressait de me fournir les auteurs, encore inédits, qui pouvaient servir à mon sujet. Alde n'avait rien dans son trésor dont il ne me fît part[4]; de même

1. IX, 1137 A.

2. Adage *Festina lente*, II, 105 B-D.

3. Notre langage n'a pas la belle expression *res litteraria*.

4. Il ne s'agit nullement, comme on l'a dit, d'un travail déjà commencé par Alde sur les proverbes.

Jean Lascaris, Battista Egnazio, Marc Musurus, fra Urbano [Bolzani][1]. J'ai été aidé par des gens que je ne connaissais ni de vue, ni de nom[2]. Je n'avais apporté à Venise que de confus et indigestes matériaux de l'œuvre à faire, et pris seulement dans les auteurs imprimés. Ma témérité a voulu que nous commencions ensemble, moi à écrire, Alde à imprimer[3]. L'ensemble du travail a été terminé en neuf mois environ, et pendant ce temps-là j'avais déjà la gravelle, sans m'en douter. Voyez comme j'aurais moins réussi dans mon ouvrage, si tous ces savants ne m'avaient fourni leurs manuscrits. » Érasme cite ensuite les nombreux inédits qu'il a pu dépouiller, grâce à cette libéralité, et mentionne le recueil de proverbes d'Apostolios, dont lui fit présent Girolamo Aleandro[4]. Il est certain que, sans ce précieux concours des gens instruits de Venise, son livre eût été beaucoup moins complet ; remarquons aussi qu'il leur exprime dignement sa reconnaissance.

C'était la première fois qu'il jouait le rôle difficile

1. Même énumération, IX, 1137 C.

2. Scaliger l'attaque bien malignement au sujet de cette collaboration (*l. c.*, p. 8).

3. *Magna mea temeritate simul utrique sumus aggressi, ego scribere, Aldus excudere.*

4. Parmi les manuscrits qu'il a consultés, Érasme indique des œuvres grecques de Platon, les *Vies* de Plutarque, les *Moralia* (*quae sub finem operis mei coepta sunt excudi*), Athénée, Aphtonius, Hermogène et les commentaires, la *Rhétorique* d'Aristote avec les scholies de S. Grégoire de Nazianze, tout Aristide avec des scholies, de petits commentaires sur Hésiode et sur Théocrite, Eustathe, Pausanias, Pindare, avec d'excellents commentaires, et *alia minuta*. (Cf. III, 213 F). Nous croyons connaître quelques-uns des manuscrits qui ont pu lui servir.

et dangereux d'imprimer à mesure qu'il composait; plus tard, il y devint familier, et on le retrouve à Bâle, livrant aux typographes de Froben des pages dont l'encre est encore fraîche. Les ouvriers d'Alde étaient assez exercés pour ne pas perdre de temps, et on imprima avec une rapidité très grande pour l'époque[1]. Tout en rédigeant son texte, Érasme corrigeait l'épreuve de celui qu'il avait remis la veille; c'était l'avant-dernière : le premier travail était fait par un correcteur payé, nommé Serafino; Érasme ne s'occupait que des additions et de ce que nous appelons aujourd'hui les corrections d'auteur[2]. En bon chef de maison, Alde se réservait de revoir la dernière épreuve. Tout se faisait au milieu des ateliers, dans le bruit du tirage. « Alde s'étonnait, » dit Érasme, « que je pusse autant écrire avec le bruit effroyable des ouvriers... Il relisait les épreuves après moi, et comme je lui demandais pourquoi il prenait cette peine : Je m'instruis, répondait-il[3]. »

1. Voir le passage où Érasme se défend du reproche de n'avoir pas traduit lui-même les deux tragédies d'Euripide : *Si parum respondent quae uertimus in Prouerbiis, causam nemo melius reddet quam Alcander, qui me uidit ex tempore tantum scribentem in hoc opere quantum illi excudebant. Excudebant autem singulis diebus senionem, hoc est geminum paginarum ternionem. Si uideor aliquanto felicior in Tragoediis quam in Adagiis causa in promptu est... In Adagiis eadem celeritate uerti carmina quam prosam* (808 D; cf. 810 E).

2. Il insiste beaucoup là-dessus, pour répondre à ses ennemis qui le dépeignaient comme un simple correcteur d'imprimerie. *Operis mei formas extremas castigaui* [il dit ailleurs *penultimam formam*, mais il n'y a point contradiction] *tantum in hoc si quid uellem mutare; nam opus alioqui suum habebat castigatorem conductum nomine Seraphinum* (IX, 1137).

3. IX, 1137 B; III, 1755 A.

En huit ou neuf mois de ce vaillant travail, l'édition des *Adages* fut terminée[1]; l'achevé d'imprimer porte la date de septembre 1508[2]. Rien ne retenait plus Érasme à Venise. Mais Alde et André d'Asola insistèrent pour garder leur savant ami[3]; ils auraient même voulu qu'il leur consacrât son hiver et Alde désirait prendre de lui des leçons de rhétorique[4]. Érasme ne leur accorda que quelques semaines. Il est possible qu'il ait collaboré à la belle édition princeps des œuvres morales de Plutarque[5], qui parut en 1509 et dont il vit commencer l'impression. En tout cas, il affirme lui-même s'être occupé, après avoir fini les *Adages*, du texte de Plaute et de Térence et des tragédies de Sénèque; les manuscrits de Venise lui furent fort utiles pour les corrections; il laissa ses notes à Manuce, sauf peut-être les notes sur Sénèque, pour les utiliser à

1. Dans le passage traduit plus haut, Érasme dit *nouem menses plus minus*, ailleurs *menses ferme octo* (IX, 1137).

2. Renouard, *Annales des Alde*, 3e éd., 1831, p. 53; Didot, p. 298. L'énorme index grec-latin, supprimé dans l'édition de Bâle, 1521, avait été ajouté par Alde, dit Érasme, seulement dans le but de décourager les contrefacteurs (802 F).

En même temps que des *Adages*, Alde s'occupait de son *Pline le jeune* et de ses *Rhetores graeci*, qui sont de novembre.

3. 1755 A.

4. IX, 1137 D.

5. Nous n'avons rien trouvé qui justifiât cette supposition d'A. F.-Didot (p. 317); ni l'épigramme grecque d'Aleandro, ni la dédicace d'Alde à Antiquario, ni la préface de Démétrius Doucas, ne contiennent d'allusion à Érasme. Il n'y a pas lieu de croire non plus qu'il ait aidé à l'édition des *Rhetores graeci*, dont le premier volume parut pendant son séjour. A propos des *Moralia* de Plutarque, qu'il traduisait volontiers, il nomme Alde comme en ayant été l'éditeur, mais *secutus exemplar multis locis deprauatum* (*Epist. Botzh.*)

son gré [1]. Les ennemis d'Érasme, nous l'avons vu, et surtout Scaliger, ont prétendu plus tard qu'il avait été au service d'Alde et qu'on l'avait employé dans la maison comme correcteur subalterne. Cette supposition, qui veut être injurieuse, tombe d'elle-même envers l'auteur des *Adages*. Alde, toutefois, tint à reconnaître par un don d'argent un service exceptionnel d'Érasme, et celui-ci avoue qu'il reçut vingt écus d'or pour avoir distingué les vers dans les parties continues du texte de Plaute [2].

Érasme s'est oublié longtemps à Venise et personne ne s'en étonnera. La société vénitienne, toujours hospitalière au talent, avait accepté cet étranger comme l'un des siens, et plus tard Ulrich de Hutten n'aura qu'à se réclamer de lui pour y rece-

1. Dans l'*Epist. Botzhemo*, après avoir parlé de son *commentariolum* sur le *De nuce* d'Ovide : *Moliti sumus simile quiddam apud Aldum post edita Prouerbia, in comoedias Terentii et Plauti omnes... tum in tragoedias Senecae, in quibus non pauca feliciter mihi uisus sum restituisse, at non sine praesidio ueterum codicum. Exemplaria relinquimus Aldo, permittentes illius arbitrio quid de his statuere uellet, nisi quod Senecae tragoedias, post in Anglia denuo recognitas, Badio transmisimus, qui uisus est nostra cum alienis miscuisse.*

2. *De Plauto apud Aldum castigato quadraginta aureis, nae iste modeste mentitus est : uiginti duntaxat coronati numerati sunt, nec aliud susceperam quam castigationem uersuum confusorum, idque praestiti in his in quibus carminis genus erat perpetuum. De mendis tollendis nihil receperam* (807 E; cf. 811 A). Rapprochons ce passage de la lettre d'André d'Asola à Érasme, en 1517, après la mort d'Alde : *Nosti (nam tu aderas) quantum temporis consumpsit in emendando Terentio Aldus... tum in Plauto quanta usus est industria, in qua enim re tu multum illum adiutasti ; usus est enim te quasi conglutinatore Latinae Sirenis* (1666 E F; lire au titre et aux index *Asulanus* et non *Mulanus*).

voir un accueil semblable[1]. Le savant Hollandais avait été admis dans cette célèbre Académie Aldine, qui joue un rôle si intéressant dans l'histoire de la Renaissance. Nous n'avons pas à insister sur ce rôle dû entièrement à l'initiative d'Alde Manuce ; il suffit de rappeler que le règlement était rédigé en grec et que les séances se tenaient en cette langue, pour marquer le point de culture littéraire où Venise était alors arrivée, sous l'impulsion de son grand citoyen[2]. Nous pourrions faire une longue liste des personnages plus ou moins illustres qu'a

1. On ne résiste pas au plaisir de citer la lettre de Hutten à Érasme (1517, 1618 C D) : *Primus ibi hospitem Hutenum excepit Baptista Egnatius et munus dedit hospitale Horatium Flaccum in tenuissimis membranis elegantissime expressum. Accurrerunt statim Aloisius Bragadinus, Hermolaus Barbarus illius magni nepos et Angelus Contarenus nobiles patriciis familiis iuuenes. Hi me omnes complexi sunt, omnes exosculati cumque tota passim urbe medium circumduxissent ac honorifice suis ciuibus ostendissent, tandem uelati Ulyssem aliquem in Alcinoi domum, id est ad Asulani aedes perduxerunt; ubi senex ille obuiam mihi progressus humanissime ad se accepit primum, post iussit prodire Ioannem Franciscum, ex filiis alterum, deinde reliquam familiam... qui me ordine salutarunt. Productus est etiam infans Aldinus et iussus osculo Huttenum accipere. Munera deinde oblata, Suetonius et quique post illum uitas Caesarum scripserunt, de Officiis libri Ciceronis et Egnatii Caesares nuper editi, datque optio quid uellem praeterea. Deos omnes adiuro, clarissime Erasme, maiorem humanitatem non inuenisse, si orbem peregrinationis meae retexam.* On croirait entendre Érasme lui-même, et ce récit peut nous remplacer une de ses lettres écrites de Venise, dont aucune n'a été conservée.

2. Les détails d'A. Firmin-Didot sur l'Académie aldine et les listes qu'il en donne doivent être consultés avec prudence : de même pour celles de Manni et de Renouard. Tous les familiers de la maison d'Alde n'ont pas nécessairement fait partie de l'Académie. Nous réunissons dans l'énumération qui va suivre les principaux de ces personnages qui, au moment du séjour d'Érasme, étaient à Venise, et notamment ceux dont il a parlé.

dû connaître Érasme parmi les académiciens ou les clients d'Alde, depuis Marino Sanudo, Andrea Navagero, Benedetto Ramberti, jusqu'à Angelo Gabrielli et Giambattista Ramuzio. Il est plus utile de grouper les noms qu'il a mentionnés et les liaisons qui sont constatées avec certitude.

Remarquons d'abord qu'Érasme n'a pas eu l'occasion de voir Alberto Pio, prince de Carpi, le célèbre protecteur d'Alde, ou du moins, quand celui-ci, plus tard, l'attaqua si violemment, Érasme ne se rappelait pas l'avoir rencontré. Il ne vit pas non plus Pietro Bembo, qui était alors attaché à la cour d'Urbin, mais il entendit souvent parler de ce jeune et brillant patricien, éditeur de Pétrarque et de Virgile, qui devait être plus tard l'un de ses meilleurs amis[1]. Il ne fit point la connaissance de Bartolommeo Alviano, le glorieux compagnon d'armes de Gonzalve de Cordoue, et cependant le général l'avait un jour invité à sa table[2]. En revanche, il se lia d'une

1. V. une note plus loin (chap. III) et les lettres XII-XVI. On lit dans les *Adages* ce passage intéressant : *Iam uero dictum idem Tito Vespasiano placuisse ex antiquissimis illius nomismatis facile colligitur, quorum unum Aldus Manutius mihi spectandum exibuit argenteum ueteris planeque Romanae sculpturae, quod sibi dono missum aiebat a Petro Bembo patritio Veneto, iuuene cum inter primos erudito, tum omnis litterariae antiquitatis diligentissimo peruestigatore. Nomismatis character erat huiusmodi : altera ex parte faciem Titi Vespasiani cum inscriptione praefert, ex altera ancoram cuius medium ceu temonem Delphin obuolutus complectitur. Id autem symboli nihil aliud sibi uelle quam illud Augusti Caesaris dictum* Σπεῦδε βραδέως... (Édition aldine de 1520, f. 119, ou II, 399 E). Suit le fameux passage sur l'ancre et le dauphin d'Alde et l'éloge dont on a cité un fragment, p. 26.

2. *Ipsum Aluianum non uidi, quanquam inuitatus sum ab eo ad coenam* (*Resp. ad Cursium*, X, 1753 A).

façon très intime avec Giambattista Egnazio, l'un des meilleurs amis d'Alde et son exécuteur testamentaire. Egnazio fut envoyé en 1515 par la République pour complimenter François Ier et resta dans la suite un soutien dévoué de la politique française. C'était alors un simple latiniste, qui rendait, dans le domaine de ses études favorites, les plus grands services à l'imprimerie aldine. Il est connu comme l'un des plus nobles caractères de Venise au XVIe siècle, et Érasme nous dit déjà de lui : « Je l'ai connu intimement autrefois ; il est tout à fait savant, intègre, franc et bon ami [1]. » Il est resté d'ailleurs toute sa vie en correspondance avec Egnazio. C'est par lui qu'il se tenait au courant des nouvelles de Venise [2]. Ambrogio Leoni, de Nola, paraît aussi lui avoir écrit plus d'une fois ; c'était un médecin fort instruit, qui réfutait Averroès et égayait l'atelier d'Alde par ses spirituelles saillies [3]. Urbano

1. 896 C : *Vere amico amicum*. Cf. I, 1010 F.

2. Sa première lettre conservée est de 1512 (?), la dernière de 1531. Egnazio écrit encore en 1531 (1493 F) ; remarquer ce qu'il dit d'Alde dans une autre lettre (1608 E).

3. Une seule lettre de Leoni est dans la correspondance (332 F) : elle est datée de Venise, 19 juillet 1518, *apud speciariam tabernam coralli*, et la partie la plus intéressante est relative au concours ouvert par la République pour remplacer Musurus comme professeur de grec. La réponse d'Érasme, datée de Louvain, est du 15 octobre 1519. Elle commence ainsi : *Quo minus exspectatae uenerunt tuae litterae, Ambrosi doctissime, hoc mihi plus uoluptatis attulerunt. Sic enim mihi totam illam nostrae consuetudinis memoriam renouarunt, ut eas legens apud Venetos mihi uiderer agere, ueteres amicos tueri coram et amplecti, Aldum, Baptistam Egnatium, Hieronymum Aleandrum, Marcum Musurum, te cum primis amicorum omnium suauissimum* (506 D). Sur la mort de Leoni, v. la lettre de 1525 à Egnazio (895 A) ; cf. 289 F.

Bolzani, qu'on appelait familièrement *fra Urbano* et qui avait été l'un des maîtres du futur Léon X, était à Venise à cette époque ; Érasme le cite parmi les érudits qui l'ont aidé pour les *Adages*[1]. Il nomme ailleurs Paolo Canale, l'un des fondateurs de l'Académie, « jeune patricien né pour de grandes choses, si la mort n'eût envié aux hommes ses talents » ; il mourut de phtisie pendant le séjour d'Érasme[2], et celui-ci, qui nous a décrit quelque part un enterrement à Venise, assista sans doute à ses obsèques[3].

Parmi les érudits qu'il ne vit qu'en passant, suivant son propre témoignage, nous trouvons à citer Pietro Cotta et Girolamo Donato[4], à qui il faut joindre peut-être Leonico Tomeo[5]. Il lui arrivait quelquefois d'être assez gêné dans ses rapports avec les Italiens par son ignorance absolue de leur langue. Quelques-uns, et non des moins instruits, mettaient, paraît-il, une certaine coquetterie à n'employer en conversation que leur idiome maternel. Bernardo Ruccellai, l'historien florentin, qui se trouvait alors à Venise, était de ce nombre[6]. Érasme essaya en vain de causer avec lui : *Surdo*

1. Et aussi X, 1750. Cf. Valeriano, *l. c.*, p. 100.

2. 788 D.

3. I, 814, A.

4. *Petrum Cottam uno prandio uidi et audiui tantum, aetate florenti, pari modestia atque eruditione uirum*, 788 D E. Pour Donato, c'est bien à Venise ou à Padoue qu'Érasme l'a connu, car son départ pour Rome, comme ambassadeur extraordinaire, est seulement du mois de juin 1509 (Sanudo, *Diarii*, VIII, 417). Cf. I, 1010 D.

5. Nommé avec éloge I, 1010 D, III, 809 A, etc.

6. IV, 363 E. Érasme l'appelle *Ocricularius*.

loqueris, lui disait-il, *uir praeclare, uulgaris linguae uestratis tam sum ignarus quam Indicae.* Il ne put jamais tirer un mot de latin de cet homme qui l'écrivait pourtant aussi purement que Salluste. Cette leçon ne servit point à notre étranger, car il sortit de l'Italie à peu près aussi ignorant d'italien qu'il y était entré[1].

Érasme a connu certainement plusieurs de ces Grecs qui se réunissaient chez Alde et participaient à ses travaux, par exemple Démétrius Doucas, de Crète, qui préparait alors les *Rhetores graeci* et le *Plutarque.* Il serait curieux de savoir en quoi ces relations ont contribué à ses idées sur la prononciation du grec. Les seuls Hellènes qu'il mentionne sont Musurus et Lascaris. Il a souvent parlé de Marc Musurus, qui enseignait les lettres grecques à l'Université de Padoue et que nous retrouverons bientôt : c'est à Venise qu'il le connut, dans l'imprimerie d'Alde, dont le professeur crétois était l'un des habitués et des plus assidus collaborateurs. Malgré les hautes fonctions diplomatiques dont Louis XII l'avait investi, Jean Lascaris ne dédaignait pas non plus de s'y rendre[2]. Érasme put admirer l'érudition de ce diplomate, qui avait été dans sa jeunesse un humaniste laborieux, le fournisseur de manuscrits grecs de Laurent de Médicis et l'édi-

1. En 1535 : *Italice non intelligo* (1515 E).

2. Legrand, *Bibliographie hellénique*, t. I, pp. cxlv sqq. Dans cette importante notice sur Lascaris, M. Legrand raconte son séjour à Venise, du 22 novembre 1501 au 30 janvier 1509. Il logeait, selon Sanudo, « à San Pollo sul Campo, in cha' Morexini. »

teur de l'*Anthologie*. Érasme dîna plusieurs fois chez lui et il l'aurait fait plus souvent, s'il eût été moins occupé, car l'ambassadeur de France l'invitait fréquemment et sa table était libéralement ouverte à tous les lettrés [1].

L'un des familiers d'Alde pour lesquels Érasme se sentit le plus de sympathie, fut Girolamo Aleandro, alors âgé de vingt-huit ans, helléniste de mérite, bon hébraïsant, ce qui était plus rare, et qui se disposait à aller enseigner le grec dans l'Université de Paris. La fortune du jeune professeur allait être brillante comme l'avait été celle de Lascaris; il allait devenir successivement archevêque de Brindisi, bibliothécaire du pape et cardinal. Il était à Venise pendant la première partie du séjour d'Érasme et lui fournit quelques matériaux pour les *Adages* [2]. Érasme s'en montra reconnaissant en lui donnant, à son départ pour la France, des lettres de recommandation pour ses amis, qui ne furent certainement pas inutiles [3]. Aleandro partit pour

1. IX, 1137 C. Sur la munificence de Lascaris, v. l'épître dédicatoire du Pausanias princeps de 1516, par Musurus (Legrand, *l. c.*, pp. 141 sqq.).

2. V. p. 40. On lit dans les réimpressions complètes des *Adages* au proverbe *Rana gyrina sapientior*, à propos d'un passage du *Théétète* de Platon : *Ut autem hunc locum diligentius expenderem, Hieronymus Aleander, uir non tantum litteris clarus, mihique uetere necessitudine iunctus in causa fuit : ille rursus quod indicauit Coelio Calcagnino transcribit. Nos neutrum uoluimus sua laude fraudatum esse, neque enim unquam tam iuueniliter fuimus affecti, ut nobis placuerit cornicula aesopica* (II, 419 C).

3. *Fuit olim inter nos arctissima familiaritas, commendaui eum proficiscentem in Galliam litteris meis, ubique apud omnes de homine honorificentissime praedicaui, etiam scriptis...* (511 C).

Paris vers Pâques de 1508 ; le 25 juillet il écrivait à Alde : « Recommandez-moi à messer Érasme et à tous les amis de la maison et du dehors[1]. » Érasme affirme qu'il a eu avec Aleandro une vie commune (*domestico conuictu*) assez intime pour connaître son genre d'esprit aussi bien qu'il le connaissait lui-même[2]. Ils se retrouvèrent plus tard sur un autre terrain, difficile et plein de périls pour ces deux amis. C'était aux premiers jours de la Réforme. Aleandro fut envoyé en Allemagne comme nonce de Léon X; Érasme n'était plus le prêtre timide, l'érudit pacifique qu'on avait connu à Venise; la moitié des pays du nord écoutait sa voix et se réglait sur son exemple. Aleandro lui reprocha plus d'une fois, non sans violence, ses longs ménagements envers Luther. Érasme, de son côté, en voulut au nonce de prêter l'oreille à ceux qui incriminaient méchamment son orthodoxie, et de paraître oublier leur ancienne liaison. Des paroles dures furent échangées, des soupçons graves s'élevèrent entre eux; on peut croire que le passé servit à adoucir ces amertumes et que la rupture complète fut évitée, grâce peut-être aux souvenirs communs de l'hospitalière maison d'Alde Manuce[3].

1. Cette lettre inédite et plusieurs autres de personnages ici mentionnés vont paraître dans notre recueil intitulé *Les correspondants d'Alde Manuce.*

2. 1755 B.

3. V. plus haut, p. 38, note 3. Il serait intéressant pour le psychologue de suivre, année par année, cette lutte sourde des anciens amis, et ce serait d'autant plus facile qu'on a des mentions d'Érasme dans les lettres de nonciature d'Aleandro (Laemmer, *Monumenta Vaticana,* Balan, *Documenta Lutherana,* etc.)

En 1508, il n'était question ni de Luther, ni de la Réforme. Personne à Venise, autour d'Érasme, ne prévoyait les futurs orages. Les amis d'Alde n'abordaient d'ailleurs que les discussions littéraires. Érasme laissait dormir ses grands projets d'exégèse biblique; gagné par les séductions d'un milieu si attrayant et si nouveau pour lui, il ne songeait qu'à se perfectionner en grec et à terminer ses *Adages*. Il se servait de la bibliothèque de la maison, « mieux fournie qu'aucune autre en bons livres, surtout en livres grecs[1]. » Il était admis à feuilleter les manuscrits que centralisait l'impri-

Cf. 592 C, 666 D, 681 D, 709 C, etc. Bornons-nous à rappeler qu'il y a aussi quelques traces de rivalité littéraire entre ces deux hommes, et à citer ce passage d'une lettre d'Érasme de 1521 : *Ipse plurimum tribuere soleo Aleandro, praesertim in litteris, nihiloque magis me laedi puto, si doctior est, quam quod ditior est aut formosior... Aleander si amicus est, ego certe hominis ingenium amo, mihi quoque priuatim gratulor, meum esse ducens quod habet amicus. Sin parum amicus, tamen gratulor publice studiis; nam spes est illum aliquando diuitem istum eruditionis thesaurum orbi communicaturum* (808 BC). Y a-t-il quelque ironie dans la dernière phrase? Un passage du *Ciceronianus* prouve le contraire : Érasme y regrette sincèrement que la diplomatie ait absorbé un homme aussi savant qu'Aleandro, aussi bon philologue, *prorsus indignum qui profanis negotiis seruiat* (I, 1111; cf. II, 1053 C). Ajoutons que la politique que fait Aleandro est celle de la violence, celle que condamne Érasme. Remarquons aussi la rencontre de l'humaniste et du terrible nonce à Louvain; ils vivent plusieurs jours ensemble; ils s'attardent quelquefois à causer jusqu'au milieu de la nuit, non point de théologie, mais *producentes litteratas fabulas* (750 D).

1. Cf. l'adage *Festina lente*, où Érasme annonce l'édition de Pline le jeune, et l'adage *Amyclas perdidit silentium*, où il dit : *Meminit et Catullus, nisi fallit inscriptio carminis De uere quod nuper nobis Aldus Manutius noster exhibuit in antiquissima quadam Galliae bibliotheca repertum* (Cf. Giglio Giraldi, cité par A. Riese, édit. de l'*Anthol. latina*, p. XXXVII). C'était probablement une copie du *Parisinus* 8071 ou du 10318.

merie Aldine et que des correspondants y envoyaient des divers pays de l'Europe. Il assistait à la lecture des lettres de savants de Pologne ou de Hongrie, qui demandaient les livres nouveaux ou proposaient des ouvrages à éditer. Il était mis au courant de tous les projets de son hôte, qui ne songeait à rien moins qu'à imprimer toute l'antiquité littéraire, publiée ou inédite, et il se faisait l'écho de ces courageuses espérances. Il prenait part enfin, tout porte à le croire, aux réunions de l'Académie, où il représentait, à lui seul, l'érudition transalpine; ses oreilles n'y étaient pas les moins attentives, ni sa voix la moins écoutée.

CHAPITRE III

Érasme à Padoue. — Visite à Ferrare. — Séjour à Sienne. — Triple séjour d'Érasme à Rome. — Ses liaisons et ses observations. — Voyage de Naples.

Il fallut pourtant quitter Venise et la maison du Rialto. Malgré les séductions de l'amitié et les instances de ses hôtes, Érasme ne pouvait s'y attarder plus longtemps. Au mois d'octobre ou de novembre, il se rend à Padoue avec l'intention d'y passer l'hiver. Padoue, c'est encore Venise; les communications sont faciles et les rapports fréquents entre les deux villes. Érasme se réserve de revenir souvent chez Manuce. Il a laissé un petit manuscrit entre les mains de François d'Asola et correspond avec Alde; nous avons deux courts billets de cette époque[1]. Il était venu à Padoue pour rejoindre un fils naturel de Jacques IV, roi d'Écosse, qui faisait ses études de droit à l'Université; le roi, qui avait entendu parler avantageusement d'Érasme, l'avait prié d'enseigner la rhétorique au jeune prince. Celui-ci, nommé Alexandre, avait dix-huit ans et portait déjà le titre d'archevêque de Saint-André, en Écosse; il était doux, appliqué et d'un caractère aimable, qui lui valut bien vite l'affection de son nouveau maître. Érasme n'a jamais parlé de ce

1. V. lettres III et IV.

noble élève qu'avec la plus vive amitié [1]. Son jeune frère, âgé d'une dizaine d'années, était avec lui [2].

Ce préceptorat rendit très agréable à Érasme le séjour de Padoue. Il y retrouva, d'ailleurs, Marc Musurus [3] et plusieurs autres figures connues [4]. Il se lia, par exemple, avec un étudiant français, qui lui était fort sympathique et qu'il avait rencontré à Venise, dans la maison de Jean Lascaris, chez qui le jeune homme apprenait le grec; c'était Germain Brice, plus tard aumônier du roi et chanoine de Notre-Dame de Paris. Brice rappelait ces souvenirs à Érasme, en 1516, dans une lettre où il s'unissait à Budé, pour exciter leur ami à se rendre à l'invitation de François Ier et à venir à Paris [5]; à partir de ce moment, les deux érudits se mirent en correspondance. Érasme fit aussi des connaissances nouvelles: il vit, chez Musurus, Lazaro Bonamico, alors au début de sa carrière [6], et fréquenta, d'une façon qui

1. Cf. sur ce personnage, 986 D, 1078 B, et surtout II, 551 B F.

2. Il y était du moins à Sienne quelques mois plus tard, comme l'atteste Érasme dans l'épître qui précède le second catalogue de ses œuvres (en tête du t. I).

3. Musurus occupait à Padoue la chaire que Démétrius Chalcondyle avait illustrée pendant quelques années (Legrand, *Bibliogr. hellén.*, t. I, p. xcvi).

4. Cartéromachos aurait été à Padoue avec Érasme, d'après le témoignage de Rhenanus, qui demanderait ici à être contrôlé.

5. 191 B. Érasme répondait : *Epistola tua... suauissimae consuetudinis quae mihi tecum Venetiae, mox Patauii, memoriam mihi cum magna uoluptate renouauit* (376 C). Cf., sur cette correspondance, Geiger, *Vierteljahrsschrift*, II, p. 216.

6. *L. Bonamicum opinor me uidisse Patauii in aedibus Marci Musuri, qui iam tum iuuenis plurimum et eruditionis et humanitatis prae se ferebat* (Lettre à Baïf, 1531; 1370 A). Les lettres encore inédites de Bonamico confirment son séjour à Padoue à cette époque.

paraît avoir été assez familière, Luis Texeira, qui fut précepteur du roi Jean III de Portugal; il mettait, en 1527, au nombre de ses bonnes fortunes, celle de l'avoir connu [1]. Il a raconté avec admiration le bel exemple que donnait à la jeunesse studieuse de Padoue le vieux Raffaello Regio, l'un des maîtres de l'archevêque de Saint-André. Ce septuagénaire allait, malgré la rigueur d'un hiver qui décourageait les jeunes gens, s'asseoir tous les matins à sept heures sur les bancs de l'Université, pour écouter le cours de Musurus [2]. L'anecdote est caractéristique du temps; on ne pourra oublier, après l'avoir lue, cet enthousiaste Italien qui avait lui-même longtemps enseigné à Padoue les lettres latines et qui cherchait à profiter, bien tardivement, hélas! des leçons de grec qu'il n'avait pu suivre dans sa jeunesse.

C'est aussi le grec qui était, à Padoue, l'étude principale d'Érasme. Il entrait décidément dans ses projets d'y consacrer la meilleure partie de son temps d'Italie. Il corrigeait le texte de quelques auteurs grecs d'après les manuscrits que fournissait la bibliothèque d'Alde [3]; il étudiait notamment

1. Burigny, t. I, p. 137. Cf. une dédicace à Jean III, dans l'éd. de Leyde, VIII, p. 2.

2. 788 B.

3. Peut-être ceux de Bessarion qu'Alde empruntait à la Bibliothèque de Saint-Marc. — Érasme a eu affaire aux moines de Padoue, car il conseillait ses amis sur la manière d'en user avec eux. Ces moines cachaient leurs manuscrits et, pour arriver à les connaître, il fallait employer tous les moyens, les prières, l'argent, le vol au besoin (1715 A). Il y a encore, en Italie, des bibliothèques privées qui ne sont pas moins inexpugnables, *undiquaque inexpugnabiles*.

Pausanias, Eustathe, le scholiaste de Lycophron, les scholiastes d'Euripide, de Pindare, de Sophocle et de Théocrite[1].

Il avait souvent l'occasion de recourir aux lumières de Musurus et de Cartéromachos, deux des meilleurs hellénistes de l'Académie Aldine. Rarement il les trouvait en défaut; le premier, surtout, était admirable : « il avait tout lu, » dit Rhenanus, « lexiques, mythes, histoire, usages; il connaissait à fond toute l'antiquité. » Érasme le trouve, de plus, excellent philosophe, et nous justifions ce jugement par la belle édition de Platon donnée par Musurus et précédée d'un hymne platonicien resté célèbre. Il était, nous dit-on encore, « instruit à miracle dans la langue latine » et il n'y avait guère que Jean Lascaris d'aussi fort en cette langue parmi les Grecs du temps[2]. A l'admiration pour le talent de son ami, se joignait, dans l'esprit d'Érasme, l'estime la plus profonde pour son caractère. Il l'a vu, à Padoue, dans une grande intimité, comme le prouve le petit récit suivant, qu'il est bon de citer dans son texte : *Quodam die cum domi ipsius* [*Musuri*] *coenaturus essem et adesset pater seniculus, qui nihil nisi graece sciebat, iamque in chernibe, ut fit, alius alii deferret, ego, ut finirem moram inutilem, arrepta patris manu, dixi graece* ἡμεῖς δύο γέροντες. *Mire exhilaratus senex lauit mecum, quanquam id temporis haud multo maior eram Musuro. Musurus*

1. Rhenanus.

2. Et Th. Gaza, pour la génération précédente (788 B). Cf. I, 1010 A : [*Musurum*] *in carmine subobscurum... mirabar hominem Graecum tantum scire latine.*

autem amplexus Zachariam, iuuenem eximie doctum, καὶ ἡμεῖς, *inquit*, δύο νέοι [1].

Musurus avait donné aux études grecques, à Padoue, un élan exceptionnel et formé de nombreux élèves [2]. De ce milieu sérieux et bienveillant Érasme a gardé un souvenir particulièrement doux ; il a aimé plus tard à y envoyer ses jeunes disciples. C'est, à ses yeux, « le plus célèbre et le plus riche magasin d'instruction qu'il y ait au monde [3] ; » c'est aussi l'une des villes cisalpines où l'on vit le plus dignement et où les études littéraires, sagement réglées, s'harmonisent le mieux avec la philosophie et la religion. Il n'a pas trouvé partout la même mesure : « Je sais, » dit-il, « combien sont éloignés du christianisme ces Italiens qui trop souvent vieillissent dans la littérature, comme sous le charme des Sirènes [4]. »

Il eût volontiers prolongé sa vie studieuse au

1. 788 C. M. Legrand suppose que le jeune savant est Zacharie Callergi, émule d'Alde et compatriote de Musurus (*l. c.*, t. I, p. CXXV).

2. Leoni écrit à Erasme, au moment où Musurus quitte sa chaire : *Nosti magnam auditorum turbam, qui ueluti pullicini sub glociente Musuro pipiebant, illorum non pauci iam pullastri magni euaserunt nec pipiunt, sed pipant et cantillant...* (335 F).

3. *Locupletissimum ac celeberrimum optimarum disciplinarum emporium* (896 A). Cf. 1279 C.

4. *Noui enim quantum absunt a Christianismo, qui in bonis litteris uelut apud scopulos Sireneos consenescunt, praesertim apud Italos. Patauii sanctius uiuitur...* (809 A). Cf., dans la même lettre au jeune Hermann Frisius, le sévère jugement sur Pontano et sur Marulle : *Marullus mihi uidetur nihil aliud sonare quam Paganismum* (808 A). Il serait facile de multiplier ces citations, surtout avec le *Ciceronianus*.

pied de la chaire de Musurus[1], parmi ses amis de Padoue, à deux pas de ceux de Venise. Mais des bruits de guerres nouvelles commençaient à se répandre en Italie : Jules II annonçait la reprise de ses projets contre les Vénitiens, projets dont Érasme était déjà averti pendant son séjour à Bologne[2]. On parlait de la venue des Français pour le printemps, peut-être plus tôt. Précisément, le 10 décembre de cette année 1508, une ligue, depuis longtemps méditée, se concluait à Cambrai, entre l'empereur, le roi de France, le roi d'Espagne et le pape. Il ne s'agissait de rien moins que d'envahir les possessions continentales de la République de Venise et de réduire aux lagunes le domaine du Lion de Saint-Marc. On eut bientôt connaissance en Italie de la ligue de Cambrai ; on annonça comme très prochain le rappel de Jean Lascaris ; avant même que la nouvelle fût certaine, les étrangers commencèrent à sentir que le territoire vénitien n'était pas sûr et beaucoup d'étudiants quittèrent Padoue ; tous les cours, y compris celui de Musurus, furent interrompus. Érasme et ses compagnons restèrent le plus longtemps possible, sur les instances de Germain Brice[3]. Mais, dès le mois de décembre, Érasme

1. Érasme a dû suivre quelques-uns des cours de Musurus, mais il n'est point inscrit comme étudiant sur les registres de l'Université de Padoue.

2. Cf. plus haut, p. 18. Érasme a jugé plus tard avec la sévérité du philosophe la ligue de Cambrai et les suites. Lire le morceau des *Adages*. II, 553 D, et, à côté, un passage curieux sur Charles VIII : ... *Sunt qui affirment eum ad senectutem peruenire potuisse, si Italiam Italis reliquisset.*

3. Lettre III.

annonçait à Manuce son départ pour le Midi. « Maudites guerres! » s'écrie-t-il; « elles m'empêchent de jouir de cette partie de l'Italie qui me plaît chaque jour davantage. Ordonne à François de me renvoyer mon petit manuscrit, car nous partons tous dans deux jours. Je dirai de vive voix à Bombasio ce que tu me chargeais de lui écrire [1]. »

Le prince Alexandre et sa suite, dont Érasme était le principal personnage, firent un arrêt à Ferrare. Un jeune Anglais, Richard Pace, habitait alors cette ville et reçut Érasme dans sa maison [2]; celui-ci rencontra, pour la première fois, Guillaume Taleus, qu'il devait retrouver en Angleterre [3]; Pace lui présenta encore les savants de la ville : Celio Calcagnini, Paniciato, et Celio Richerio, de Rovigo, plus connu sous le nom de *Rhodiginus*, qui s'attacha plus tard très ardemment au parti français. Érasme vit aussi le vénérable médecin Niccolò Leoniceno, qui avait tant contribué par ses travaux aux progrès de l'hellénisme [4]. On fit un accueil enthousiaste à l'auteur des *Adages*, qui commençaient à se répandre et dont on le complimenta beaucoup.

1. Lettre IV.

2. Il lui laissa un dépôt qu'il appelle *libri. ingenii mei foetus, commentaria, nugae* (102 D, 105 E, 646 B), et qui est identique aux *Antibarbares* (cf. p. 24). Il fait réclamer ce dépôt dès 1510, par Andrea Ammonio de Lucques, et rappelle lui-même, en 1521, mais en vain, à Richard Pace, *nugas quas apud te deposuimus Ferrariae* (660 E); le manuscrit avait été perdu à Rome (646 B). — Pace fut ambassadeur de Henri VIII à Rome; c'est là que fut copié pour lui par Z. Callergi, en 1523, un Stobée d'Oxford (*New College*, n° 270).

3. 653 E.

4. Il vit probablement aussi Démétrius Moschus.

Il se souvint longtemps de son rapide passage parmi cette société choisie; il n'oublia point, par exemple, la façon éloquente dont lui parla Calcagnini; celui-ci fut si fertile en paroles aimables, son latin fut si abondant et bien tourné que « la langue manqua à Érasme pour y répondre [1]. »

Ces souvenirs ne restèrent pas moins chers aux savants de Ferrare, et Hutten raconte comment il en bénéficia quelques années plus tard [2]. Calcagnini, dans sa belle lettre de 1525 à Érasme, lui rappelle certains détails de son séjour chez Richard Pace. « La conversation étant tombée sur Aspendius le cithariste, comme on cherchait ce que voulait dire *intus canere* et *extra canere*, voilà que tu sors aussitôt de ta sacoche les *Adages*, qu'on venait d'imprimer à Venise. J'ai commencé dès lors à t'admirer, et presque toujours, quand ton nom vient à être prononcé entre érudits, je me rappelle ce moment. J'en atteste Pace, à qui j'ai souvent exprimé ma reconnaissance pour m'avoir procuré de te connaître [3]. » Et Calcagnini lui raconte ce que sont devenus ceux qu'il a vus : « Leoniceno vient de mourir, presque centenaire, avec toutes ses facul-

1. 859 F, 860 D. Où a-t-on vu une harangue, *oratio?* il n'est question dans nos textes que de *sermo*.

2. A Érasme, 1618 BC : *Ferrariam inde profectus sum, ubi cum te praedicarem, occurrerunt ultro doctissimi uiri Nicolaus Leonicenus, et Coelius, et quidam principis scriba, qui nauiganti ex Britannia tibi adfuit, qui nescis, mi Erasme, quanti te faciant; mihi quidem quod te nossem, quod praeceptorem appellarem miris modis benigni fuerunt. Praeter hos Antimachus in graecis professor citra honoris praefationem nunquam te nominat.*

3. 882 CD.

tés intactes[1]; Paniciato vit encore; quant à Rhodiginus, il a dit un long adieu aux choses humaines; dès qu'il a su que l'armée française avait été taillée en pièces à Pavie, et que le roi, en qui il avait mis tout son espoir, était prisonnier, il n'a pu résister à son chagrin[2]. »

Ferrare était encore une ville où le séjour eût été pour Érasme plaisir et profit. L'aimable duchesse Lucrezia Borgia y tenait sa cour lettrée, et le lieu était propice aux études. Mais le duc Alphonse, en sa qualité de voisin de la République de Venise, la jalousait et prenait parti contre elle; la guerre annoncée risquait donc d'être portée dans ses États. Érasme et son élève avaient choisi pour achever l'hiver une résidence moins menacée. Ils ne demeurèrent point à Ferrare, ni à Bologne, où Érasme prit seulement le temps de revoir son cher Bombasio; ils ne firent que traverser Florence et arrivèrent à Sienne vers la fin de décembre 1508[3]. La ville de Pie II avait pour eux l'avantage d'être éloignée du théâtre de la guerre; elle était de plus connue pour favorable à la France et ne courait aucun risque d'être inquiétée par les confédérés de Cambrai; le climat était, comme aujourd'hui, renommé pour sa salubrité et notre Érasme y comptait pour rétablir sa santé ébranlée à Bologne

1. 881 E.

2. 882 B. La lettre est à lire pour d'autres détails.

3. On ne peut guère compter moins d'une dizaine de jours pour se rendre de Padoue à Sienne. En supposant qu'il n'y ait eu que quatre ou cinq jours perdus à Ferrare et à Bologne, et qu'Érasme soit parti de Padoue très peu de temps après son billet du 9 décembre, il a dû arriver à Sienne aux environs du 1er janvier.

et à Venise [1]; il y avait enfin à Sienne une université assez florissante où le jeune prince allait continuer ses études si malencontreusement interrompues à Padoue.

Le séjour d'Érasme fut employé uniquement à l'instruction de son élève, et il nous a tracé un tableau charmant, qu'il faudrait lire dans le latin, des studieuses journées du jeune homme[2]. Pour se distraire de l'aridité des études juridiques, celui-ci s'exerçait à composer et à parler sur un sujet de rhétorique donné par Érasme; il traduisait aussi, chaque matin, un morceau d'auteur grec. L'après-midi, il s'occupait de musique, apprenait la flûte, le luth, et s'exerçait au chant. Pendant les repas, un prêtre faisait une lecture des Pères. Toute la journée était occupée à des études diverses, et, s'il avait un peu de loisir, Alexandre le donnait à son plaisir favori, qui était de lire les historiens [3]. Érasme composa pour lui de petits traités moraux, du genre qu'on appelait alors *declamationes;* il en retrouva un, plus tard, dans ses papiers, la *Déclamation sur la mort*, et le publia [4]. Il

1. Voir la lettre-préface ci-dessous, et le passage 8 F, qui suppose une lettre où Érasme se plaignait de sa santé.

2. II, 554 B.

3. Notons cet autre souvenir de Sienne, en 1527 : *Ante annos ferme uiginti, cum Senae fingerem ingenium Alexandri archiepiscopi S. Andreae,... nactus sum Aulum Gellium peruetustae editionis et ni fallor primae; mihi uidebatur caeteris quas uideram emendatior* (982 E).

4. V. la lettre-préface à Glareanus, IV, 617 : *Ante complures annos cum Senae, ualetudinis confirmandae gratia, menses aliquot commorarer, Alexandrum archiepiscopum titulo diui An-*

assista aux fêtes du carnaval, à Sienne, et nous décrit des jeux de taureaux accompagnés d'un divertissement assez curieux. On le donnait sans doute sur la *piazza del Campo*, où se font aujourd'hui les courses du *palio*, la ville ayant conservé la tradition des grandes réjouissances populaires. Voici le texte d'Érasme : *Cuiusmodi pugnae simulacrum uidimus quondam in urbe Senensi. Diebus iis quibus sub quadragesimam populus christianus, exemplo minime christiano, nimium indulget licentiae, in foro publicitus ex prisco ritu agebantur taurea, ueteris Paganismi uestigia. Emittebatur taurus; hunc adoriebantur machinae, trabibus ligneis contextae, quarum alia arietis, alia testudinis, aut alterius animantis imaginem prae se ferebat, sed intus latebant complures qui machinam mouebant. His per funiculos machinam moderantibus, testudo late diducebat rictum, inhiabat, crepitabat, huc et huc intorquebat ceruicem, dira minitans tauro, deuoraturae similis*[1]. La foule applaudissait à l'épouvante du taureau; mais Érasme trouvait ces jeux trop cruels et plaignait sincèrement le malheureux animal qui servait de jouet à la populace[2]. Il ne pouvait, du reste, se plaire beaucoup à Sienne : il était trop impatient de voir Rome. Comme on n'en était guère qu'à quelques

dreae felicissimae indolis adolescentem, apud quem tum uersabar, uariis thematiis quas Graeci μελέτας *uocant exercui. Ex his a me neglectis, nescio quo casu, seruatum hoc unum inter schedas reperi...*

1. *Supputatio errorum Bedae*. IX, 516 F. 517 A.

2. Voir plus loin ce qu'il dit des combats de taureaux au Vatican.

journées de route, il pria le prince de l'y laisser aller et partit seul pour la ville Éternelle [1].

Est-il possible de fixer avec quelque certitude le moment précis où Érasme vint à Rome? Il était encore à Sienne pendant une partie des fêtes du carnaval, qui prirent fin, cette année-là, le 21 février. Nous savons de plus qu'il vécut quelque temps à Rome avec Scipion Cartéromachos; or, celui-ci quitta Rome dans la suite du cardinal Alidosi, légat à Bologne [2], qui arriva en cette ville le 7 mars [3]; enfin, par une lettre encore inédite de Cartéromachos [4], on constate qu'Érasme est resté à Rome après le départ de son ami. C'est donc à la fin de février et au commencement de mars 1509

1. Rhenanus. — Giovanni Fantuzzi (*Notizie degli scritt. bologn.*, t. II, p. 176-177, Bologne, 1782) a vu entre les mains du Bolonais Giacomo Biancani quelques minutes autographes de Bombasio, parmi lesquelles il y en a trois adressées à Érasme pendant son voyage d'Italie. Ni M. Malagola, ni moi n'avons pu savoir le sort de cette collection de documents, qui a dû être dispersée; j'ai retrouvé une seule lettre à Alde, qui sera citée plus loin. Les analyses succinctes de Fantuzzi sont assez difficiles à utiliser. Essayons pourtant de placer les trois lettres dans le voyage. La première est du 6 avril 1508, par conséquent adressée à Venise; la seconde est sans date, à un moment où Érasme va partir pour Sienne, sans doute adressée à Rome; la troisième est adressée à Sienne, sans doute après qu'Érasme est revenu de Rome (printemps 1509). Voici l'analyse de cette dernière lettre de Bombasio : « Si rileva che seco era Aldo, il quale prima era stato a Bologna e in sua casa e che si era ivi discorso dell' Academia che instituir voleva detto Aldo, la quale sembrava simile alla Repubblica di Platone. Gli notifia che il Musuro suo nemico (?) diceva male degli Adagii suoi, e che erano mal tradotti per entro ad essi i passi degli autori greci. »

2. S. Ciampi, *Memorie di Scip. Carteromaco*, Pise, 1811, p. 36.

3. Gozzadini, *l. c.*, p. 60.

4. A Colocci, de Bologne, 28 mars. V. *Les correspondants d'Alde Manuce* (lettre 39).

que se place le premier séjour d'Érasme. Il faut rappeler aussi qu'Érasme entendit à Rome le sermon du vendredi saint, qui fut le 6 avril[1]; mais cette date peut se rapporter au second séjour, celui qu'Érasme fit avec son élève et dont il sera question plus loin.

Rome avait pour Érasme plus d'un attrait. Outre la visite au tombeau des Apôtres, qui certainement touchait le fidèle, et la curiosité qui invitait le moraliste à la cour pontificale, le grand nom classique de l'*Aurea Roma* devait suffire à enflammer notre humaniste. Il était prévenu par les plaintes de Poggio et des érudits du xve siècle; il ne s'attendait pas à trouver du passé romain autre chose que des vestiges. Mais ces vestiges étaient encore considérables sous Jules II; beaucoup d'édifices qui ont disparu depuis, les Thermes de Constantin par exemple, étaient debout; beaucoup d'autres, comme le Colisée, n'étaient pas aussi mutilés qu'ils le furent dans l'âge suivant. Érasme a dû goûter la majesté de ces grandes ruines, qui dictaient alors à Balthazar Castiglione et plus tard à Joachim du Bellay leurs sonnets immortels. Il a eu un mot heureux à propos de cette ville qui étale « les cicatrices de ses vieux désastres[2]. » Mais on cherche en vain dans ses livres les observations qu'il a pu faire sur la Rome antique, sur les énormes débris

1. Nous n'avons qu'une date sûre : Érasme dit avoir passé le vendredi saint à Rome; or, en 1509, Pâques était le 8 avril.

2. *Roma, Roma non est, nihil habens praeter ruinas ruderaque, priscae calamitatis cicatrices ac uestigia... Tolle pontificem, cardinales.... quid erit Roma?* (I, 1016 F).

qui couvraient alors l'Aventin, le Célius et l'Esquilin[1]. Il s'est contenté d'allusions vagues et générales qui n'apprennent rien. La plupart des savants de la Renaissance nous ménagent la même déception. Très épris de l'antiquité littéraire, s'en occupant avec l'enthousiasme le plus éclairé, ils n'ont qu'un respect de convention pour les monuments et sont très sobres de détails sur ceux qu'ils ont vus.

Dans les courtes semaines qu'il a passées à Rome, en trois fois, dans l'hiver et le printemps de 1509, Érasme s'est donné tout entier à l'étude des mœurs et aux plaisirs de l'amitié. Il a vécu de la vie romaine, et nous pouvons nous figurer assez exactement ses relations et l'emploi de son temps[2]. Il arrivait précédé d'une renommée déjà brillante; aussi fut-il entouré et fêté par un groupe nombreux d'humanistes et de lettrés. Il retrouva Scipion Cartéromachos, attaché quelque temps à la maison du cardinal Galeotto Franciotti della Rovere, neveu de Jules II, et qui venait de perdre son protecteur. Il noua avec lui une intimité de tous les instants, interrompue seulement par le départ de Cartéromachos pour Bologne. L'aimable helléniste entrait chez lui à l'improviste, l'après-midi, et ils s'oubliaient tous deux de longues heures à causer de littérature. Ils mangeaient souvent ensemble, et

1. *Tot monumenta antiquitatis.* On voit du moins qu'il les a remarqués; mais pouvait-il ne pas le faire?

2. Il aime à dire *Quum agerem Romae* (786 E, I 875 E, etc.). Nous faisons un choix parmi ces souvenirs qui ne sont pas tous également intéressants. Nous ne croyons pas être trop hardis en affirmant que la partie du colloque *Adolescentis et scorti* relative à Rome (I, 719) a la saveur d'une confidence reçue.

quelquefois partageaient le même lit[1]. Cartéromachos fit connaître à Érasme Égidio de Viterbe, plus tard cardinal, alors général des Augustins, très fort en grec, en latin et en hébreu[2]. Il lui présenta les amis que nous connaissons par ses lettres inédites et qui étaient très nombreux à Rome[3]. Ils voyaient des érudits dont quelques-uns sont restés célèbres : Beroaldo le jeune, Sphérula[4], Giulio Camillo[5], le vieux Pietro Marso[6], beaucoup d'autres sans doute dont Érasme n'a pas gardé la mémoire. Tel fut Angelo Colocci, le célèbre bibliophile, l'ami de Cartéromachos et de Bombasio, et l'un des plus importants lettrés de Rome[7]; plus tard, quand les mêmes érudits, qui avaient si bien reçu Érasme, lui prodiguèrent les attaques, celui-ci, apprenant d'un ami

1. X, 1751 A. Cf. I, 1010 D.

2. *Id.*, et Rhenanus.

3. Voici des noms d'érudits liés avec Cartéromachos, que nous constatons à ce moment : Cornelio Benigno, Giandrea Favonio Vergerio, Casali, Pucci, etc. V. les documents réunis dans *Les correspondants d'Alde Manuce* sur le milieu romain du temps de Jules II.

4. *Cum Francisco Spherula et Philippo Beroaldo mihi fuit amicitia* (X 1751, A).

5. *Cum Iulio Camillo me nonnunquam eadem iunxit culcitra (id).* Cette communauté de matelas n'empêcha pas Camillo de se ranger plus tard parmi les détracteurs d'Érasme.

6. V. tout le passage 788 D : *Licebat in eo perspicere uestigia ueteris saeculi.* Marso est un contemporain de Pomponius Laetus; il appartient à cette génération d'humanistes italiens qui a précédé celle des amis d'Érasme, et que celui-ci rappelle toujours avec tant de respect. Érasme dit aussi avoir vu à Rome un secrétaire de Théodore Gaza, qui lui parla des fautes relevées par Georges de Trébizonde dans celles des *Vies* de Plutarque qu'avait traduites Gaza (1281 A).

7. Cartéromachos écrit, le 28 mars 1509, à Colocci : « A di, passati vi scrissi per Erasmo autore di proverbii. »

que Colocci était au nombre de ses adversaires, ne se rappelait même point avoir entendu son nom[1].

L'humaniste qu'Érasme paraît avoir le plus fréquenté est Tommaso Inghirami, bibliothécaire du Vatican, le type le plus accompli du prélat romain de la Renaissance[2]. Le surnom de Fedro, qui le désigne quelquefois, lui vint d'une représentation de l'*Hippolyte* de Sénèque, donnée devant le palais du cardinal Riario et dans laquelle il jouait le rôle de Phèdre. Érasme, qui raconte cette anecdote, la tenait du cardinal lui-même[3]. Cet érudit était le prédicateur à la mode, et les Romains d'alors l'appelaient le Cicéron de leur temps; « ce fut un grand avantage pour sa gloire, observe Érasme, d'avoir brillé à Rome[4]. » Inghirami n'a presque rien écrit[5],

1. *Angeli Colicii* (sic) *nomen ne aud'ui quidem unquam, unde miror quod ille repererit inuectiuae argumentum... Ne Casalium quidem noui...* (806 D; 31 août 1521, à Hermann Frisius). *Est isthic Angelus nescio quis, qui scribit inuectiuas in me...* (810 E; à Aleandro). Giambattista Casali et Pietro Corsi, qui menaient la campagne contre Érasme, étaient les intimes amis de Colocci (V. *La Bibliothèque de F. Orsini*, 1887, p. 256 et *passim*). C'est de ce cercle que notre humaniste dit en 1526 : *Romae paganum illud eruditorum sodalitium iampridem fremit in me, ducibus ut ferunt Aleandro et Alberto quodam principe Carpensi* (939 E). Il y aurait une jolie étude à faire sur ces polémiques.

2. L'opinion commune fait entrer Inghirami à la Vaticane seulement en 1510 (V. Müntz, *La Biblioth. du Vat. au XVIe siècle*, p. 11); mais nous montrerons ailleurs qu'il y entra dès 1505, par une lettre de Cartéromachos, écrite de Rome, le 19 décembre de cette année : « El Phedro e fatto preposito alla libreria Pontificia. »

3. 788 E. Érasme l'appelle par erreur *Petrus Phaedrus*. Il parle de lui avec des formules tout à fait amicales : *Cognoui et amaui Phaedrum... Cum Phaedro mihi fuit propinqua familiaritas* (X, 1751 A).

4. *Magna felicitas pars est Romae innotuisse.*

5. *Lingua uerius quam calamo celebrem.*

et le souvenir de son éloquence cicéronienne sert moins à immortaliser son nom que le portrait peint par son ami Raphaël. Inghirami a-t-il conduit Érasme dans l'atelier du jeune Urbinate[1]? Cette visite ne saurait être considérée comme établie, mais elle n'a rien d'impossible : Érasme avait un certain goût pour la peinture (on le voit quand il parle de Dürer et d'Holbein); son long séjour en Italie l'avait sans doute affiné sur ce point; il a dû s'intéresser aux travaux du peintre déjà célèbre que le Pape venait d'appeler auprès de lui et qui allait commencer les *Stanze* du Vatican. On aimerait encore à penser qu'Érasme a vu Pietro Bembo; mais c'est seulement en 1512 que Bembo se fixa à Rome, où sa carrière devait être si brillante sous Léon X; s'il y venait assez fréquemment vers le printemps, on n'a aucune trace constatée jusqu'à présent d'un séjour qu'il y aurait fait en 1509[2]; le seul témoignage serait celui d'Érasme et il y a, croyons-nous, des motifs de le récuser[3]. Notre voyageur, quoi qu'on en

1. C'est Passavant (*Raphaël d'Urbin*, éd. franç., t. I, p. 175), qui paraît avoir mis en circulation cette légende; il ajoute qu'Érasme a pu montrer à Raphael des œuvres d'Holbein, ce qui est tout à fait invraisemblable. La présence d'Érasme à Rome, en 1514, affirmée par le même Passavant (p. 171), repose sur une anecdote apocryphe de Paolo Giovio.

2. Mazzuchelli (*Scrittori*, II, p. 738) remarque qu'il est venu d'Urbin à Rome au printemps de 1507, 1508 et 1510. M. V. Cian, le très savant biographe du cardinal, que j'ai consulté sur ce point, n'en sait pas davantage pour 1509.

3. Dans le récit de sa visite au cardinal Grimani, qu'on trouvera plus loin, Érasme dit qu'étant à Rome, le prélat vénitien l'avait invité plusieurs fois à venir le voir, *idque, ni fallor, per Petrum Bembum* (1375 A). Bembo, est-on tenté de conclure, se trouvait donc à Rome en même temps qu'Érasme. Examinons la

ait dit, ne se lia pas davantage avec Sadolet[1], qui eut plus tard avec lui, comme Bembo, une correspondance si intime. Il importe de préciser ces détails et de distinguer les hypothèses des faits attestés par des documents certains, pour conserver toute la valeur de ces derniers.

C'est dans le monde de la curie romaine, si hospitalier aux lettrés et aux artistes, qu'Érasme, on le voit, fut tout d'abord introduit; il y vécut pendant tout son séjour, et sut apprécier la société la plus

valeur de ce témoignage. On le trouve au commencement d'une lettre à Agostino Steuchio, de Gubbio, moine du monastère de S. Antonio in Castello, à Venise, couvent auquel Grimani avait légué sa bibliothèque. Cette longue lettre, qui est seulement de 1531, est destinée à dire à Steuchio une foule de choses désagréables. A y regarder de près, on voit que le récit du début est un hors-d'œuvre et que tous les détails ont pour but de préparer favorablement le destinataire pour ce qui va suivre; Érasme a glissé habilement le nom de Bembo, prélat vénitien, bien placé en cour romaine, pour éblouir le moine de Venise, comme il cherche à le faire en lui racontant l'accueil flatteur qu'il a reçu de Grimani. Ce qui montre clairement qu'Érasme n'a pas vu Bembo, c'est qu'il ne le fait nulle part figurer dans les listes qu'il a dressées plusieurs fois des érudits et des hommes distingués qu'il a rencontrés en Italie; il n'aurait certainement pas oublié un homme de la renommée de Bembo. Enfin, dans une lettre à Léonard Casimbrotus, qui se trouvait à Padoue, en 1525, et qui lui avait parlé de Bembo, Érasme répond en ces simples termes : *Petri Bembi felicissimum ingenium, quum ex fama, tum etiam scriptis cognoui* (896 C).

1. Ces relations ne remontent pas plus haut que l'année 1524; c'est le séjour de Boniface Amerbach à Rome qui en fut l'occasion (v. la lettre de Sadolet, du 6 nov. 1524, en réponse à une lettre d'Érasme, qui paraît perdue, 824 D). Érasme a pu voir Sadolet dans les réunions romaines, où le conduisait Cartéromachos; mais c'est une simple supposition, sur laquelle on ne peut guère appuyer d'autres hypothèses.— Le nom de l'illustre évêque de Carpentras était d'ailleurs connu d'Érasme bien avant leurs relations personnelles; il signait le bref de Léon X à Henri VIII, au sujet d'Érasme, en 1515 (157 D; cf. plus loin, p. 81, note 2).

cultivée et la plus intelligente peut-être qui ait jamais été[1]. A ces relations italiennes, il faut ajouter les compatriotes qu'Érasme retrouva à Rome. La ville avait alors, plus qu'aujourd'hui, un caractère international. Les voyageurs y venaient en grand nombre et beaucoup de clercs ou de laïques des pays du Nord s'y établissaient pour plusieurs années. Érasme a vu vraisemblablement cet excellent luxembourgeois, Jean Goritz, qui avait reçu Reuchlin et qui tenait table ouverte pour les poètes latins, dans sa villa du Quirinal[2]. Nous savons, en tous cas, que notre voyageur fréquentait certains cercles flamands ou anglais[3]; là, comme partout, il charmait l'auditoire par sa conversation vive et savante, et l'on aimait à montrer aux Romains, si fiers de leur éducation privilégiée, si vains quelquefois de leur littérature, un aussi brillant exemple de l'érudition des *Barbares*[4].

1. Érasme au cardinal de Nantes, 118 F : *Non possum non dolere quoties in mentem uenit, quod coelum, quos agros, quas bibliothecas, quas ambulationes, quam mellitas eruditorum hominum confabulationes, quot mundi lumina...*

2. En 1525, Érasme cite Goritz (*Coricius*) parmi les amis dont la présence à Rome l'encourageait à y retourner : *Tot noui, inter quos Coricius, uir candidissimi pectoris, et* [*Iacobus*] *Landauus olim futurus inter scriptores nobilis, nisi me plane fallit animi praesagium* (751 B).

3. Voir la lettre de 1520 à Guillaume Burbaneus, Anglais de la maison du cardinal d'York : *Romae a me nullis prouocatus officiis quo affectu complecti coepisti!* (571 E).

4. Voir la lettre que lui adresse de Rome le hongrois *Iacobus Piso;* elle est du 30 juin 1509, c'est-à-dire peu postérieure à son départ. On voit les regrets qu'il a laissés; on peut même y recueillir quelques noms : *Testes mihi erunt Muschoronus et Thomas nostri, quibuscum soleo, quoties per ocium licet, familiarissime*

Les bibliothèques font, aux yeux d'Érasme, un des grands charmes de Rome. Celle du Pape était la plus riche[1] et Inghirami en faisait les honneurs à son ami. La plus célèbre des collections particulières, celle du cardinal Grimani, qu'Érasme visita à la fin de son séjour, comptait huit mille volumes, et la plupart des autres cardinaux mettaient leur amour-propre à réunir des manuscrits; on y joignait, bien entendu, les produits de l'imprimerie encore récente et qui, à Rome, avait pris de bonne heure un grand développement. Les couvents possédaient des collections considérables et n'avaient pas encore subi le sac de 1527, qui a dispersé et détruit tant de richesses. Il était facile à Érasme de pénétrer où il voulait. Aussi, quand il parle de la Rome de son temps, ce souvenir des bibliothèques ne manque jamais de se retrouver sous sa plume[2]; plus tard, quand il songe si fréquemment — et si sincèrement, quoi qu'on en pense, — à revenir à Rome, bien des motifs l'y poussent, mais ce qui l'attire le plus, c'est la certitude des secours qu'il y trouvera pour ses travaux, particulièrement les manuscrits

agere. Cum Christophoro tuo post te absentem nihil nisi obiter egi (102 A). Notons encore ce post-scriptum : *Expecto abs te epitaphia scurrulae istius merobibi. Te precor ne me fallas. Ab aliis doctis tuis amicis alia super eo impetrabis et ad me mittes.* On ne serait pas surpris que le Thomas ici indiqué, au lieu d'être Inghirami, fût Thomas Halsey, plus tard évêque, à qui Érasme va écrire de Londres, en 1510, un billet qui semble adressé à Rome (102 D).

1. Voir les précieux renseignements de MM. E. Müntz et Paul Fabre, dans leur livre sur *La Bibliothèque du Vatican au XVe siècle*, Paris, 1887.

2. 118 F, 141 F, 145 C, etc.

de la Bible et des Pères grecs[1]. Il sait aussi que nulle part on n'étudie avec plus de loisir, que nulle part le travail n'est plus facilité, ni mieux honoré, et il exprime souvent le désir d'aller finir ses jours dans cette ville, qui est « le plus tranquille domicile des Muses[2]. »

Érasme est conduit partout et cherche à voir Rome de son mieux. Son esprit si curieux s'intéresse à tout, depuis les cérémonies et la pompe de la cour pontificale, jusqu'aux boniments des bateleurs du *Campo de' fiori* (*campus Florae*). Les moindres détails de mœurs le frappent[3]. Il rencontre ample matière à de piquantes observations; plusieurs trouveront place dans l'*Éloge de la Folie*, qu'il écrira dans quelques mois à peine; d'autres sont dispersées dans ses œuvres et n'apparaissent qu'en fugitives allusions[4]. On regrette de ne lui voir

1. Au cardinal Campeggi, en 1520 : *Decretum erat hyemare Romae, cum aliis de causis, tum ut locis nonnullis Pontificiae Bibliothecae praesidiis uterer : apud nos enim sacrorum uoluminum graecorum magna penuria. Nam Aldina officina nobis praeter profanos auctores adhuc non ita multum dedit* (591 B).

2. Le mot est adressé à Sadolet, 1125 A; à Campeggi, Érasme dit encore : *Mihi libebit uel totum hoc aetatis, quod superi uolent superesse, Romam peragere, ubi bonis studiis non solum tranquillitas est, uerum etiam honos.*

3. *Sunt Romae qui singulis diebus ter commutant uestem, mane sumunt duplicatam pellibus, sub meridiem accipiunt simplicem, rursus sub noctem aliquanto crassiorem* (I, 741 E). L'usage est encore observé aujourd'hui.

4. Particulièrement dans l'*Apologia* en riposte à l'un des pamphlets que Stunica avait publiés à Rome : *Nunc nemo est celebrior Romae quam Stunica. Passim demonstratur indice :* οὗτός ἐστιν ὁ Ἐρασμομάστιξ. *Ipse frequenter obequitat in Campum Florae ac fruitur titulis, fruitur digitis ac sermonibus hominum. Ibi litteris sesquipedalibus prostat* STUNICA adversus

faire aucune mention du Laocoon, qui venait d'être découvert aux Thermes de Titus, et qui excitait alors la verve de tous les faiseurs de vers de l'*alma Urbs*. Mais on devine qu'il s'est promené dans la campagne romaine[1]; on le surprend lisant les épigrammes qu'on affiche toutes les nuits sur la statue de Pasquino; il parle plus d'une fois, en effet, et avec un certain mépris, de ces petits pamphlets anonymes, où se plaît la méchanceté de la ville[2]. Il sait combien, à Rome, on aime à médire, et comme on ménage peu, en particulier ou même en public, le Pape et les cardinaux. A ce trait, si finement rendu, Érasme en joint un autre; il a entendu se moquer des Génois, des Florentins, des Bergamasques, et recueilli ces plaisanteries faciles d'une province sur une autre, dont la tradition n'est point perdue[3]; il a vu les Romains surtout mépriser le monde entier, et il se raille, à son tour, de ce peuple

ERASMUM. *et bona pars hominum praeter titulos nihil legit... In eodem Campo spectantur praestigiarum artifices, qui uinum ebibunt faucibus et idem educunt e fronte; ibi uenduntur quae frigidi grammatici nugantur in Pasquillum...* (IX, 358 F). *Subornati sunt pueri qui Romae solent oua, fungos, prognostica, cantiunculas similesque nugas circumferre uenales, qui Stunicae* Conclusiones *etiam nolentibus obtruderent... — In alma Urbe foenerant Iudaei, saltant mimi, diuinant arioli, concionantur theriacopolae, et quid non sit in alma Urbe?... Et haud scio an ob hoc dicitur* alma *quod alat omne genus animalium, et in his Stunicam* (IX, 385 A).

1. Voir le mot *agros*, dans la citation de la p. 71, note 1.

2. *Pasquillus quotannis suos edidit uersiculos, saxeus quidem ille, sed aliquanto minus quam Stunica* (IX, 385). *Suspicor esse Romae quosdam male feriatos quibus non satis est Pasquillicorum iocorum licentia* (X, 1717).

3. X, 1751.

qui se croit toujours le premier peuple de la terre[1].

Ce qui retient le mieux la curiosité d'Érasme, son œil de philosophe et d'homme du Nord, c'est ce qu'il voit au Vatican, où, par tant d'amis, il a ses entrées faciles. Il assiste à des combats de taureaux dans l'intérieur du palais pontifical et décrit un épisode de ces divertissements ; la date et le lieu rendent son récit intéressant à reproduire[2] : *Huiusmodi spectaculum risimus in Palatio Iulii II, quo ad taurea ab amicis quibusdam eram pertractus, nam ipse nunquam cruentis illis ludis ac uetustae paganitatis reliquiis sum delectatus. Ibi quidem interuallis, quae inter taurum occisum et alterum in certamen producendum intercedebant, personatus prosiliit in medium, sinistram manum habens toga obuolutam, dextra gladium gestans, omnesque gestus imitabatur qui solent esse taurum aggredientium : sensim accedens insidiabatur lateri, mox uelut a tauro uisus refugiebat. Interdum uelut pertinacius insequente tauro togam abiecit, nam ea res solet taurorum impetum remorari ; rursus quasi digresso tauro, ad togam recipiendam timide accedebat. Interim sub absidem lapideam, quae est in areae medio sese abiiciebat, quod solet extremum esse refugium tauro pertinacius urgente. Tandem taurum aliquem exanimem transiliebat, equo insi-*

1. *Moria*. Cf. dans une lettre à Budé : *An putas eos qui nunc Romam incolunt esse priscorum illorum Romanorum posteritatem? Magis arbitror Gottos esse ac Vandalos : tanta proluuies incursionum confudit omnia* (987 D).

2. Il est perdu dans la réponse à Corsi, X, 1754.

dens, quasi uicto insultans. Huius hominis facetia uehementius me capiebat quam caetera quae illic gerebantur omnia.

Il est certain que le voyage à Rome a dû exercer une influence considérable sur le développement des idées religieuses d'Érasme et la conduite qu'il a tenue dans les affaires de la Réforme. Sans chercher ici à déterminer cette influence, on peut grouper quelques faits qui aideraient peut-être à l'expliquer. Érasme a constaté à Rome la diminution de la foi[1] et l'existence d'un mouvement littéraire, évidemment sorti de celui de Pomponius Laetus, qui tendait à détacher les esprits de la tradition chrétienne, par l'admiration et l'imitation exclusives du paganisme. Il se moque plus tard de ce « clan païen », de cette *sodalitas*, qui vénère Christophe de Longueil et « qui a plus de littérature que de piété[2]. » Presque tous les humanistes romains, clercs ou laïques, donnaient dans ce travers, et nous n'avons pas besoin de rappeler le ridicule de ces lettrés, qui appelaient les cardinaux *patres conscripti* et désignaient la messe par *sacra deorum*. Il suffit, comme exemple, de citer l'anecdote qu'Érasme rapporte lui-même, sur un sermon du vendredi saint, dans la chapelle du Pape[3]. Il est allé entendre un prédicateur célèbre qui devait

1. I, 732 C : *Ego, cum essem Romae, non omnes reperi aeque sincere credentes.*

2. I, 1017 B. Cf. p. 68, note 1.

3. *Die sacro quem Parasceues appellant, idque apud summum Pontificem* (I, 913 A). Ce ne peut être à la Sixtine, dont Michel-Ange peignait le plafond.

prêcher la Passion[1]. « N'y manquez pas au moins, » lui avaient dit des érudits, « vous entendrez la langue romaine dans une bouche vraiment romaine. » Il y a foule et Jules II, en personne, siège en face de l'orateur. Celui-ci débute par un éloge pompeux du Pape et des actes récents du pontificat; puis, venant au sujet du discours, le sacrifice du Christ sur la Croix, il parle à peine du Christ et de la Croix, mais il raconte le dévouement de Décius, de Curtius, voire celui d'Iphigénie, il fait défiler devant son auditoire ébloui toute l'histoire romaine. Il faut lire dans le *Ciceronianus* la longue et curieuse analyse de ce prétendu chef-d'œuvre.

Érasme prenait au sérieux ces puérilités et il est facile de voir que son mordant dialogue contre les Cicéroniens a une portée religieuse en même temps que littéraire. Mais d'autres faits l'attristaient davantage et lui montraient mieux la décadence de l'esprit religieux à Rome. Il a discuté un jour, nous dit-il, avec un personnage qui niait l'immortalité de l'âme, en s'appuyant principalement de l'autorité de Pline l'ancien[2]. Érasme eut beau jeu à confondre ce singulier philosophe ; mais il put remarquer que, dans l'Italie qui venait de produire Pomponazzo, les opinions matérialistes étaient répandues d'une façon inquiétante pour la foi. Son

1. Ne serait-ce pas Inghirami? Érasme ne le nomme pas, parce qu'il a été son ami; il affecte même de dire qu'il ne s'agit ni de lui, ni de Camillo. M. Cesare Cantù a cependant pensé à Inghirami (*La Réforme en Italie, Les précurseurs*, trad. Digard, 1867, p. 512. Le grand historien consacre plusieurs pages au voyage d'Érasme dans son discours sur les Allemands à Rome).

2. *Ecclesiastes*. Burigny, *Vie d'Érasme*, I, p. 147.

témoignage est ici parfaitement sûr[1]. En revanche, on aurait tort, croyons-nous, d'adopter aveuglément et surtout de généraliser un autre passage souvent cité et dans lequel Érasme parle de paroles sacrilèges prononcées par certains prêtres de la cour pontificale; le fait peut être vrai, mais Érasme ne le connaît que par ouï-dire[2]. Ce qu'il a entendu de ses oreilles, ce sont des blasphèmes publiquement proférés, et dont les auteurs n'étaient pas le moins du monde inquiétés[3]. Érasme s'étonne de la tolérance pontificale et se montre disposé à la blâmer; mais n'a-t-il pas vu un peu vite des témoignages d'irréligion dans les habitudes d'un peuple ardent et impressionnable à l'excès et qui s'emporte volontiers en paroles, comme on sait, contre Dieu et contre les saints?

Malgré l'extrême ouverture de son esprit, Érasme n'était peut-être pas en mesure d'être parfaitement équitable dans ses jugements sur Rome. Bien des détails que nous admirons aujourd'hui dans la Re-

1. Nous ne voyons pas pourquoi M. Cantù le met en doute (*l. c.*, p. 526); le discours IX de son propre livre (*Hérésie scientifique et littéraire*) le rend tout à fait vraisemblable.

2. *Ibidem* [*Romae*] *multos noui qui commemorabant se dicta horrenda audisse a quibusdam sacerdotibus aulae Pontificiae ministris, idque in ipsa missa, tam clare ut eu uox ad multorum aures peruenerit* (1382 C; à Steuchio, 1531). Ce passage suit immédiatement celui qui est cité ci-dessous : Érasme a pour but de riposter à l'accusation d'habitudes blasphématoires portée contre certains Allemands et il fait remarquer qu'on les punit par des supplices. Le morceau n'a nullement la portée d'une attaque contre l'Église romaine, comme il semble lorsqu'on l'isole.

3. *At ego Romae his auribus audiui quosdam abominandis blasphemiis debacchantes in Christum et in illius Apostolos, idque multis mecum audientibus, et quidem impune.*

naissance italienne, et à la cour même de Jules II ou de Léon X, devaient choquer sa simplicité germanique. Le faste si peu apostolique des prélats lui faisait méconnaître les progrès artistiques et sociaux qui résultaient de cette vie éblouissante, de ce déploiement de goût et de richesse. Il a peint, pour les avoir vus de trop près, tous ceux qu'il considérait comme les parasites de la curie, « tous ces écrivains, copistes, notaires, avocats, secrétaires, valets de mule, écuyers, banquiers, entremetteurs, cette foule de gens en charge, qui sont à la charge de la cour de Rome[1]. » Il y a, dans cette énumération, plus de malice que d'indignation; mais il est certain qu'Érasme se place au point de vue d'un idéal évangélique, qui n'était dans l'âme d'aucun Italien de ce temps[2]. Quant à la chasse aux bénéfices[3] et à la licence des mœurs d'une grande part du clergé romain, c'est à bon droit qu'Érasme s'en montre scandalisé[4]; bien qu'il ait regretté plus tard ses satires, quand il a vu l'usage qu'en fai-

1. IV, 183 (*Moria*). Nous imitons ainsi le jeu de mot du latin : *Tam ingens hominum turba, quae Romanam sedem onerat, lapsus sum, honorat...*

2. Inutile de faire observer qu'Érasme voit cependant beaucoup mieux que Luther, que son éducation saxonne et son génie étroit et rude avaient si peu préparé à venir en Italie. On connaît les grossiers jugements de Luther sur la Rome de Raphael; ajoutons, à sa décharge, qu'il a passé à Rome quatorze jours, pour les affaires de son ordre, tandis qu'Érasme y a vécu plusieurs semaines, pour son plaisir et son instruction.

3. L'expression *uenatio* est de lui (IX, 358 F).

4. Erasme, qui n'a jamais cessé d'être catholique, écrit en 1523 à Barbirius, chapelain d'Adrien VI : *Quae Lutherus scribit de tyrannide, auaritia, turpitudine Romanae curiae, utinam, mi Barbiri, essent falsa!* (766 D).

saient les protestants contre sa propre cause, elles ont pour nous toute la valeur de documents sincères et de témoignages spontanés.

En regard de la corruption et des abus qui ont si vivement frappé l'esprit de Luther, l'année suivante, il importe de placer ici des spectacles plus consolants, qui ont échappé à l'observation superficielle du moine augustin. A côté des mauvais prêtres, Érasme a connu de vrais ministres du Christ, des prélats zélés, instruits et pieux, dignes de leur sacerdoce et de leur rang. Les humanistes même qu'il a vus, ne *paganisaient* pas tous. Si Beroaldo peut-être choquait ses scrupules par des vers à la belle Impéria, Egidio de Viterbe et quelques autres l'édifiaient par leurs vertus. Parmi les plus hauts dignitaires de l'Église, il en trouva qui sympathisaient complètement avec lui. Il avait été bien vite introduit dans le Sacré-Collège et reçu avec estime par divers cardinaux, dont plusieurs restèrent ses correspondants. Citons, au nombre de ceux qu'il appelle « ses Mécènes[1] », Robert de Guibé, évêque de Nantes, en résidence à Rome[2], et Giovanni-Stefano Ferrerio, évêque de Bologne[3].

1. 115 A.

2. Ciacconius, III, 251. Mort à Rome en 1511. Érasme l'ignore et lui écrit de Londres en 1512 (118 F).

3. Ciacconius, III, 257. Lettre d'Érasme au cardinal Grimani, en 1511: *Quoties succurrit cum aliorum cardinalium, tum uero praecipue R. D. Nanetensis, mirum quoddam erga nos studium, card. Bononiensis propensissimus fauor, diui uero Georgi card. non iam fauor modo, uerum etiam benignitas haudquaquam uulgaris...* (111 F). Cf. une autre énumération dans une lettre à Servais, de la même année, citée p. n. On y trouve le nom d'un *cardinalis Nouoforensis ;* or, il n'y a jamais

Le cardinal Jean de Médicis prit aussi plaisir à se faire présenter Érasme, et le reçut plusieurs fois chez lui[1]; peu d'années après, devenu le pape Léon X, il aimait à rappeler le souvenir de leurs causeries[2]. Il fit mieux encore, et n'hésita pas à fermer la bouche aux calomniateurs d'Érasme et à encourager ses grandes œuvres d'exégèse, comme un honneur pour l'Église romaine[3].

Le cardinal qui se lia le plus particulièrement avec le voyageur fut Raffaello Riario, cardinal du titre de San-Giorgio-in-Velabro et neveu de Jules II[4]. Érasme lui rendait de fréquentes visites, dans l'édifice admirable que Bramante achevait pour lui et qui est aujourd'hui le palais de la Chancellerie. Cet homme, d'un esprit si ouvert au beau, si ami des arts et de l'antiquité, laissait démolir l'Arc de Gordien pour en tirer les moellons de son palais; singulière contradiction de la Renaissance, qui ne choquait personne alors, pas même Érasme. Celui-ci

eu d'évêché à Neumarkt; comme le nom du cardinal de Nantes ne figure pas dans cette liste, nous croirions à une faute du typographe, qui a pu mettre *Nouoforensis* pour *Nanetensis*.

1. 149 C. *Humanitas... domestico congressu degustata.*

2. 156 D. Entre vingt textes, choisissons ce récit de Bombasio à Érasme, en 1521 : *Leonem X maxime propitium habes, cui toties tuae ad quoscunque litterae ostenduntur, tam auidissime legit et candidissime laudat. Nouissimas ad me tuas postquam sibi per cardinalem patronum meum delatas legisset, diebus aliquot post repetiit ac Sadoleto et aliis doctis legendas dedit...* (617 D).

3. Aussi les sentiments d'Érasme pour Léon X sont-ils bien connus. Voir par ex., II, 970, B E, où il l'oppose à Jules II dans un éloquent panégyrique.

4. Désigné toujours par son titre *card. sancti Georgii.* Ciacconius, III, 70.

dut à Riario de jouer son petit rôle dans la politique du moment. Le cardinal lui demanda, dit-il, au nom du pape, d'écrire un mémoire sur le projet de guerre contre Venise, qui se discutait alors dans le Consistoire. Érasme, qui aimait les Vénitiens et qui surtout avait horreur de la guerre, composa deux discours distincts. Dans l'un, il développa les arguments contraires avec toute la chaleur de sa conviction ; dans l'autre, il fit valoir les raisons bonnes ou mauvaises qui pouvaient justifier l'entreprise[1]. Ces exercices de rhétorique sont perdus. Jules II, dit-on, mécontent des sentiments trop évidents de l'auteur, l'aurait fait venir en sa présence pour l'avertir de ne se point mêler des affaires des princes ; ce dernier fait n'est point établi, et rien ne prouve qu'Érasme ait eu une audience du terrible Jules. Quoi qu'il en soit, l'amitié que lui portait Riario n'en fut point atteinte. Les satires de l'*Éloge de la Folie* contre le faste des cardinaux ne blessèrent pas non plus ce prélat, l'un des plus magnifiques de la Renaissance. Dès l'avènement de Léon X, il fut des premiers à écrire à Érasme de revenir à

1. *Epist. Botzh.* Cf. II, 968 C : *Hisce de rebus omnibus aliquanto copiosius audietur, cum edemus librum cui titulum fecimus Antipolemo, quem olim Romae vitam agentes, ad Iulium II R.P. conscripsimus, eo tempore, quo de bello in Venetos suscipiendo consultabatur ; illud deplorandum potius, quam refellendum.* Érasme n'avait gardé que des notes, dit-il expressément dans l'épître à Botzhemus ; le texte *periit perfidia cuiusdam archetypum.* — A Rome même, Érasme perdit, par la faute du copiste à qui il l'avait confié, un fragment important d'un autre ouvrage fait en Italie, le *De uerborum copia* (1211 B, et *Epist. Botzh.*).

Rome, où on lui trouverait sûrement une situation digne de son mérite [1].

Érasme dut s'arracher à cette vie si nouvelle et si intéressante pour lui. Il retourna à Sienne pour rejoindre son élève, le jeune archevêque de Saint-André. Mais celui-ci fut presque aussitôt rappelé en Écosse, et comme il ne voulait pas quitter l'Italie sans avoir lui-même vu Rome [2], Érasme y revint avec lui. Ce second voyage se place probablement au moment de la Semaine sainte, qui a toujours eu le privilège d'attirer les étrangers, et pendant laquelle la présence d'Érasme à Rome est constatée [3]. Il fut très court et consacré surtout à visiter la ville.

L'archevêque, pour être astreint à moins d'obligations et ne point être obligé de se présenter au Vatican, cacha soigneusement son nom et son titre. Ils poussèrent leur voyage jusqu'à Naples, et leur but fut digne de pèlerins de la Renaissance : ils allaient voir l'antre de la Sibylle de Cumes [4]. Était-ce la caverne Virgilienne qu'on montre dans les ruines de l'acropole antique, aux rares étrangers qui vont chercher ce site désert ? était-ce tout simple-

1. *Quicumque litteris pollent ad Urbem hanc uelut ad theatrum conuolant undique... Roma te suo iure ueluti suum reposcit... Aliis alia patria est, Roma communis litteratorum omnium et patria est, et altrix, et euextrix. Contristasti nos discessu tuo; utinam reditu laetifices* (158 A B). Le cardinal de Granvelle, parlant des lettrés de son temps, continuait à appeler Rome, comme Érasme et Riario, *la patria comune* (*Lett. inedite del card. de Granvelle*, Rome, 1884).

2. Rhenanus.

3. Voir p. 65.

4. Rhenanus.

ment celle du *bagno della Sibilla*, près du lac Averne[1]? Érasme ne donne aucun détail ni sur ce sujet, ni sur d'autres. Il n'y a dans ses œuvres qu'une seule allusion, assez pittoresque, il est vrai, au pays napolitain[2]; c'est à propos de la grotte du Pausilippe : « Quand on va, » dit-il, « de Naples à Cumes, par le souterrain creusé dans la montagne, on aperçoit, à travers l'ombre épaisse, un petit point lumineux, comme une étoile qui semble promettre qu'on sortira[3]. » Nos voyageurs traversent bien des lieux classiques, sur la voie Appienne, qui les ramène à Rome ; mais ils sont pressés et ne s'arrêtent point. Au retour, ils se séparent : l'archevêque repart pour l'Écosse où l'attend, peu d'années après, une fin tragique[4]; Érasme fait à Rome un troisième séjour, qui sera sa dernière halte en Italie.

Il se passait, en effet, en Angleterre, des événements importants, qui intéressaient directement notre humaniste et pouvaient décider de sa carrière. Le roi était mort le 22 avril 1509, et le jeune

1. Très probablement cette dernière. Qu'on nous permette de renvoyer à la description de Pétrarque dans l'*Itinerarium Syriacum* (*Opera*, éd. de Bâle, p. 559).

2. On peut compter aussi cette phrase d'Érasme adressée en 1517 à un cardinal inconnu, dans un billet où il se plaint du séjour et du climat dur de Louvain : *Utinam aliquis deus amicus nos aliquando iungat in museis Neapolitanis!* (1627 E).

3. 230 D (*ceu stella quaedam exitum promittat*).

4. Il meurt en 1513, avec son père Jacques IV, à la bataille de Flowden, gagnée par les troupes de Henri VIII. C'est en se séparant d'Érasme qu'il lui donna, avec d'autres, une bague célèbre, la pierre gravée antique qui portait un terme et l'inscription *Concedo nulli* (X, 1758 E).

Henri VIII montait sur le trône aux applaudissements de la nation ; il semblait promettre, par son éducation toute littéraire, un règne complètement différent de ce qu'avait été celui du sombre Henri VII. Érasme venait précisément de recevoir la rare faveur d'une lettre autographe du prince héritier[1]. Quelles espérances ne devait-il pas concevoir à présent, lui que Henri VIII avait distingué avant d'être roi ! Ses amis le crurent ainsi et l'invitèrent à hâter son retour en Angleterre. William Mountjoy, « son Mécène », lui décrivait, le 27 mai[2], en termes enthousiastes, les avantages que les lettrés attendaient du nouveau règne ; il le pressait d'en venir prendre sa part : « Si tu voyais, ô mon Érasme, comme tout le monde ici est en joie, comme on est heureux d'avoir un tel prince ! Le ciel rit, la terre exulte, tout est miel, lait, nectar. L'avarice est en fuite, la libéralité distribue ses dons à pleines mains. Notre roi ne poursuit point (*sous-entendons :*

1. 1528 E.

2. Cette lettre est datée dans la correspondance *Ex praetorio Grenwici, 27 maii an. 1497*, et classée parmi les plus anciens documents, 7 E-8 F. L'absurdité de ce millésime saute aux yeux; mais il faut sans doute conserver la date du mois, qui a toujours moins de chance d'être mal transcrite que le chiffre de l'année ; il faut donc lire 27 *maii 1509*. Dans ce cas, c'est l'épitre dédicatoire de l'*Éloge de la Folie* qui serait mal datée (à Morus, *Ex rure, quinto idus Iunias*). Il n'y aurait eu, en effet, que treize jours entre l'expédition de la lettre de Greenwich, qui a décidé Érasme à partir, et le moment où il se serait trouvé en Angleterre, ce qui est inadmissible. La dédicace de l'*Éloge* devait porter, croyons-nous, *quinto idus Iulias* (la confusion des deux mois est fréquente), et ce délai rend le voyage tout à fait vraisemblable. C'est sur cette hypothèse que nous appuyons plus loin les dates du retour d'Érasme ; s'il y a erreur de notre part, on voit que ce ne peut guère être que d'un mois.

comme son père) l'or, les pierreries, les métaux précieux, mais seulement la vertu et la gloire. Je vais t'en donner un avant-goût : ces jours derniers, il exprimait devant moi le désir de devenir plus instruit qu'il n'est : « Ce n'est pas ce que nous at-« tendons de vous, sire, » lui dis-je ; « mais seule-« ment que vous aimiez et favorisiez les savants. » — « Certes, oui ! » a-t-il répondu ; « car, sans eux, « que serais-je ? » Souverain n'a jamais dit plus belle parole. J'ai voulu te narrer, dès le début de ma lettre, quelque chose des mérites de notre divin prince, afin que tu chasses aussitôt tout ennui, si tu en as, et que tu laisses croître tes ambitions et tes espérances. » Mountjoy félicite Érasme de ses *Adages* qu'il a reçus avec bonheur et qui font les délices de toute l'Angleterre ; il l'invite à revenir promptement et lui promet un bénéfice, au nom de l'archevêque de Canterbury, William Wareham. « Je souffre, » dit-il en terminant, « d'apprendre que tu es devenu malade en Italie : pour moi, je n'avais pas conseillé ton voyage dans ce pays ; mais je vois que tu y as tant gagné pour ton instruction et pour ta gloire que je regrette de ne t'avoir pas accompagné. De si grands biens ne sont point trop payés par la faim, la misère, la maladie et même la mort. Tu trouveras une lettre de change ci-incluse [1] ; soigne donc ta santé et arrive-nous bien vite. » A cette invitation si pressante de son protecteur,

1. *Archiepiscopus Cantuariensis... modo libras quinque pro uiatico ad nos tibi mittendas dedit, quibus ego tantundem adieci... Pecuniarum syngrapham his litteris inclusam accipies.*

Érasme répondit qu'il partait immédiatement pour l'Angleterre. Tant d'avantages promis le tentaient, et peut-être, après trois années presque entières passées dans le pays du soleil, avait-il enfin senti la nostalgie des brumes natales.

Ses amis du Sacré-Collège essayèrent de le retenir. On lui fit espérer la charge de pénitencier, qui comportait des revenus considérables ; on lui donna à entendre que ce n'était qu'un acheminement à des dignités plus hautes[1]. Érasme refusa. Il eut à refuser des offres plus séduisantes encore de la part du cardinal Grimani, à qui, sur le point de quitter Rome, il se décida à faire visite. Domenico Grimani, en sa qualité de cardinal de Saint-Marc, habitait le palais qui touche à l'église de ce nom et que Paul II avait fait bâtir quarante ans auparavant[2] ; c'est aujourd'hui le *palazzo di Venezia*. Laissons Érasme raconter son entrevue[3] : « Le cardinal Grimani m'avait souvent invité à venir causer avec lui[4] ; j'avais peu de goût pour les grandeurs ; un jour cependant, plutôt par convenance que par plaisir, je vais à son palais. C'était l'après-midi. Dans la cour et le vestibule, pas un visage humain. Je laisse le cheval à mon valet et je monte seul ; j'arrive au premier salon, personne ; au second, au troisième, personne encore. Point de porte fermée, ce qui m'étonne. A la dernière enfin,

1. Rhenanus.
2. *Titulo adiunctum palatium*, dit Ciacconius, III, 180.
3. 1375 A D.
4. Voir plus haut, p. 69, note 3.

je trouve quelqu'un, un petit médecin grec, il me semble, la tête rasée, qui gardait la porte ouverte. Je lui demande ce que fait le cardinal : « Il cause, » me répond-il, « avec quelques nobles seigneurs », et, comme je n'ajoute rien, il s'informe de ce que je voulais : « Saluer Son Éminence, » dis-je, « si elle « avait pu me recevoir. » Je m'en allais et regardais un instant la vue qu'on a de la fenêtre, quand le petit grec me rejoint et me demande si je veux qu'on dise quelque chose au cardinal. « Inutile de « troubler sa conversation, » lui dis-je ; « je revien- « drai prochainement. » Il insiste ; je donne mon nom. Il disparaît sans que je m'en aperçoive, et presque aussitôt revient et m'introduit. Le cardinal me reçoit, non comme un prélat tel que lui pouvait recevoir un petit personnage tel que moi[1], mais comme un collègue. On installe un siège et nous causons plus de deux heures. Impossible pendant tout ce temps d'ôter mon chapeau. Il m'engage à ne point quitter Rome, la nourrice des bons esprits, et m'invite à devenir l'hôte de sa maison, à partager sa vie ; il ajoute que le climat romain, humide et chaud, convient à ma frêle santé, surtout dans la partie de la ville qu'il habite ; son palais, dit-il, a été construit par un pape à cause de la salubrité exceptionnelle de sa position. Après avoir bien causé, il fait venir son neveu, jeune homme admirablement doué et déjà archevêque[2] ; quand il entre,

1. *Extremae sortis homunculum.*

2. Marino Grimani. Il avait eu pour maîtres Aleandro et Cartéromachos. V. *Les corresp. d'A. Manuce* (lettre 33).

il me défend de me lever ; il convient, déclare-t-il, que l'élève soit debout et le maître assis. Enfin, il me montre sa magnifique bibliothèque en plusieurs langues[1]. Si j'avais connu cet homme en un autre temps, jamais je n'aurais quitté cette ville, où je rencontrais un accueil bien au-dessus de mon mérite. Mais mon départ était décidé, et la chose tellement avancée que je ne pouvais pas honnêtement demeurer à Rome. Je dis au cardinal que le roi d'Angleterre me rappelait ; il cessa d'insister ; mais il me pria à plusieurs reprises de ne pas douter que ses offres ne fussent sincères, de ne point le juger sur le commun des gens de cour. Enfin, comme il ne pouvait me retenir plus longtemps, il me fit promettre de revenir le voir avant mon départ. Malheureux ! je n'y suis pas retourné, de crainte de me laisser séduire : en vérité, je n'ai jamais été aussi mal inspiré. »

Ces souvenirs si vivants ont plus de vingt ans de date, et nous pouvons regretter qu'Érasme n'en ait pas fixé plus souvent de semblables. Tout est bien romain dans cette petite scène, le grand palais ouvert à tout venant, le *cortile* désert, les valets endormis à l'heure de la sieste, l'étranger surpris errant dans les salons et cherchant à qui parler. De même, l'accueil empressé du prélat, qui met aussitôt son visiteur à l'aise, lui défend de se découvrir, lui fait les honneurs de sa bibliothèque. Érasme a

1. *Tandem ostendit bibliothecam* πολυγλωττότατον. Plus loin, Érasme dit y avoir parcouru des commentaires sur le Pentateuque (1375 E).

été vivement frappé de cette haute politesse de grand seigneur, alors peu commune dans le Nord. Chez Grimani, la cordialité n'était pas seulement extérieure, et il y avait dans ses propositions de quoi flatter et tenter notre Érasme. Être, comme tant d'autres moins dignes, le commensal et l'ami d'un prince de l'Église, partager les études d'un excellent lettré, vivre à portée d'une des plus riches bibliothèques de Rome, travailler à loisir « sur le premier théâtre du monde[1] ». Il ne tenait qu'à lui de se faire pour jamais cette vie facile, paisible, studieuse. Où pouvait-il rencontrer plus sûrement l'existence indépendante qu'il rêvait? S'il eût accepté, sa vie changeait de face; la liberté de son esprit ne lui faisait pas d'ennemis dangereux, ses adversaires catholiques n'osaient plus l'attaquer, il exerçait l'influence la plus heureuse dans les conseils des papes, et, à l'avènement de Léon X, il était compris dans la première promotion de cardinaux.

Regrettons-le pour notre voyageur. Il écoute ses engagements antérieurs, l'ambition, peut-être, de jouer un grand rôle, un rôle utile, tout au moins, auprès d'Henri VIII, « son destin » surtout, qui le pousse malgré lui : « J'ai fui, » écrira-t-il à Gri-

1. Voir toute la lettre écrite de Londres, le 31 mars 1515, et spécialement 111 F : *Neque non possum tangi Romae desiderio, quoties tantus tantarum simul commoditatum aceruus in mentem uenit. Primum urbis omnium multo celeberrimae lumen ac theatrum, dulcissima libertas, tot locupletissimae bibliothecae, suauissima tot eruditissimorum hominum consuetudo, tot litteratae confabulationes, tot antiquitatis monumenta...* (Cf. 118 F, 145 C).

mani ; « je n'ai pas voulu vous revoir ; ma décision déjà chancelante aurait cédé ; votre amabilité, votre éloquence m'auraient retenu. Je sentais déjà l'amour de Rome grandir de nouveau au fond de moi-même ; si je ne m'en étais arraché violemment, je n'aurais jamais pu la quitter[1]. » Érasme dit enfin adieu à cette Italie, où il n'a eu que des joies par l'intelligence et par le cœur, à ce pays qui l'a mieux traité que sa propre patrie et qu'il ne pourra jamais oublier[2]. Il part avec l'espoir de revenir bientôt. Cet espoir, il le gardera toute sa vie, et, presque à chaque hiver, fera des projets de retour à Rome[3]. Mais le lendemain ne lui appartient pas : sa mauvaise santé ne tardera pas à lui interdire les longs voyages, et, d'ailleurs, c'est une vie toute nouvelle qui va commencer pour lui. La Réforme approche ; il va être appelé, déjà vieux, infirme et affamé de repos, dans la terrible mêlée du siècle ; il publiera des livres que liront et discuteront des milliers d'hommes ; l'Europe attendra anxieusement ses moindres paroles. Érasme entre dans sa gloire, mais il a fini d'être heureux.

1. 141 E : *Sentiebam Urbis amorem, quem uix excusseram, denuo tacitis auctibus gliscere : proinde ni me repente Roma diuulsissem, nunquam deinde fueram relicturus.* Quel amoureux de Rome a jamais mieux dit?

2. Cf. 379 B, 635 D, et *passim*. X, 1750 E : *Praeter eximias regionis dotes, tantopere placuit illius gentis simplicitas, sobrietas, ciuilitas, eandor et humanitas, ut Romae statuerim figere sedem, in eaque uelut in communi patria consenescere.*

3. Dès 1515, il écrit : *Acrius Romae desiderio titillatur animus* (142 F).

Retour d'Érasme en Angleterre. — L'*Éloge de la Folie.* Conclusion.

Il reste à dire un mot du retour d'Érasme. Il refait en voyageur pressé, toutes ses anciennes étapes. Nous savons, par une lettre de Bombasio à Alde Manuce, que leur ami commun traverse Bologne précipitamment et ne donne à l'amitié qu'une seule nuit. Il voulait aller voir Alde, qui est à Ferrare en ce moment, et causer d'affaires avec lui ; mais il lui aurait fallu faire un détour, quitter ses compagnons et augmenter de beaucoup ses frais de route. Il annonce qu'il s'entendra par lettres avec l'imprimeur, et poursuit son voyage par la Lombardie[1]. Il passe le Splügen, se rend à Constance par Coire et la vallée du Rhin, gagne Strasbourg à travers le Brisgau, s'embarque et descend le fleuve jusqu'en Hollande. Il va serrer la main à ses amis de Louvain et d'Anvers[2], et arrive en Angleterre, selon nos calculs, dans les premiers jours de juillet 1509.

Il serait curieux d'examiner le premier livre écrit par Érasme à son retour d'Italie, et d'y chercher un reflet de son état d'esprit, un ensemble de ses impressions de voyageur. Le livre est célèbre : c'est l'*Éloge de la Folie,* ce chef-d'œuvre de la bonne humeur et du bon sens. L'auteur déclare, dans sa

1. La lettre de Bombasio, qui est à la Bibliothèque nationale de Paris, va être éditée dans *Les correspondants d'Alde Manuce.*

2. Tout cet itinéraire est donné par Rhenanus.

dédicace à Thomas Morus, l'avoir composé pendant qu'il revenait en Angleterre[1]. Au cours de sa lettre apologétique à Martin Dorpius, il dit l'avoir fait en sept jours, dans la maison de Morus, où il se rendit à son arrivée d'Italie et où il était malade[2]; ceci doit s'entendre de la rédaction. Il est permis de supposer que l'idée de ce petit livre lui vint en Italie; mais nous avons montré ailleurs que l'influence du pays qu'il vient de quitter n'est pas aussi visible qu'on pourrait s'y attendre. C'est surtout dans la langue et le tour d'esprit qu'on sent chez Érasme un vrai progrès, explicable en partie par son séjour au milieu du peuple le plus cultivé du temps[3].

Le livre fut accueilli en Italie de façons bien différentes. Alde lui offrit d'en faire une édition, ce

1. Voici le début de la dédicace (IV, 402) : *Superioribus diebus cum me ex Italia in Angliam reciperem, ne totum hoc tempus, quo equo fuit insidendum, ἀμούσοις et illitteratis fabulis tereretur, malui mecum aliquoties uel de communibus studiis nostris aliquid agitare, uel amicorum, quos hic ut doctissimos ita et suauissimos reliqueram, recordatione frui... Ergo quoniam omnino aliquid agendum duxi, et id tempus ad seriam commentationem parum uidebatur commodatum, uisum est Moriae encomium ludere... Ex rure, quinto idus Iunias an. M.D.VIII.* Il est évident qu'il faut lire *MDIX;* nous avons essayé d'établir plus haut, qu'il faut lire également *Iulias.* Cette date ne figure pas sur l'édition princeps, donnée à Paris à l'insu de l'auteur (Brunet, 5e éd., II, 1037). De ce que le millésime des éditions postérieures est erroné, il ne s'ensuit pas qu'on doive le remplacer par 1510, et fixer à cette année, comme le fait Durand de Laur, le retour d'Érasme (*Érasme précurseur de l'esprit moderne*, 1872, t. I, p. 682).

2. Voir la p. 6 de la traduction de M. V. Develay, Paris, 1876.

3. Cf. un autre travail de l'auteur, intitulé : *Érasme et l'Italie.*

qui témoigne que l'ouvrage devait plaire à son public[1]. La cour romaine ne parut point atteinte par les satires qu'il renfermait, et les cardinaux qu'avait connus l'auteur lui continuèrent leur amitié. Cependant, l'*Éloge de la Folie* est, avec le *Ciceronianus,* le livre qui a fourni prétexte au plus grand nombre d'attaques des Italiens contre Érasme, et notamment à celles d'Alberto Pio de Carpi. Il y aurait, à ce propos, de curieuses recherches à faire sur les polémiques qu'il dut soutenir contre les Carpi, les Corsi, les Floridus Sabinus, et on devrait y démêler la part qu'y tinrent, d'un côté la passion religieuse, de l'autre le parti pris littéraire. Plus intéressante encore serait une étude, qui complèterait la nôtre, sur les rapports d'Érasme avec l'Italie après son départ et pendant la seconde partie de sa vie ; il faudrait suivre la continuation de ses correspondances et voir naître ses liaisons nouvelles ; il faudrait montrer surtout pourquoi la sympathie que lui a inspirée l'Italie ne s'est pas démentie un seul instant, comment enfin elle n'a pas été étrangère à son rôle de réformateur orthodoxe et à son attachement au catholicisme.

Ces questions sortent des limites que nous nous sommes imposées ici. Qu'on nous permette seulement d'indiquer d'un mot que l'Italie a été pour

1. IX, 1137 E. Alde n'était donc nullement froissé de la mention, du reste inoffensive, de son nom, à propos des grammairiens. Le prince de Carpi le fut à sa place, ou feignit de l'être ; Érasme répondit : *De Aldo nihil habet Moria quam haec uerba :* Quandoquidem Aldus meus unus plus quinquies grammaticam dedit. *Mira irrisio ! Ab ipse Aldus mihi fassus est se nouies scripsisse grammaticam* (IX, 1136 F).

Érasme l'école où s'est achevée sa formation intellectuelle. C'est là qu'il a mûri ce talent d'écrivain qui va remuer les idées de toute une génération, la plus féconde du siècle ; c'est là aussi qu'il a pris pleine conscience de l'esprit nouveau, dont il sera dans les pays du Nord le grand propagateur. A ce double titre, le séjour que nous avons raconté peut être considéré comme l'un des faits les plus importants de la Renaissance.

LETTRES D'ÉRASME

Les lettres qui suivent proviennent de deux collections romaines : les unes sont tirées d'un recueil d'autographes du fonds de la reine Christine, au Vatican ; les autres font partie d'une série de lettres reçues par le cardinal Bembo et conservées à la Bibliothèque Barberini. On en reproduit ici l'orthographe originale. Les plus anciens de ces documents ont un assez vif intérêt en montrant pour la première fois Érasme en correspondance avec son illustre éditeur, Alde Manuce. Douze sont inédits, du moins à notre connaissance, et nos recherches sur ce point ont été confirmées par le sentiment de l'un des savants d'Europe qui connaissent le mieux la littérature relative à Érasme et les choses de la Renaissance, M. Louis Sieber, bibliothécaire de l'Université de Bâle.

I

A Alde Manuce.

[Aldo] Manutio Romano viro [unde]cunque doctissimo. Venetijs[1].

ALDO MANUTIO ROMANO ERASMUS ROTERODAMUS S. P. D.

Illud apud me saepe numero optaui, doctissime Manuti, vt quantum lucis attulisses vtrique littera-

1. Autographe. *Reg. Vat. 2023*, f. 163. — Au dos, Alde a écrit : *Erasmus Roterodamus. Ex Bononia V. Kal. Nouembr. 1507.* — Voir plus haut, p. 26, la traduction d'une partie de la lettre.

turae, non solum arte tua formulisque longe nitidissimis, verum etiam ingenio doctrinaque neutiquam triuiali, tantundem emolumenti illa tibi vicissim rettulisset. Nam quantum ad famam attinet, dubium non est, quin in omnem vsque posteritatem Aldus Manutius volitaturus sit per omnium ora[1], quicunque litterarum sacris sunt initiati. Erit autem memoria tua, quemadmodum nunc est fama, non illustris modo, sed fauorabilis quoque et amanda, propterea quod (vt audio) restituendis propagandisque bonis authoribus das operam, summa quidem cura at non pari lucro, planeque Herculis exemplo laboribus exerceris pulcherrimis quidem illis et immortalem gloriam allaturis aliquando, verum aliis interim frugiferis magis[2] quam tibi. Audio Platonem graecanicis abs te formulis excudi, quem docti plaerique iam vehementer expectant[3]. Quos authores medicinae impresseris cupio cognoscere. Atque utinam Paulum Aeginitam nobis dones. Demiror quid obstiterit, quo minus Nouum Testamentum iampridem euulgaris, opus (ni me fallit coniectura) etiam vulgo placiturum maxime nostro, id est, Theologorum ordini[4].

1. Érasme écrivait d'abord *per omnia*; *p. o. o.* est une surcharge.

2. *Magis* est un renvoi dans la marge.

3. Le beau *Platon* d'Alde ne parut qu'en 1513.

4. Avant la mort d'Alde, l'imprimerie Aldine n'entra pas dans la voie des publications ecclésiastiques, ou voulait la pousser Érasme; elle resta presque exclusivement profane et classique. Cependant Alde, dans la préface du Psautier grec, vers 1494, annonçait son intention de publier la Bible, et il écrivait encore en 1501 : *Vetus et nouum testamentum graece latine et hebraice nondum impressi, sed parturio* (Lettre p. p. Renouard, *Annales des Alde*, 3e édit., p. 516).

Mitto ad te duas Tragoedias[1] a me versas magna quidem audacia, coeterum satisne foeliciter ipse iudicabis. Tomas Linacer, Gulielmus Grocinus, Gulielmus Latimerus, Cutbertus Donstallus[2], tui quoque amici, non tantum mei, magnopere probarunt, quos ipse nosti doctiores esse quam vt iudicio fallantur, synceriores quam vt amico velint adulari, nisi si quid amore nostri coecutiunt; neque damnant conatum meum Itali quibus adhuc ostendi. Badius impressit sibi sat foeliciter, vt scribit, nam ex animi sententia diuendidit exemplaria iam omnia. Verum non satis consultum est famae meae, vsque adeo mendis scatent omnia, atque offert quidem ille operam suam vt superiorem editionem posteriore resarciat. Sed vereor ne, iuxta Sophocleum adagium, malum malo sarciat[3]. Existimarim lucubrationes meas immortalitate donatas, si tuis excusae formulis in lucem exïerïnt, maxime minutioribus illis omnium nitidissimis[4]. Ita fiet, vt volumen sït perpusillum, et exiguo sumptu res conficiatur. Quod si tibi videbitur commodum[5] negocium suscipere, ego exemplar emendatum quod mitto per hunc iuuenem gratis suppeditabo, nisi quod paucula volumina mittere volueris amicis donanda.

1. Voir pp. 6 et 29.

2. Tous Anglais. C'est l'énumération des meilleurs amis d'Érasme en Angleterre. Plusieurs avaient étudié à Padoue, ce qui explique qu'ils étaient connus d'Alde. Voir p. 27, note 1.

3. *Ajax*, vers 362, éd. Tournier. — Le proverbe figure dans les *Adages*, II, 71 A; Érasme le mettait dans la bouche de Tecmessa.

4. Le célèbre caractère *aldino*.

5. Érasme a d'abord écrit : *Quam ad rem si es animatus pro-* et a effacé. *Commodum* est ajouté dans l'interligne.

Neque ego vererer rem meo sumptu meoque periculo moliri, nisi mihi esset intra paucos menses Italia relinquenda. Quare peruelim rem quamprimum absolui. Est autem vix decem dierum negocium. Quod si modis omnibus postulas, vt centum aut ducenta volumina ad me recipiam, tametsi non solet mihi admodum propicius esse Mercurius ille κερδῶος et incommodissimum erit sarcinam transportari, tamen ne id quidem grauabor, modo tu equum praescribas precium.

Vale. doctissime Alde, et Erasmum in eorum numero ponito, qui tibi ex animo bene cupiunt. Si quid est in officina tua non vsitatorum authorum, gratum facies si indicabis, nam docti illi Britanni hoc mihi negocii dederunt vti peruestigarem. Si de imprimendis Tragoediis res animo tuo non sedet omnino, reddes exemplar huic ipsi qui attulit ad me referendum. Bononiae. V. Cal. Nouembr.

II

A Alde Manuce[1].

Aldo Manutio Romano viro [un]decunque doctissimo. Venetijs.

ALDO MANUTIO ROMANO ERASMUS S. P. D.

Inuitabat me vel vrbis tam celebratae spectaculum, inuitabat res ipsa, inuitabat vel in primis ani-

1. Autographe. *Reg. Vat. 2023.* f. 162. — Au dos : *Ex Bononia. Erasmus. 1507.*

mus iste tuus, Alde, tam amicus tam candidus vt isthuc aduolarem, si vel adesset ver, aut vernaret autumnus. Nunc territat me coelum, quum nouum adhuc mihi, tum in praesentia perquam incommodum, maxime quod ante paucos dies coelum hoc Bononiense valetudinem nostram, alioqui per se quoque delicatam, non nihil afflixerit.

Erunt fortassis nonnulla in quibus a me dissenties. Equidem hac gratia cupiebam adesse vel praecipue. Sunt aliquot loca in quibus etiam ipse subdubito, in paucis suspicor exemplar non caruisse mendo. Quemadmodum in Hecuba B. 4. facie dextra[1], οὐ μήν γε πείθῃ, lego οὐκ ἤν γε[2]. In fine οὗτος σὺ μαίνῃ, puto rectius Agamemnoni tribui quam Hecubae[3]. In Aulide Z. σ. facie sinistra, ταχθεῖσα τοῖσι φιλτάτοις, lego τ'ἄκθιστα[4]. Item alijs aliquot locis

1. Érasme se sert nécessairement de l'édition de Musurus, donnée par Alde au mois de février 1503 (1504 n. st.), en deux volumes in-8, et qui est considérée comme l'édition princeps d'Euripide; elle contenait dix-huit tragédies, quatorze de plus que celle de Lascaris, et manquait seulement d'*Electre*. Le premier renvoi du traducteur se rapporte au recto du f. marqué Biiii du premier volume.

2. Paroles d'Ulysse, vers 399, éd. Henri Weil, texte proposé par Érasme : Οὐκ, ἤν γε πείθῃ τοῖσι σοῦ σοφωτέροις. Traduction d'Érasme, dans l'éd. Badius :

Haud liceat, imo obtemperabis his quibus
Et mentis et prudentiae plus quam tibi est.

Dans l'éd. d'Alde :

Haud feceris, si obtemperabis iis quibus, Etc.

3. Paroles d'Agamemnon, vers 1280, éd. Weil : Οὗτος σὺ μαίνει καὶ κακῶν ἐρᾷς τυχεῖν ; l'aldine grecque et la première édition du latin attribuent ce vers à Hécube ; Érasme a rectifié dans la seconde édition.

4. Le renvoi se rapporte au verso du f. signé ZZiiii dans le second volume de l'aldine de 1503. C'est un passage du grand dis-

quae motu nunc non occurrunt, ausus sum ab exemplari dissentire. Super hijs magnopere vellem tecum communicare coram, vtpote cuius iudicium plurimi facio, nisi valetudini parcerem. Quod sicubi manifestarium erratum offendes, nam homo sum, ius tibi facio tuo mutare arbitratu, fungere amici officio quem te iam esse scribis. Sin anceps videbitur quippiam ita vt defendi possit, et in quo videri possim non tam lapsus inscitia quam diuersam sequutus sententiam, aut relinques, aut[1] si libet etiam mutabis. Quid enim iam non ausim Aldo meo committere ?

De carminibus mihi non videtur magnopere ad rem pertinere. Primum enim non sum in choris ijsdem vsus carminum generibus quibus Euripides, praeterquam in vno atque altero. Nam quum in plerisque choris poene tot genera sint quot versus, deinde libertas illa[2] Grecorum in variandis pedibus, quum autem viderem neque Flaccum Lyricorum neque Senecam Tragicorum carminum aut confusionem tantam aut libertatem imitatum fuisse, stultum existimaui me id conari in tantis versantem angustiis. Itaque paucioribus aliquot contentus fui[3]. Deinde si carminum quibus in choris vsi

cours de Clytemnestre, vers 1170, éd. Weil : on voit qu'Érasme avait proposé avant Brodaeus l'heureuse correction τἄχβιστα.

1. Ici les mots *ad me* ont été raturés.

2. Ici *veterum* raturé.

3. Rapprocher ce passage de la dédicace d'Érasme à William Wareham, dans l'aldine : *Quod si mihi per grauiora studia liceret alias aliquot uertere Tragoedias, non modo me non poeniteret huius audaciae, quin etiam non uererer chororum et stilum et argumenta commutare mallemque uel locum quem-*

sumus nomina, que singulis compluscula sunt, si mixturas, si leges pedum, si libertatem velimus adscribere, idem erit et in reliquis faciundum; neque enim reliqua semper trimetris iambicis constant, sed subinde genus metri commutant. Parum autem congruere videtur vt volumen tantillum tanta crescat appendice. Mihi videbitur elegantius si purum opus emittatur et in presentia non adsunt mihi quos ad id desydero authores, proinde satius est non attingere rem quam parum scite id facere[1].

Nec spacium quidem temporis suppetit. Multis enim nominibus cupio rem quamprimum absolui, vt hac strena doctos amicos donem Calendis Ianuariis. Est autem mihi necessitudo cum omnibus qui hic bonas litteras aut sciunt aut profitentur. Deinde statim a Natali Iesu Romam adeo, nimirum vt et illic amicos huiusmodi munusculo aut renouem veteres, aut nouos parem. Ex isto iam ad te meam mitto pauculis immutatis, de tua inscriptione negotium omne tuo permitto arbitratui; mihi pergratum erit Aldi testimonium[2]. Quod si quis alius est, quem videaris ea re demeriturus, fac arbitratu tuo. Simul atque res erit absoluta, peruelim protinus

piam tractare communem, uel in amoenam aliquam παρέκβασιν *exspatiari, quam in canoris (ut uocat Horatius) nugis operam sumere. Nusquam enim mihi magis ineptisse uidetur antiquitas quam in huiusmodi chorus, ubi dum nimium affectat noue loqui, uitiauit eloquentiam, dumque uerborum miracula uenatur, in rerum iudicio cessauit. Vale, meum decus.*

1. Se rappeler qu'Érasme est un des meilleurs métriciens de son temps.

2. Voir ce témoignage, p. 30, note 1.

viginti aut triginta mitti codices estimatos[1]. Pecunia dabitur adportanti libros, aut cui tradi iusseris. Quod si malis isthuc premitti, fiet hoc quoque.

Vale, doctissime pariter et humanissime Alde, et Erasmum in eorum numero pone, qui te et admirantur et ex animo bene volunt. Si quid est in epistola ad te mea quod mutaris cupias, fac tuo iure quod videbitur. Omittes epigramma quod in calce Tragoediarum appositum est. Est enim adolescentis cuiusdam Galli tum ministri mei, cui per iocum persuaseram imprimendum illius carmen, Badioque tradideram abiens iuuene vidente, vt idem speraret. Demiror autem quid illi postea venerit in mentem vt impresserit, quum hominem admonuerim me puerum hac ipse ludere velle[2].

Mutaui prefatiunculam Iphigeniae; quare sublata vetere hanc substitues[3]. In epistola, si quid offen-

1. On peut remarquer le sens de *codices estimati*, exemplaires soignés; Érasme entendait peut-être les exemplaires en grand papier ou *in carta buona*, comme ceux qu'Alde envoyait à ses clients distingués, à la duchesse de Mantoue, par exemple.

2. Les vers en question, supprimés bien entendu par Alde, comprennent six distiques, au v° du f. Miiii :

Geruasii Omenii Drocensis
Ad lectorem Epigramma.
Lector adest tragici mellita Euripidis antehac
Non nisi Cecropiis Musa locuta uiris...

3. Dans l'édition de Badius, l'*Iphigénie* est précédée d'une courte épître (*Erasmus lectori S. P. D.*), par laquelle Érasme s'excuse d'avoir été moins rigoureux dans cette seconde tragédie que dans l'*Hécube*, pour l'imitation des mètres de l'original, surtout dans les chœurs où la variété de ces mètres est infinie. Les raisons qu'il donne sont assez curieuses : *Partimque uideremus tantam generum confusionem ab oratione soluta non multum abesse, partimque intelligeremus et Senecam tragicum ab eius rei imitatione abstinuisse.* Dans l'aldine, cette épître est remplacée par une lettre à Wareham, beaucoup plus longue, et où l'auteur

det prolixitas, lineis subnotaui quae commodius possint omitti.

Non dubito quin offensurus sis plurimum adhuc erratorum, quae committunt ii qui formulas concinnant. Sed hac in re non te quaeso vt vigiles.

Scribe quam primum vt cognoscam num has meas litteras acceperis, nam trapezitae nonnunquam illudunt nobis, sciamque ad quem diem opus sit absoluendum. Vale et tuo Erasmo que voles impera.

III

A Alde Manuce.

Eruditissimo Aldo Manutio bonarum litterarum vindicatori[1].

ALDO SUO ERASMUS S. P. D.

Germanus[2] suis incantamentis hic me remoratus est, alioqui ad iter iam accinctum[3]. Adhortaberis[4] Franciscum ut properet commentariolum nostrum

reprend le même point de vue. Il insiste surtout sur la difficulté de son travail et sur son mérite à traduire deux tragédies d'Euripide, quand aucun traducteur jusqu'ici, pas même parmi les Italiens, n'a eu le courage de s'attaquer à une œuvre du théâtre grec.

1. Autographe. *Reg. Vat. 2023*, f. 161. — Au dos : *Mense Decembr. 1508. Da Padua. Erasmus.*

2. Germain Brice (v. p. 54).

3. C'est le départ pour Sienne, motivé par les bruits de guerre (v. p. 58).

4. Érasme a d'abord écrit *adhortabaris*.

transcribere. Experiar enim, si interim munere hoc aliquem mihi queam demereri et predam aliquam nancisci, ne nihil his mensibus agamus. Andreas omnes scutatos mihi numerauit, haud imprudens[1]. Verum non dubito quin hac in re suo sit functurus officio. Vale, doctissime atque humanissime Alde. Patauij. Postridie Conceptionis[2].

IV

A Alde Manuce.

Erasmus Aldo suo S. P. D.[3]

Male precor bellis istis per quos[4] non licet nobis ea Italiae parte frui quae mihi in dies magis ac magis arridet. Iube Francisco vt commentarium meum remittat[5], nam intra biduum hinc discedimus

1. Cet argent paraît bien versé à Érasme au nom d'Alde : l'*Andreas* serait André d'Asola ; il s'agit vraisemblablement de vingt écus d'or, dont il est parlé p. 13. — Le travail payé à Érasme doit être cherché dans *Ex Plauti comoediis XX, quarum carmina magna ex parte in mensum suum restituta sunt*, aldine de François d'Asola, 1522, in-4.

2. Le lendemain de la fête de la Vierge, c'est-à-dire le 9 décembre.

3. Billet autographe sans suscription. *Reg. Vat. 2023*, f. 161, au bas). — Au dos, Alde a écrit, d'un côté *Erasmus*, de l'autre un compte de paye, à ce qu'il semble, d'ouvriers de sa maison.

4. *Sic.*

5. Il est possible, croyons-nous, de savoir quel est le petit travail qu'Érasme réclame à François d'Asola dans ces deux billets. C'est le commentaire critique sur les tragédies de Sénèque, qu'Érasme revit plus tard en Angleterre. Le passage qui en parle a été cité p. 13 : le mot *commentariolum* est appliqué par Érasme à ce genre d'ouvrages.

omnes. Vale, mi amicissime Alde. Bombasium quae scribi iubes presens explicabo et tuum erga se studium. Vale.

V

A François d'Asola.

Erudito viro D. Francisco Asulano. Venetiae[1].

S. Francisce mi, arbitror tibi redditas litteras meas, quibus tuis illis litigatricibus respondeo. Nec oblitus sum nostre pristinae consuetudinis, nec si velim obliuisci, sinat calculus, quem isthic primum collegi, meque subinde repetens Venetiae commonefacit. Nec cum Frobenio nec cum vllo typographorum foedus habeo, tantum abest vt in vestram perniciem coniurarim[2]. Et fateor, quum ist-

1. Autographe. *Reg. Vat.* 2023, f. 160. Remarquer dans ces lettres le singulier *Venetiae* au lieu de *Venetiis*. — Burigny a eu communication de deux lettres d'Érasme à François d'Asola, par l'intermédiaire du cardinal Passionei, bibliothécaire de l'Église romaine; il cite en effet une phrase de notre lettre V et une autre de notre lettre VIII (*Vie d'Érasme*. Paris, 1757, t. I, pp. 121 et 133; reproduites d'après lui par d'autres biographes). Il est singulier que Burigny n'ait pas eu en même temps connaissance des lettres à Alde Manuce, à coup sûr plus intéressantes et qui figurent dans le même manuscrit du Vatican. Passionei, n'en parlant point, en réservait sans doute la publication.

2. François s'était plaint évidemment qu'une édition des *Adages*, avec des adjonctions nouvelles, eût été confiée à Froben et non à lui, et qu'elle eût nui à sa propre réimpression. Érasme répond justement qu'il n'y a point de sa faute, puisqu'il n'a pas été consulté sur cette dernière. Il était, du reste, très mécontent de l'incorrection de la nouvelle édition vénitienne et particulièrement des altérations qu'on avait fait subir aux textes de Cicéron et

huc abirem, patrem[1] admonuisse, vt si quid haberem ad ipsum mitterem, sed eo vultu dicebat, vt mihi videretur ridere risum Sardonium.

Frobenius anno proximo excudit Prouerbia rursus locupletata[2]. Ego habeo postremam manum, nam arbitror iam satis impensum huic operi plurima quae sunt ex bonis autoribus adiecta. Si vestra diuendita sunt, mittam exemplar absolutum et emendatum, cuius nulli facturus sum copiam quam tibi, si modo tibi fuerit in animo intra annum excudere. Nam quod parum feliciter excuderitis, mihi non potestis imputare, quum me inscio factum sit a vobis. Hac igitur de re facite me quamprimum certiorem quid habeatis animi. In Bibliis aeditis fateris et ipse vos vsos exemplaribus parum emendatis[3]. Et ego multa deprehendi praesertim in Prouerbiis, Ecclesiastico ac similibus. Recte itaque fecerit pater, si ex emendatioribus rursus nobis dederit idem opus, si excuderit opera Chrysostomi grece, praesertim ea que versa non sunt; essent[4]

d'Homère. Cf. Renouard, *Ann. des Alde*, p. 89). L'auteur avait pu, en outre, trouver de l'outrecuidance dans les paroles de la préface de François d'Asola sur l'édition de 1508 : *Creberrimae nimirum sermonis nostri peruersae dictiones legentium turpabant offendebantque animos, crebriores passim graecae deformatae erant, quippe quae ne legi quidem nedum perbelle intelligi poterant...* Enfin, Érasme avait dû être froissé de la suppression de sa préface et de celle d'Alde. — Cette édition de François d'Asola est in-folio ; elle porte la souscription : *Venetiis in aedibus Aldi et Andreae socri mense septembri M.D.XX.*

1. André d'Asola.

2. L'achevé d'imprimer est de janvier 1523.

3. Allusion à la Bible des Septante, préparée par Alde et parue seulement en 1518.

4. Érasme a écrit *esset* sans aucune ponctuation.

vt maxime vendibilia, aut si quid esset Origenis grece. [Bla]dus[1] insanit in libros sacros, nec est periculum, ne quis aemuletur magnum volumen.

Hic iuuenis cupit artem vestram discere. Dispicietis an vobis possit esse vsui, nam orauit vt se vobis in hoc commendarem. Bene vale cum tuis omnibus, quibus me diligenter commendabis. Basileae. 15 Cal. April. An. 1523.

Erasmus tuus.

VI

A François d'Asola.

Erudito D. Francisco Asulano. Venetie iuxta pontem Fusarum[2].

S. P. Equidem arbitrabar me initurum gratiam si Prouerbiorum exemplar emendatum misissem. Non huc me adegit typographorum penuria, sed partim studium erga vos, praesertim quum vos toties per litteras hac de re questi sitis, partim ambitio quedam quod ex officina vestra sperarem aliquid splendoris accessurum operi meo. Scio patrem esse benigniorem factis quam dictis, nec est quin hic parum amico res geratur. Si non est e re vestra, redeat exemplar, absque sumptu vestro, quod tamen

1. Le mot est dans une déchirure ; nous croyons qu'on peut restituer sans crainte le nom de l'imprimeur romain, Antonio Blado d'Asola.

2. Autographe, sans signature. *Reg. Vat. 2023*, f. 161. — Endossée : *1525 a di 13 Aprosto in Basilea. D. Erasmus Rhoterodamus. R^da a di 2 ottobre.*

meo sumptu misi. Scio non esse humanitatis vestre, aut mei meriti, vt hic arte me tractetis. Et si velletis quod secus esse mihi persuadeo, non possum hic falli. Habeo alterum exemplar aeque castigatum cui possum addere que velim; et semper paratus est typographus. Sin bona fide mecum non egeritis, efficiam ne qua in parte fidem meam possitis desiderare[1].

Bene vale. Saluta mihi patrem, fratrem, nepotem Manutium[2], reliquosque amicos. Basileae. Nonis Augusti. An. 1525.

VII

A François d'Asola.

Magnifico D. Francisco Asulano mihi et fratri chariss. Venetiae[3].

S. P. Scripsi pridem respondens tuis litteris. Adagiorum opus excudit Frobenius[4]. Exemplar recipiet Carolus idem qui pertulit, vt faciat quod iussi. Galenus vehementer expectatur ab eruditis[5]. Ego,

1. On remarquera la fierté de ton de cette lettre : elle rendit les imprimeurs plus humbles, comme on le voit par le document suivant. Nous y apprenons en même temps qu'Érasme avait tenté de faire réimprimer les *Adages* à Venise, en 1525.

2. Manuzio de' Manuzi (?).

3. Autographe. *Reg. Vat. 2023*, f. 159. — Endossée : *Rsta a di 26 nouembr. 1525.*

4. Froben préparait sa seconde édition.

5. C'est le volumineux *Galien* des Alde, en cinq volumes in-fol., 1525.

mi Francisce, hactenus vsus sum opera Frobenii, quod alius nemo contigit magis accommodus. Alioqui officinae vestre non minus faueo quam bonis litteris, quibus profecto faueo plurimum, et hae vestre officinae tantum debent quantum alij nemini. Si quid erit in quo potero declarare hunc animum, faciam vt intelligas hoc non esse λόγους.

Salutabis mihi diligenter patrem Asulanum et fratrem reliquamque familiam. Baptiste medico scribam[1], si quid dabitur ocij. Bene vale. Datum Basilee. 5 Nonas Octobr. An. 1525[2].

Erasmus tuus.

VIII

A François d'Asola.

Ornatiss. viro D. Francisco Asulano. Venetie[3].

S. P. Innumeris curis pene obrutum vehementer exhilararunt animum meum tuae litterae, tam humaniter tamque amanter scriptae. Itaque magnam sol-

1. Egnazio; cf. 894 E.

2. Après cette lettre, notre correspondance d'Érasme avec François d'Asola offre une lacune; on peut la combler par la lettre publiée du 3 septembre 1526 (952 A). Érasme remercie l'imprimeur du don de son *Galien*, le félicite de cette édition, et lui propose l'impression de quelques-uns de ses opuscules de piété. Extrayons cette belle phrase, à propos de la facilité donnée aux études par les livres qui se multiplient : *Felix iuuentus, quae in hoc seculum incidit, nam repubescendi uotum mihi sit* ἀνεμπόδιστον.

3. Autographe. *Reg. Vat. 2023.* f. 158. — Au dos : *Est de 5 sept. 1528.*

licitudinem iniecistis mihi, quo modo respondeam officiis mutuis. Quod ad iuuenes attinet, scito me a nullo instituto semper fuisse alieniorem, quam ab exceptandis aut curandis adolescentibus, quanquam Bononiae malus genius meus propemodum inuolucrat me illi reti [1]. Nunc nec vacat per occupationes, nec licet per valetudinem semper afflictam, nec hic rerum status undique spectans ad tumultus grauissimos suadet. Alioqui optimo illi viro Teruisano perquam lubens responderem amore mutuo, et tuae voluntati morem gererem [2]. Est hic Glareanus vir undiquaquam doctus, huic aptior prouinciae mihi amicissimus [3]. Librum quem dono mittis nondum accepi, sed qui tuas reddidit promittit venturum.

Bene vale cum tuis omnibus, quibus meis verbis salutem dices plurimam. Scribam accuratius si plusculum dabitur ocij. Basil. 8 Paschae. An. 1528.

Erasmus Rot. tuus.

IX

Érasme à un prélat romain.

La lettre que voici est tirée d'une copie contemporaine non signée [4]. Elle offre un véritable intérêt par la date et par le contenu. Le grand philosophe est au plus fort de sa lutte

1. Cf. p. 19.

2. C'était donc un habitant de Trévise qui désirait confier ses enfants à Érasme en 1528.

3. Henri Loriti, du canton de Glaris, le célèbre professeur.

4. *Reg. Vat.* 2023, f. 151.

contre les « pharisiens », d'une part, et les luthériens, de l'autre. Ces derniers sont, en ce moment, les plus dangereux pour lui; attaqué, dénoncé, menacé par tous, au milieu de l'Allemagne en armes, il sent que sa vie n'est pas en sûreté. Il reste cependant à Bâle, d'où il date cette lettre destinée à être communiquée au pape Adrien VI ; il assure le pape de son dévouement et lui en fait sentir le mérite ; il essaye de se dérober à l'invitation qui lui a été faite, à tant de reprises, d'écrire publiquement contre Luther; il s'excuse encore une fois de ne pas venir à Rome. Cette page nerveuse et concise résume bien les perplexités d'Érasme à la veille de publier le *De libero arbitrio,* et rarement il a exprimé ses sentiments catholiques avec autant de netteté et de vigueur. Partie de Bâle deux jours seulement avant la mort d'Adrien VI, la lettre ne put remplir son but principal; mais elle servit sans doute à ranimer envers Érasme la confiance de ses amis romains.

Deux observations établiront l'authenticité du document: d'abord, la coïncidence minutieuse des allusions qu'il renferme avec tout ce que nous savons de la vie d'Érasme et des événements publics à cette date; en second lieu, le style. Le mouvement ordinaire des phrases d'Érasme, une accumulation d'idées qui lui sont familières, les expressions même de son vocabulaire, rien ne manque à la pièce pour en attester l'origine. Cette preuve, que nous appuyons d'exemples en note, paraîtra, croyons-nous, décisive. Quant à la raison de prudence qui aurait détourné Érasme de signer et de suscrire une lettre qui pouvait être surprise par ses ennemis, elle n'est point difficile à comprendre, et cette absence de noms donnerait plutôt une garantie nouvelle d'authenticité.

Il se présente une autre question. Quel est le destinataire ? à quel personnage mystérieux, résidant à Rome, Érasme se confie-t-il ainsi ? Ce ne doit pas être un des cardinaux qui le soutiennent ; le ton de l'épître et les formules n'indiquent point un rang aussi élevé chez son correspondant. C'est un ami plus familier, et en même temps assez bien placé à la cour romaine pour aborder le pape et lui montrer une lettre. Plusieurs personnages viennent à l'esprit, à commencer par Bombasio, alors à Rome; mais, après un examen attentif des titres de chacun d'eux, on penchera sans doute pour Pierre Barbirius, doyen de Tournai, à cause

de la situation qu'il occupait auprès d'Adrien VI, dont il était le sacristain. On trouve ce prélat, à cette époque, en correspondance suivie et très intime avec Érasme, et il paraît certain que nous ne possédons, dans les éditions, que des fragments de leur correspondance[1]. La dernière lettre d'Érasme à Barbirius, qui précèderait celle-ci, est du 17 avril 1523[2]; elle est tout à fait de nature à faire prévoir celle qui va suivre, à six mois d'intervalle, au moment où croissent les préoccupations d'Érasme et les dangers qui l'entourent[3].

Non possum litteris tibi satis significare praesentem huius regionis et horum temporum statum; aut ego nihil video, aut aliquid monstri alitur inter multas regiones et ciuitates quasdam precipuas. Ex hoc famulo multa disces quae litteris mandare tutum non est[4]. Hortaris vt scribam in Lutherum; at-

1. Érasme, dans des cas graves, lui envoyait un de ses messagers. Voir, par exemple, 893 F, sa lettre écrite de Bâle, le 3 octobre 1525 : *Patrone magne, miseram Carolum meum Romam : is quoniam tu aberas litteras ad te missas retulit : eas cum his accipies. Etiam atque etiam te rogo, mitte quam primum litteras testimoniales de non residendo. Alioqui scribit Ioannes Canius vtrosque nos futuros in periculo...*

2. 766 C.

3. La lettre qui vient immédiatement après, dans la correspondance imprimée, est seulement du 31 août 1525 (888 A ; on y trouve les premières traces d'un refroidissement entre les deux amis.

4. Érasme avait commencé son *De libero arbitrio*, mais il n'osait l'achever ni l'imprimer ; il écrivait à Henri VIII : *Molior aliquid aduersus noua dogmata, sed non ausim edere nisi relicta Germania, ne cadam priusquam descendam in arenam* (Bâle, 1 sept. 1523)... *Hic, opinor, nullus est typographus qui ausit excudere quod uerbulo attingat Lutherum : contra Pontificem licet scribere quibuis. Hic est praesens Germaniae status. Itaque ut tuto isthuc perueniret quae mitto, emandaui rursus famulum proprium ac fidelem* (Bâle, 1523). Les sollicitations à écrire contre Luther arrivaient de tous les côtés à Érasme. Sa correspondance de 1523-1524 le montre hésitant jusqu'au bout à se jeter dans la mêlée; sa santé était de plus en plus atteinte, et son désir de repos n'avait jamais été aussi vif. Il savait, d'ailleurs,

qui iam id feci non semel, testatus me ab ea factione semper fuisse ac fore alienissimum. Testor me quoscumque potui dehortatum ab ea factione et semper dehortaturum, idque feci et facio sedulo nec sine fructu. Id est cur potissimum in me fremunt Lutherani[1]. Promiserant enim sibi triumphum si vel siluissem, vt possent abuti apud populum meo nomine ; vix ceperam scribere librum in illum, mox ad odorem eius rei ceperunt plane fuere, adeo vt sit mihi relinquenda Germania, quam vtinam numquam vidissem.

Nec habeo quo fugiam. A Gallia (nam eo Rex ipse me vocat magnis promissis) excludit bellum. In Anglia non libet viuere, hic non licet. Non ferunt vllum verbum dici in Lutherum ; periculum est ne fiam martyr, antequam promerear lauream martyrij. Illi omnia scribunt germanice[2] : cum populo nobis res est. Non ignorabam quam pertinaces inimicos haberem in ista parte, et tamen, ne factiosus essem, ausus sum totam Germaniam in me prouocare, citius periturus quam adiutor futurus dissidij. Non pigebit scribere in Lutherum, sed vereor ne mea scriptio et mihi capitis periculum accersat et nouos tumultus excitet, nam totum odium in me

qu'il ne contenterait personne par la sincérité de sa polémique. La véritable pensée d'Érasme n'est-elle pas dans une lettre qui doit être du 29 août 1523 et qui est envoyée à son ami Bilibaldus Pirckheimer ? *Principes omnes hortantur in Lutherum. Ego autem non scribam, aut ita scribam ut qui pugnant pro regno Pharisaico malint me siluisse* (1860 F).

1. Cette expression est bien fréquente dans la langue d'Érasme ; il l'emploie sans cesse dans les lettres de cette époque ; cf. 715 E, 743 E, 746 C, 766 B, etc., etc.

2. *Germanice !* C'est un grand grief aux yeux d'Érasme.

deriuabitur; quando nunc etiam mihi potissimum imputant quod res ipsorum non omnino succedit vt volunt : iam viceramus, aiunt, nisi Erasmus principes in nos animasset[1]. Ex libello Huthenico potest existimari quibus conuicijs debachaturi sunt in caput meum[2]. Buschius est Huteno multo virulentior[3]; et is scribit in me, et interim in Brabantia et Colonia theologi et monachi me publice vocant hereticum[4]. Ego tamen nullis contumelijs dimoueri potui a recto statu.

Interim sic moderatus sum mea vt omnes integri probent, vt principes mihi etiam gratias agant quod ex libris meis profecerunt. Nuper scripsit ad me Rex Angliae et Carlis Eboracensis[5], praeter multos episcopos, Rex Galliae nuperrime, additis propria manu duobus versibus[6], Caesar pridem Ferdinandus super his misso et honorario munere[7]. In Ger-

1. *Id an uobis isthic persuasum sit nescio, certe Lutherani hic intelligunt, qui mihi uni imputant quod illis non succedit; iamque dentatis libellis in me debacchantur tanquam in aduersarium, et uere sum* (à Silvestre Prieras, 1523, sans indication de mois ; 777 B).

2. *Debacchari*, mot d'Érasme : 776 F, 777 B, nos pp. 123 et 125, etc.

3. *Buschius, Hutteno furiosior, semper a me laudatus et humaniter acceptus Basileae, certe nullo uerbo a me laesus, excudit nescio quid in me : quod fortassis exhibit hisce nundinis* (à B. Pirckheimer, 29 août ; 1860 E).

4. *Mea conditione quid infelicius, qui dum omnium commodis meo uictu sumptuque noctes ac dies inseruio, nihil aliud refero praemii quam quod utrinque dilaceror?* (à Adrien VI ; 747 D).

5. Henri VIII et le cardinal d'York, Thomas Wolsey.

6. François Ier.

7. *Caesar et Margareta reuocant in Brabantium. Rex Galliae montibus aureis inuitat ad se. Me uero nihil auellet a*

mania deus essem, si vellem impugnare potestatem Pontificis, quam plane decreuerunt subuertere plerique. Ego semper illam tueor dictis et scriptis. Pro his itaque laboribus, pro hac constantia in recto statu, pro neglectis tot amicitijs doctorum apud Germanos[1], pro accersitis periculis hoc feram praemii vt Stunicis et subtilibus sycophantis obijciar Romae[2]?

Ego, quicquid fiet, nec mutabo sinceritatem conscientiae, nec in vllam factionem me deflectam, nec seiungar ab Ecclesia Romana, nec vllius principis humani opem implorabo. Potuissem laedere existimationem Pontificis, sed absit vt ego vtar Sathanae potestate. Cupio et vtinam possim prodesse omnibus et maxime ijs quorum auctoritas prodest omnibus.

Roma, nisi mors aut calculus morte crudelior, si modo sensero tuam istam aequitatem aduersus iniquos calumniatores mihi praesidio futuram (à Clément VII, 13 fév. 1524 ; 784 B). Cf. les lettres à B. Pirckheimer et à l'évêque de Trente (743-744), qui, dans la correspondance, sont datées à tort de 1523, au lieu de 1524.

1. *Cum omnibus eruditis erat mihi iucundissima sodalitas; hac sola possessione uidebar mihi felix : pene mori maluissem quam tot amicitiis renunciare... Et tamen hoc malui quam uideri factiosus, nec adhuc huius animi me poenitet* (à Adrien VI ; 746 D).

2. *Romae quidem me faciunt Lutheranum. in Germania sum Antilutheranissimus, nec in quemquam magis fremunt quam in me, cui uni imputant quod non triumphant. Dispeream ni malim mori, quam tantum odiorum in me constare. Opinor te scire quam criminoso libello sit in meum caput debacchatus Huttenus. Sed praeter hunc multi libellos habent in procinctu, ad primam occasionem emissuri, si quid scripsero aduersus Lutherum* (à Bombasio, 19 janv. 1521 ; 782 B). — *Rursus Stunica toties uetitus emittit suos libellos, ac me uelim nolim Lutheranum facit* (au cardinal de Sion, 19 janv. 1521 ; 781 B).

De fortuna non sum anxie sollicitus : Angli dant quantum volo, Rex Galliae offert duo milia annue litteris aliqua ex parte propria manu scriptis. In S^mi^ Domini sinceritate mihi summa fiducia est, cui illud promittes meo nomine, siue venio Romam siue non venio, me in parte catholica constantissime futurus [1].

Certe animus est Romae, nec vsque libentius huius corpusculi sarcinam deposuero [2].

Basileae. Sexto decimo Kal. Octobris MDXXIII [3].

X

A Sadolet.

R^do^ in Christo patri ac D. D. Iacobo Sadoleto Episcopo Carpentoractensi, S. D. N. secretario. Romae [4].

S. P. Quis esse possit tam moestus, Reverende praesul, quem illae litterae tuae non exhilararent, tam amanter tam candide scriptae ? In his niuei

1. En ce moment même, Érasme désirait si sincèrement aller à Rome qu'il écrivait à Conrad Goclenius : *Quod si literas nuper a Roma allatas maturius accepissem iam iter ingressus fuissem* (du 25 septembre ; 773 D).

2. La lettre d'Érasme, écrite le 16 septembre, était destinée à être montrée à Adrien VI ; mais le pape était mort deux jours auparavant.

3. *Corpusculum* est encore un mot familier à Érasme ; v. 743 E, 775 B, etc. et notre p. 120.

1. Original (d'un secrétaire, sauf ce qui suit la date). *Reg. Vat. 2023*, ff. 154-155. Un autre exemplaire, original également, se trouve au f. 150 (suscription au f. 153). Une note de la main de Sadolet au dos de chacun des documents, indique qu'il les a re-

pectoris tui cuius antehac vmbram modo quandam ex coniecturis aeque multorum praedicatione perceperam, totam effigiem non aliter quam in speculo contemplari licuit. Quo sane nomine non minus debeo Bonifacio quam tua modestia se illi debere profitetur[1]. Equidem optarim esse aliquid in me quod isti tuo in me fauori respondeat : certe in amando Bonifacio non erras, quo viro nihil habet Germania syncerius puriusue. Euaderet ad summam auctoritatem, nisi sic abhorreret ab aulis principum et a Reip. munijs obeundis, quo tamen fortassis aliquando volens nolens pertrahetur. Quandoquidem Plato qui non admittit ad tractanda ciuitatis gubernacula nisi Philosophum, negat idoneum esse gerendo magistratui nisi qui nolens et detrectans suscipit. Agnosco Pontificis in me pietatem et illius in me animo copiosius sum responsurus, simulatque me hinc in tutum recepero, id quod nunc molior. Hi Monarcharum conflictus mire discruciant animum meum, per quos nec Pontifice, nec Cesare, nec Rege Gallorum frui licet. Post tantas tempestates Christus, ut spero, aliquam dabit serenitatem. Ocium quod mihi gratularis suppeditat hic animus contemptor honorum ac paruo contentus. Non admittit animus tuus *deficientis* vocabulum. Qualis sit

çus tous les deux. La lettre est publiée aux col. 853-854 de l'édition de Leyde et dans *Sadoleti epistolae*. Rome, 1760, t. I, p. 119; son importance et les différences entre l'original et l'imprimé nous ont autorisés à la reproduire.

1. Boniface Amerbach. Toute la première partie de la lettre d'Érasme est une réponse point par point à une lettre de Sadolet du 6 novembre 1524; il faudrait la mettre tout entière en regard de celle-ci (824 D-825 A).

mei memoria futura apud posteros, imo an vlla omnino futura sit, equidem committo superius. Plane corpusculum hoc collabitur, quod tamen in aliquot adhuc annos poterat seruire animo, nisi tam subinde impeteretur a calculo, malo tam crudeli, vt mortem, qua nihil terribilius, faciat optabilem. Si durum est semel mori, quanto durius toties mori, et rursus in nouos ali cruciatus? Aduersus haec mihi solida minimeque diluta philosophia est opus. In omnibus agendae sunt gratiae Domino, qui sic temperat hominum mala, vt et ferri queant et tolerantibus vertantur in bonum.

Pro Botzemo subleuato par est vt et ipse tibi gratias agam [1]. Videbar enim mihi quodam modo et ipse in ea causa periclitari, non ob id tantum quod amicus sit, verum etiam quod illi catalogum omnium lucubrationum mearum dicaram [2], haudquaquam facturus, si me vel leuis aliquis suspicionis odor tenuisset illum ab ea factione stare quam damnat Pontifex. Ante biennium mensem totum vsus sum illius hospitio. Liberrimis fabulis hoc omne tempus inter nos transactum est [3]. Interea

1. Jean Botzhemus était un chanoine de Constance, fort aimé d'Érasme; il avait une grande tolérance pour les personnes et fréquentait volontiers les hérétiques amis des Muses. Tout ce plaidoyer pour Botzhemus est écrit avec une grande éloquence. On sent qu'Érasme défend sa propre cause en même temps que celle d'un de ses plus chers amis. Érasme le dépeint d'abord comme lettré; il sait qu'un prélat comme Sadolet croira plus volontiers à l'orthodoxie de l'homme dont on lui aura fait estimer la valeur littéraire.

2. Cf. p. 8, note 2.

3. Dans une lettre du 1er février 1523, Érasme fait de son séjour chez Botzhemus un tableau animé; *domum habet quae Musarum domicilium uideri possit... o mensae coenaeque deum!...*

frequenter nos visit Basileae. Est natura simplici, omnis fuci ignarus : tum me nihil vnquam celauit arcanorum; ne verbum quidem vllum excidit illi, vnde posset deprehendi quod illi nunc quidam obijciunt. Vir est plane Musis et Gratijs natus, nec arbitror illum vnquam de vllo Lutheri dogmate cogitasse. Nec vnquam fuit de illo rumor huiusmodi, etiamsi forte quidam nonnihil suspicati sunt, sed hi parum aequi. Est illi vetus necessitudo cum nonnullis viris mea sententia optimis, nisi quod addictiores sunt doctrinae Lutheri. Cum his ita pristinam alit familiaritem, vt tamen non admisceat se conspirationi. Accepit nonnunquam Lutheranos, sed idem frequentius accepit acerrimos hostes Lutheri. Atque, vt nunc habent res Germaniae, vitari non potest quin aliquando consuetudinem agas cum huiusmodi. Ego simili comitate non paucos reuocaui a factione damnata, et iam passim redduntur litterae, quibus declarant se persuasos libello De Libero Arbitrio ab hoc Lutheri dogmate desciuisse. Botzemus, vt tecum aperte fabuler, nec Episcopum suum, nec Collegium habet satis aequum[1]. Episcopus iniquior est ob causam ob quam potius illi cha-

(751 CD). Constance devait être la première étape du voyage qu'il projetait de faire à Rome; un accès de gravelle l'obligea, on le sait, à revenir à Bâle sans pouvoir aller plus loin.

1. Le texte resté entre les mains des éditeurs de la correspondance d'Erasme offre une atténuation évidente de tout le passage sur l'évêque de Constance et son chapitre : *Botzhemus ut tecum aperte fabuler, collegarum aliquot nec collegii coryphaeum habet satis aequum, qui iniquiores illi sunt ob causas,* etc. (854 A). Le portrait de l'évêque Hugo de Hohenlandenberg est tracé en quelques traits vifs, dans la lettre citée plus haut, lorsque Érasme raconte son séjour à Constance.

rior esse debebat Botzemus, nisi sic natura comparatum esset, vt nonnunquam in bonis etiam ac magnis viris plus valeat affectus quam iudicium; et in collegijs fere germanicis gratiosiores sunt qui venantur, qui conuiuantur, qui student congerendis pecunijs quam qui se bonis litteris dedicarunt[1]. Possem tibi narrare quorum opera subornata sit haec fabula, sed prolixum sit, et nihil attinet quenquam attingere posteaquam Pontificis aequitas tuaque sedulitas calumniae periculum depulit[2] ab amico. Si mihi constaret quenquam esse peruersae factionis, ne verbo quidem illi suffragarer. Hunc animum semper praestaturus sum. Verum si quis contempletur statum horum temporum, praesertim apud Germanos, consultius iudicabit dare operam pelliciendis his qui per occasionem aliquantulum vacillarint, quam alienandis qui sic afflati sunt aliquo contagio, vt facile sanari queant. Quin et illud cauendum censeo, ne vt est hominum malicia sub praetextu religionis et asserendae fidei vexentur innoxij, neue qui huic aut illi male volunt, aut fortunis inhiant alienis, publicae causae fauorabili titulo abutantur ad priuatas et impias cupiditates suas.

Bonifacius nobis rursus ex Auenione redijt doctoris titulo coruscus. Magistratus illi detulit publicam iuris professionem atque ille suscepit. Is suis opinor litteris aget tibi gratias. Priusquam obsignem epistolam, addam quod rideas. Solent familiares

1. Ici apparait le satirique des *Colloques*.
2. Le secrétaire avait écrit *pepulit;* Érasme a corrigé.

mei dicere Iacobi nomen mihi parum esse felix, quod tres Iacobi libellis editis in me debacchati sint. Primum Iacobus Faber Stapulensis, qui cum tamen mihi nunquam dissuta est amicitia, quod errorem suum agnoscat. Huic successit Iacobus Latomus. Post hunc exortus est Iacobus Stunica, homo natus ad huiusmodi sycophantias. At ego me feliciorem arbitror vno Iacobo Sadoleto, quam viderer infelix etiamsi decem Iacobi tales in me scriberent.

Bene valeat T. R. D. Datum Basileae. Quinto Calend. Mart. Anno M.D.XXV.

R. D. T. addictiss. Erasmus Roterodamus mea manu subscripsi.

XI

A Sadolet.

R^mo patri ac D. D. Iacobo Sadoleto, episcopo Carpentoractensi. Romae[1].

S. P. Reuerendissime pater, Commentarium tuum in psalmum quinquagesimum nondum perlegi, sed tantum carptim degustaui, nec enim hactenus plus licuit per occupationes[2]; mox totum auidissime

1. Autographe. *Reg. Vat. 2023*, ff. 156-157. Au dos *Lettere del doctissimo* [sic]. — La lettre est imprimée avec quelques différences dans la correspondance d'Érasme (877 A) et dans celle de Sadolet (t. I, p. 136); le post-scriptum sur Amerbach est omis.

2. Érasme avait d'abord mis *occupationem*.

deuorabo; primo statim gustu mire me coepit candor ac facilitas simplicitasque dictionis cum summa pietate coniunctas. Nihil abs te praetermissum quod ad eruendos explanandosque prophetae sensus pertinet, qui graecos etiam nonnunquam consulis interim et hebreos. Si tales libellos nobis subinde mittat Roma, confido futurum vt plerique mortales aliquanto melius sentiant de vestra Vrbe, in qua perspiciant esse viros, qui libros arcanos non eloquenter solum, verum etiam sancte pieque tractare norint. Etenim qui isthic bonas litteras profitentur, quanquam in suo genere studiorum excellunt, tamen in hunc vsque diem ad rei Theologicae cognitionem haud ita multum contulerunt.

Gestio libellum hic typographis excudendum committere, quo latius per orbem sparsus plures accendat ad studium pietatis; sed scrupulum inijcit libello annexa excommunicatio, quam arbitror tamen non aliud sentire quam vt isthic Caluus a damno vindicetur [1]. Alioqui quum officina Calui non possit omnibus mundi regionibus suppeditare, videtur hoc non sine graui studiorum iactura futurum, si liber magnam vtilitatem allaturus sit ab vno duntaxat Romano typographo petendus.

Arbitror Carolum meum re feliciter gesta sese ad reditum accingere [2]. Hic agitur misera cruen-

1. Le libraire Fr. Calvo avait effectivement reçu un privilège pontifical. On a un billet d'Érasme, adressé à Calvo, le 31 août 1525, qui mentionne le plaisir qu'il a eu à lire l'excellent latin de Sadolet, si supérieur au sien, dit-il (887 F). Opposons l'avis de Luther sur le même ouvrage, *Propos de table*, trad. G. Brunet, Paris, 1844, p. 182.

2. Cf. p. 114, note 1.

taque fabula, cuius vtinam Dominus det felicem catastrophen. Nos subita tempestate deprehensi inter sacrum et saxum heremus non sine graui discrimine. Vtinam nunc liceret Tyberi bibere. Scurrae quidam monachi non desinunt in me libellis rabiosis debacchari, quidam etiam anonymis. De pensione Caesaris nulla spes est, ni redeam in Brabantiam. Atqui hic ventus neque nauigare sinit, neque ancoram figere. Mihi bona spes in S. D. N. Clementis pietate. Bene valeat tua R. D. Basileae. Postrid. Cal. Iulias An. 1525.

Bonifacius hic publico stipendio profitetur ius Caesareum, gratiosus apud suos omneis. Is tibi salutem plurimam[1].

XII

A Bembo.

Ornatiss. D. Petro Bembo. Patauij[2].

S. P. Graui profecto sollicitudine liberarunt animum meum, ornatissime Bembe, R. praesulis Ia-

1. La première lettre d'Érasme à Sadolet qu'on retrouve après celle-ci dans la correspondance imprimée d'Érasme, est du 1er octobre 1527 et Sadolet y répond de Carpentras, le 20 novembre (1124 C et 1130 A; elles portent, par erreur, dans l'édition, la date de 1528). Une grande calamité avait interrompu quelque temps la correspondance des deux amis; Rome avait été prise par les Impériaux et saccagée avec l'atroce barbarie que l'on sait. Sadolet, qui perdit alors sa bibliothèque, a parlé de ce désastre avec une éloquence émue, égale à celle d'Érasme lui-même. Ces deux lettres sont des chefs-d'œuvre.

2. Autographe. *Barberin. XXXI, 43,* ff. 177. Une copie est au *Vat. 9065,* f. 293. Le texte est dans la correspondance (1061 F).

cobi Sadoleti proximae litterae[1], quibus significauit te, multo ante quam oriretur illa Romae procella, Patauium velut in portum quietissimum confugisse, atque isthic inter Musas honestissimo simul ac iucundissimo frui ocio[2]. Qua quidem felicitate dignissimus erat et Sadoletus, nec male congruebat, vt quorum est vnus animus, esset communis item tranquillitas, sed aliter visum superis. Ille tamen putat se paruo decidisse cum fortuna, quod omnium facultatum in quibus intulerat bibliotheca neque praeciosius neque charius iactura redemerit incolumitatem.

Nos hic vrget tempestas nihilo mitior Romana. Siquidem illa rapuit opes, nos spoliamur his quae pijs omnibus sunt, vt esse debent, omnibus pecunijs chariora. Verum hanc tragoediam malim te ex hoc grammatophoro cognoscere; is est Carolus Vtenhouius[3] iuuenis mihi domestico coniunctus eoque diutino cognitus penitusque perspectus. Nihil illo

— Une autre lettre à Bembo, de la main du secrétaire d'Érasme, figure dans notre manuscrit (f. 178, copie *Vat. 9065*, f. 291). C'est celle du 25 mars 1539 (1279 A), relative à Uyttenhove et aux professeurs de l'Université de Fribourg-en-Brisgau. Comme il n'y a pas de variantes intéressantes, il est inutile de l'imprimer ici. Notons seulement la signature autographe : *Erasmus Rot. meu manu subscripsi. Amanuensis opera sum usus ne te torquerem mea κακογραφία.*

1. La lettre du 20 nov. 1527.

2. Sur le sac de Rome (mai 1527), cf. Vittorio Cian, *Un decennio della vita di M. Pietro Bembo*. Turin, 1885, pp. 133 sqq.

3. Ce Charles Uyttenhove, de Gand, est le père du littérateur du même prénom, qui est connu par son intimité avec Joachim du Bellay et les savants français du milieu du siècle (Foppens, *Biblioth. Belgica*, I, p. 165). Érasme le recommanda également à Egnazio (1158 C); il le décrit ailleurs comme *bene natum, sed parum eruditum ac ne studiosum quidem* (1755 C).

comperi multis annis syncerius, modestius aut amico amicius. Hunc litterarum amor et coram exosculandi viros tui similes cupiditas pertraxit in Italiam. Quare te rogo, quod alioqui scio te tua sponte facturum, vt pro tua solita in omnes humanitate, si quid opus erit, illi commodes vel consilio, vel autoritate tua, nam pecunia non eget. Et tamen hoc ipsum quod peto nullo tuo incommodo feceris. Opto te quam prosperrime valere. Datum Basileae. 8 Cal. Mart. An. 1528.

Erasmus Rot. tuarum virtutum admirator summus mea manu scripsi.

XIII

A Bembo.

Ornatissimo viro Petro Bembo. Patauij[1].

Fortuna non solum iuuat audaces, vt est in prouerbio, verum etiam timidis audaciam suppeditat. Bene cessit quod tibi commendaui Carolum Vtenhouium, iuuenem apud suos honesto loco claroque genere, sed litterarum nec admodum diuitem nec valde cupidum. Nunc te rogo vt ne graueris propius aliquanto inspicere Vigilium Zuichemum Phrysium, qui istic absoluit studia iuris Dolae et apud Biturigas sub eximio viro Andrea Alciato feli-

1. Autographe. *Barberin. XXXI. 43*, f. 179.

cissime coepta ac propemodum absoluta; tantum abest κολοφών[1]. In eo me non fallit amor, quandoquidem iuuenem antehac ignotum non prius amare coepi, quam cepi propius introspicere. Mira ingenij dexteritas, candor incredibilis. Tot animi dotes in unum congessit natura, vt interdum metuam apud me μινυνθάδιος. Solent enim fata eiusmodi miracula terris tantum ostendere.

Patria illius Como dedita est magis quam Mineruae. Tamen gignit solida ingenia, quaeque perdurent vsque ad maturitatem. Rodolphum Agricolam arbitror vobis non esse ignotum[2]; ego si quid iudico, suspico Vigilium modo viuat illo non inferiorem euasurum. Quare te rogo, mi Bembe, vt iuuenem propius contemplere et currenti stimulos addas. Bene vale. Friburgi Brisgoiae. Quinto die Iulij. An. 1532.

Erasmus Rot. ex tempore mea manu.

1. V. Zuichem était à Padoue au mois d'août ou de septembre 1532 (1152 D); il écrivait à Érasme qu'il y combattait les cicéroniens, ce qui n'était pas fait pour plaire à Bembo. Érasme répondait : *Miror te in litteris non meminisse Bembi, quem audio praecipuum isthic omnium felicium ingeniorum agere patronum : oportet enim te illi iam et notum et charum esse, nisi aut tu aut ille mihi parum notus est* (1130 E; cf. 1751 B). Un peu plus tard on voit que Zuichem a fait la connaissance de Bembo, et Érasme ajoute : *Legi nuper aliquot adolescentis illius progymnasmata; perplacuerunt omnia sed praecipue Aetna...* (1758 A).

2. Voir la réponse de Bembo du 29 août (1152 D).

XIV

A Bembo.

Clariss. viro D. Petro Bembo patritio veneto. Patauij[1].

Vigilius Suichemus, tuarum musarum alumnus, edidit Basileae Iustiniani institutiones graece versas, in quarum praefatione plenis vt aiunt tibijs tuas laudes depraedicat, quanquam hoc ille nusquam non facit, idque tuo merito, vir omnium qui viuunt hodie humanissime et omnibus iuuandis exposite.

Audio et doleo Asulanam officinam refrixisse. Sed Frobeniana in dies magis ac magis efferuescit ad euulgandos auctores optimos, nec labori nec impendio parcens, maiore profecto cum gloria quam lucro. Nunc orsi sunt Titi Liuij decadas e voluminibus manu descriptis non vulgariter emaculatas[2]. Ad id principalem operam praestitit Beatus Renanus, vir doctus, diligens excussique iudicij; proximam Henricus Glareanus, quum in disciplinis omnibus, tum praecipue in veterum historiarum cognitione egregie exercitatus; tertiam Sigismundus Gelenius, patria Boœmus, sed in optimis litteris Italiae alumnus.

1. Autographe. *Barberin. XXXI, 43,* f. 180.

2. Cf. Dibdin, *Introd. to the greek and latin Classics,* Londres, 1808, t. II, p. 37.

Audierunt autem isthic haberi sex libros priores tertiae decadis manu descriptos, quos hic nancisci non potuerunt. Horum copiam si per te consequuti fuerint, experieris homines minime ingratos[1]; quod

1. Bembo reçut une requête personnelle des Froben et y répondit directement. Voici ce qu'il écrivait à Erasme, le 11 novembre *Neque enim Liuianos libros habebamus ullos manu scriptos, qui non minus probi essent quam ab Aldo impressi, qui sunt in omnium manibus* (1180 A; la lettre est datée par erreur de 1533). Bembo possédait des manuscrits de Tite-Live, que nous avons reconnus au fonds Vatican sous les nos 3329, 3330 et 3331 (Cf. *La Biblioth. de Fulvio Orsini*, pp. 191 et 212). Le 3330 contient la 3e décade; mais c'est un magnifique manuscrit autographe de Poggio, et on comprend que Bembo ne se soit pas soucié de l'envoyer au-delà des Alpes. Cependant, il s'était activement occupé d'en rechercher un autre pour cet envoi, comme le prouve la lettre inédite d'Egnazio que voici :

Clarissimo uiro domino Petro Bembo. Paduae.
EGNATIUS PETRO BEMBO S. P. D.

Tantum ex Zelarino meo in urbem ueneram, quum ab ipsius urbis aspectu admonitus officij erga te mei, relegi litteras quas abs te mihi reddidit Ioannes Mathaeus Bembus, cum neteri necessitudine mihi, tum tuo et nomine multo mihi iucundissimus.

De Liuianis item libris quod quaeris an Venetijs sint, qui transmitti ad Frobenios possint, nihil plane tibi affirmare habeo. Id tantum olim acceperam esse ueterem Livij historiarum codicem ad gemellorum nostratium aedem, quae mancipes Aldini sequuti sint, quum luculentissimi authoris libros excuderint qui passim hodie legentur. Hunc ipsum codicem quantum omni officio studio curaque contendere potero, si Frobenij, si Frobeniorum nomine tu ipse expetes, dabo operam ut habeas. Nam [et Erasmus hoc ipsum a me antea petierat [et ego Frobeniorum industriam plurimum facio et tuo nomine nihil non debeo praestare]. Sic enim existimes uelim mihi semper eximias uirtutes immortalemque nominis tui gloriam olim mihi gratissimas, hoc uero tempore item iucundissimas esse.

Bene et feliciter uale, Bembe charissime, sicque tibi persuadeas Egnatium eum esse qui semper famae eruditioni ingenioque tuo fauerit perpetuoque fauturus sit.

Venetijs. Die sexta decima Iulij.

(Autographe. *Barberin. XXXI*, 43, f. 172. Les mots entre crochets ont été ajoutés en marge au moyen de renvois. La lettre est de 1521).

spero te pro tua genuina humanitate proque propenso in optima studia fauore non grauate facturum, modo possis. Bene vale. Hic nihil audimus nisi tympana ac tubas. Friburg. Natalis S. Marci. 1534[1].

Erasmus Rot. mea manu.

XV

A Bembo.

Clarissimo doctissimoque viro Petro Bembo patritio veneto. Patauij[2].

Vereor ne iam dudum frontem in me desideres, Bembe doctissime, qui te toties interpellem petacibus litteris meis. Nuper pudore in impudentiam incidi. Dum enim vereor typographis commendationem ad te flagitantibus negare obsequium, apud te factus sum inuerecundus. Tametsi nihil aliud petebam nisi vt, si quem forte nosses cui esset T. Liuius manu descriptus, indicares[3]. Facit autem hoc tui nominis claritas, atque etiam singularis quaedam in omnes humanitas, vt quisquis Patauinam adit scholam cupiat tibi studiorum principi commendari. Inter quos est hic Damianus a

1. Le 25 avril. La lettre suivante est du 16 août.

2. Autographe. *Barberin. XXXI, 43.* f. 181.

3. Bembo blâme affectueusement la discrétion d'Érasme dans la réponse indiquée plus haut : *Vellem fidentius atque prolixius a me omnia exspectares coniunctissimi hominis officia...* (1480 A).

Goes[1], iuuenis domi nobilis, qui florentissimam aetatis partem obeundis regis sui negocijs impendit, obiter tamen quod potuit ocij studijs suffuratus. Est autem natione Lusitanus, ingenio minime sordido moribusque candidissimis. Rex illi vltro obtulit egregium in aula munus, in qua a puero est educatus, videlicet vt esset ipsi primus a thesauris. At hic maluit thesaurum meliorem in animo recondere. Me vero autore Patauinam scholam vt omnium florentissimam delegit[2]. Abs te nihil petit officij, nisi quod citra tuum incommodum praestare potes, qualia nulli soles negare[3]. Consule hospiti, quam domum aut quod contubernium magis conueniens possit eligere. Mihi videtur consultius vt cum Gallis aut Germanis aliquot nobilibus domum ac mensam habeat communem. Est enim assuetus vitae lautiori, tametsi sobrius est. Opto te quam prosperrime valere.

Datum apud Friburgum Brisgoiae. Postrid. Virginis assumptae. 1534.

Erasmus Rot. mea manu.

1. Érasme écrit plusieurs fois à Damien de Goëz, pendant son voyage en Italie. Je ne cite qu'un passage : *Bembo et Bonamico et, si datur opportunitas, Coelio Calcagnino ueteri amico salutem de nota meliore* (1507 F). Cf. 1515 D et 1820 E, où les éditeurs voient à tort Lazare de Baïf, tandis qu'il s'agit de Lazaro Bonamico.

2. Cf. plus haut, p. 57.

3. Bembo : *Lucrum mihi uideor fecisse ex tuis litteris, qui iuuenem mirificum ut cognoscerem effecisti; tum me ei largiter obtuli petiique ut meis rebus omnibus mequc ipso suo iure uteretur* (1179 F).

ADDITIONS

Il semble utile de compléter, pour les curieux des choses de la Renaissance et pour les fidèles d'Erasme, le dossier de documents qui se rattachent à son séjour en Italie. Depuis que notre petit livre a paru, rien n'est venu en modifier les lignes générales, ni même y apporter de rectification importante. Mais comme sur quelques points des indications nouvelles ont été données, le lecteur peut avoir intérêt à trouver ici tout ce qui se rapporte au sujet.

Le séjour d'Érasme à Venise, qui a été la partie principale et la plus féconde de son voyage, se trouve fort utilement mentionné par M. Léon Dorez dans ses *Études Aldines* (Paris, 1898; travail paru d'abord dans la *Revue des Bibliothèques*). La première de ces *Études* est consacrée à la marque typographique d'Alde Manuce. C'est en effet, le commentaire d'Érasme à l'adage *Festina lente*, écrit et imprimé sous les yeux d'Alde, qui fait connaître avec la plus exacte précision la double source de la représentation symbolique qu'ont popularisée les livres du grand imprimeur. M. Dorez a dégagé du long texte d'Érasme tous les éléments historiques qu'il contient, et il convient de lire sa traduction intégrale de ce célèbre passage, dont je n'ai cité que des extraits. On y remarquera l'intérêt qu'Erasme avait pris non seulement à la médaille d'argent de Titus, provenant de Bembo, mais encore à la gravure du songe de Poliphile représentant l'ancre et le dauphin. Le morceau, écrit en 1508 et complété en 1525, est d'ailleurs le témoignage le plus éloquent et le plus autorisé sur le rôle d'Alde dans la renaissance des lettres.

L'emplacement de la maison d'André d'Asola à Venise, à l'époque où Érasme en fut l'hôte, peut être aujourd'hui fixé avec plus d'exactitude, grâce aux indications de Carlo CASTELLANI (*La stampa in Venezia, dalla sua origine alla morte di Aldo Manuzio seniore,* Venise, 1889, p. 54) et surtout, je crois, grâce aux suscriptions de lettres inédites réunies dans notre recueil, *Les Correspondants d'Alde Manuce* (Rome, 1888, pp. 64, 73, 77, 97, etc.). Parmi ces correspondants, Jean Fruticenus adresse sa lettre à Alde, de Padoue, le 15 août 1507 : « In apothega di Turri, apresso el porte Rivoalto. » Ce lieu n'est pas la maison d'André d'Asola, qu'habite Alde et qui va recevoir Erasme ; c'est seulement la « bottega », ce qu'un correspondant français désigne comme « la boutique de livres à l'enseigne de la Tour, près du pont Realto. » Le 30 novembre 1507, Aleandro, un familier, nous permet d'en faire exactement la distinction en adressant sa lettre : « A Sancto Paterniano over appresso del ponte di Rialto. » Ses lettres de 1508 sont envoyées à Alde : « A San Paternian. In casa di messer Andrea d'Asola. » C'est donc à San Paterniano et non au Rialto que se trouvait, au temps d'Érasme, le siège de l'Académie Aldine, fondée à Santo-Agostino, et c'est là qu'il a vécu dans la famille d'André d'Asola.

La véritable date du mariage d'Alde, que les biographes fixaient à 1499, est le carnaval de 1505. J'ai été assez heureux pour établir moi-même cette rectification, grâce à une lettre d'Alberto Pio, écrite de Carpi, le 11 mars 1505, et publiée dans les *Correspondants d'Alde Manuce*, p. 17. Cf. CASTELLANI, *La stampa in Venezia*, p. 53, et V. CIAN, dans le *Giornale storico*, vol. XXIX, p. 429. — Sur le triomphe de Jules II à Bologne et le témoignage d'Erasme, il faut maintenant consulter PASTOR, *Geschichte der Päpste,* vol. III, Fribourg-en-Br., 1895, pp. 572-574.

Les polémiques soutenues plus tard contre Érasme par ses adversaires littéraires et religieux ont cherché à le calomnier à propos de son séjour à Venise et à l'accuser

d'ingratitude à l'égard d'Alde Manuce. Moins grossière, mais non moins perfide que l'attaque de Jules-César Scaliger, est celle d'Alberto Pio, prince de Carpi. Il n'est pas superflu de lire ici les deux morceaux suivants de son pamphlet, postérieur d'une vingtaine d'années au voyage d'Érasme. Le second vise l'innocent passage de l'*Éloge de la Folie* :

« Velim tibi [Erasme] persuadeas me semper beneuolo ac peramanti animo erga te iam ab annis compluribus fuisse, ex eo nimium tempore quo apud uirum optimum et de litteris optime meritum Aldum nostrum Venetiis diuertebaris; tunc enim primum ego adolescens audiui Erasmi nomen ab Aldo commendari et, ni fallor, etiam te uidi et Thomam Linacrium uirum praeclarum itidem Aldi contubernalem, deinde crescente in dies laudis tuae fama amor etiam augebatur. » .....« Quo capite [de grammaticis] etiam nominatim ingrate nimis taxas ac irrides Aldum nostrum uirum sane nunquam satis laudatum, citra cuius contubernium certe nunquam tu tam bellus fuisses. Negare enim non potes quin Venetiis apud ipsum agens, cum illius officinae ministrares, in utraque lingua multum profeceris. Aldum, inquam, bonorum authorum restitutorem graecaeque linguae propagatorem, qui eam fere uetustate collapsam ac barbarie obrutam e tenebris eruit, probatissimos ullius authores undique publicando, uirum eruditissimum ac optimum a litteratis omnibus perpetuo suspiciendum taxas, eo quod grammaticam suam pluries ediderit, quasi tu non idem effeceris, fere in omnibus lucubrationibus tuis, praesertim in Adagiorum uolumine quod in dies fere locupletasti, et quia omnium scriptorum compendia grammaticam artem de nouo scribentium studiose perlegeret; nec uereris uirum tam beneficum erga studiosos, tam doctum et pium sanctisque moribus praeditum tuumque hospitem et uelis nolis quodam tempore tuum herum, fatuum et insanum dicere. » (Alberti Pii Carporum Comitis illustrissimi... tres et uiginti libri in locos lucubr. uar. Des. Erasmi quos censet ab eo recognoscendos et retractandos. Impressi

prelo Ascensiano... [Paris, 1530, avec des vers liminaires de Floridus Sabinus], ff. II v° B et LXXIIII D).

Sur le retour d'Érasme par Bologne, voici un extrait de la lettre de Paolo Bombasio à Alde, mentionnée à la p. 92. Cette lettre, non datée et adressée à Ferrare, doit être rapportée à la fin de mai ou au commencement de juin 1509 :

« ... Erasmus noster nudius quartus Roma profectus apud me diuertit, nec ut preter unam noctem mecum esset animum inducere potuit. In Britanniam suam properat a suo, ut ait, Maecenate haud paruis condicionibus accersitus. Animus illi erat ut istuc diuerterit ac te uiserit; aiebat namque aliqua scripsisse quae tua cura uellet imprimi. Mox nescio quo pacto mutatus per epistolam tecum omnia transacturum dixit, potius quam ut comites relinqueret ac uie dispendium faceret. Illum ego quasi nunquam uisurus, nec ab eo uidendus unquam, subtristis dimisi. Carteromachi spes haud mediocriter me solatur, qui prope diem apud nos erit et Erasmi desiderium aliquantisper fallet. O si Aldo fatum esset ut ternus e caelo quasi divinitus aduentaret, quid me uno felicius? Sed si tu tardigrada ac domiporta testudo ad nos uenire grauaberis, nos fortassis ad te conuolabimus... »

(Biblioth. nat. de Paris, *N. A. L.* 1554, f. 18. Cf. *Les Correspondants d'Alde Manuce,* p. 83-84).

Les relations d'Érasme avec Aleandro, devenues si tendues au moment de la Réforme, ont fait l'objet d'une intéressante étude de M. l'abbé Paquier, dans les *Mélanges* de l'École française de Rome de 1895. Il y a cinq lettres inédites à Érasme, dont deux, écrites de Ratisbonne en 1532, ont pour but de dégager Aleandro, alors nonce en Allemagne, de toute complicité dans les attaques du prince de Carpi. Au début d'une lettre écrite de Paris en février 1512, Aleandro rappelle, avec grâce et vivacité, la belle amitié intellectuelle qui s'était nouée en Italie et qu'Érasme ne semble pas avoir mis de persistance à cultiver :

« Non satis scio tene an me an utrumque nostrum potius

negligentiae censeam accusandum quod, quum tanta inter nos quanta unquam inter ullos eiusdem artis professores amicitia intercesserit, neuter tamen postquam ex Italia decessisti neutri quicquam scripserit. In quo ut ambo peccauerimus, tua profecto labes multo minus uenit excusanda; nam, quum ego ternas ad te dum adhuc in Italia esses literas dederim, abs te nihil neque antea neque post praeter tria uerbula accepi. Quod si fortasse redditae tibi non fuerunt literae meae (id autem facile accidere potuit, tum propter bella quae omnia intercipiunt, tum quia ut audio nusquam diutius constitisti), poteras tamen tu et debebas ad me saepiuscule scribere, quum certo scires ubi essem et trecenti quotidie in Galliam ex Italia ueniant. Illud uero quo pacto expiabis quod, quum Lutetiae esses haberesque nuntii copiam, non ita ad me ut ad Pyrrhum scripsisti? At ego ubi intellexi te in Gallia esse, omissis rebus etiam mihi non parum necessariis, Aurelia decedens quamprimum Lutetiam me contuli, nullam profecto aliam ob causam nisi ut te uiserem, te amplexarer, tecum dulciter riderem et docta simul et dulci tua consuetudine fruerer, repeteremusque uicissim pristina contubernia, quo mihi nihil potuisset contingere iucundius, nihil omnino gratius. Sed non fuerunt nobis tam benigna fata : quatriduo enim antequam huc perueniam, ipse ut intellexi ab amicis iam dicesseras. Verum omnia tibi condonabuntur, si eo adhuc esse perseueras in animo quo fuisti aliquando. » — (On notera ici la mention d'une correspondance d'Érasme avec Pyrrhus d'Angleberme, le savant orléanais, à qui un seul billet, de 1517, est adressé dans l'édition de Leyde, 1646 A. Sur Pyrrhus, cf. Omont, *Journal autobiogr. de J. Aléandre,* Paris, 1895, p. 18).

Les traditions de l'humanisme, si vivantes encore dans la patrie d'Érasme, ont ménagé à notre travail en Hollande un accueil particulièrement favorable. En remerciant nos bienveillants confrères, je ne résiste pas au plaisir de citer pour sa pure élégance quelques lignes de l'analyse faite par M. J. B. Kan, de Rotterdam, dans le *Programma van het Erasmiaansch Gymnasium* pour 1889-89 : « Illustravit

Nolhacus triennium, quod in Italia Erasmus degit, ea orationis subtilitate, qua soli fere Francogalli uti uidentur atque exposuit qua doctissimus ille homo, qui nullum aetatis tempus non in optimas artes impenderit, eruditissimorum Graecorum aliorumque, qui in humanitatis studiis uitam posuerant, usu et consuetudine eo peruenerit ut inter clarissima omnium saeculorum ingenia splenderet. Etenim vel ingeniosissimi cuiusque insitam uim nil nisi doctrina promouet, neque usquam terrarum adeo cum Latine tum Graece doctus euasisset, nisi Italia eiusque caput Roma alumnum XXXX fere annorum liberaliter instituendum suscepisset. Non defuerunt aequales, qui Erasmum plus eruditionis in Italiam importasse quam exportasse contenderent, neque tamen talia nimia uiri admiratione celebrantibus fides est habenda. Sed satis iam de libello : qui legerit, profecto mecum de opera et oleo perditis non conqueretur... Non solum scriptorem uerum etiam Klincksieckium typographum de re publica litteraria bene meruisse nemo facile negauerit, qui secum reputet quantae molis sit Erasmi enarrare uitam, qua in re vv. dd. adhuc studiosius quam prudentius mihi uersati esse uidentur. » (M. Kan a fait une utile critique du texte des lettres publiées; parmi les émendations suivantes, plusieurs sont de véritables conjectures sur l'autographe fautif, d'autres relèvent des erreurs typographiques, qu'expliquent sans les excuser les circonstances d'une hâtive correction : p. 102, l. 1, motu l. menti; 104, 7, 11, 15, mutaris l. mutari, illius l. illud, hac ipse l. hoc ipso; 108, 6, plurimis... adiectis; 109, 18, amico l. amice; 110, 2, 6, l. hac, del. non; 111, 4, hae l. hae mihi; 115, 9, l. furere; 118, 6, l. futurum; 120, 2, l. superis; 124, 3, l. coniuncta; 126, 10, 18, intitulerat l. nihil erat, coniunctus l. connictu. M. Kan n'accepte pas l'interprétation donnée en note aux mots « codices estimatos » dans la lettre II).

Il faut signaler également les substantiels *Erasmus-Studien* de M. Arthur Richter (Dresde, 1891), qui vont jusqu'au retour d'Italie. L'auteur pense ustement qu'avant

d'entreprendre une révision d'ensemble de la biographie d'Érasme, il faut voir, dans le classement de sa correspondance, plus clair que n'y ont vu les éditeurs de Leyde, tout consciencieux qu'ils aient été, et qu'il est d'une grande importance d'y établir préalablement une chronologie assurée. L'examen de M. Richter (continué par M. Max Reich, pour 1509-1518, *Westdeutsche Zeitschrift, Ergänzungsheft IX*, Trèves, 1896) porte sur la première partie de la vie d'Érasme, celle où la correspondance, pour être plus clairsemée, n'en est que plus difficile à mettre en ordre. J'ai le plaisir de me trouver partout d'accord avec M. Richter, sauf sur l'insignifiant billet à Obrecht, qu'il croit écrit de Florence et non de Bologne, ce que je concède volontiers, à la condition toutefois de lire *egit* et non *agit* (1858 B).

Le premier volume de la vaste *Bibliotheca Erasmiana* entreprise par l'Université de Gand est uniquement consacré aux *Adages*, l'ouvrage qui avait commencé la réputation d'Érasme en Italie et dont la réfection sur un plan nouveau l'occupa pendant la plus grande partie de son séjour. L'édition des *Adagiorum collectanea* parue à Paris en 1500, chez maître Jean Philippe, avec épître liminaire de Fausto Andrelini, avait été réimprimée en 1505 par le même éditeur, avant l'édition donnée par Badius Ascensius, en janvier 1507, augmentée de deux adages et précédée d'un recueil de vers d'Érasme. Le recueil des *Collectanea* continua à être réimprimé en France et en Allemagne, même après que les *Adagiorum chiliades* eurent paru chez Alde. On trouvera la description de l'Aldine dans la *Bibliotheca Erasmiana*, I, Gand, 1897, p. 77-81. Cette bibliographie des œuvres d'Érasme, à laquelle attachent leur nom MM. Vander Haeghen, Vanden Berghe, Th.-J.-I. Arnold, promet d'être une des plus belles publications bibliographiques de notre temps. Il plaît de penser que c'est à l'honneur d'Érasme qu'un tel travail est consacré.

INDEX DES NOMS

Adrien VI, 113, 116-118.
Agricola (Rod.), 128.
Alciat (A.), 127.
Aleandro, 38, 40-42, 49-51, 68, 88, 131, 136, 137.
Alidosi, 64.
Alviano (B.), 45.
Amerbach (B.), 70, 119, 122, 125.
Ammonio (Andrea), 59.
Andrelini (Fausto), 139.
Antimaco (Marcantonio), 60.
Antiquario (J.), 42.
Aphtonius, 40.
Apostolios (Arsène), 40.
Aristide, 40.
Aristote, 40.
Asola (André Torresano, dit A. d'), Asulanus, 33-36, 42-44, 106, 108, 111, 131.
Asola (François Torresano, dit F. d'), 33, 44, 53, 106-112.
Asola (Frédéric Torresano), dit F. d'), 33, 110.
Athénée, 40.
Aulu-Gelle, 62.
Averroès, 46.
Badius (Jodocus), Ascensius, 6, 11, 13, 27, 43, 99, 101, 139.
Bagatto (O.), Pacatus, 18.
Baïf (Lazare de), 54, 131.
Barbaro senior (Ermolao), 22.
Barbaro junior (E.), 44.
Barbirius (Petrus), 79, 113, 114.
Battus, 4.
Bellay (Joachim de), 65, 126.
Bembo (Pietro), 45, 69, 70, 96, 125-132.
Bembo (Giammatteo), 130.
Benigno (Corn.), 67.
Bentivogli (les), 12, 16, 23.
Béraud (Nic.), 7.
Bernezio (Bald.), 10.
Beroaldo senior, 21, 22.
Beroaldo junior, 67, 80.
Bessarion, 55.
Blado (Ant.), 109.
Boerio (Battista), 5, 19.
Boerio (Bern. et Giov.), 5, 8, 11, 19, 30.
Bolzani (fra Urbano), 40, 47.
Bombasio (P.), 23, 24, 59, 61, 64, 81, 92, 113, 117, 136.
Bonamico (L.), 54, 131.
Borgia (Lucrezia), 61.
Botzhemus (J.), 8, 82, 120.
Bragadino (Alvise), 44.
Bramante, 81.
Brice (Germain), 54, 58, 105.
Budé, 54, 75.

Burbancus (G.), 71.
Buschius, 116.
Buslidius (J.), 13.
Calcagnini (Celio), 49, 59, 60, 131.
Callergi (Zacharie), 57, 59.
Calvo (Fr.), 124.
Camillo (Giulio), 67, 77.
Campeggio, 73.
Canale (P.), 47.
Canisio. V. Egidio.
Canius, J. de Hondt, 114.
Carolus, 110, 111, 124.
Carpi (Alberto Pio, prince de), 25, 45, 68, 94, 134, 135.
Cartéromachos, Fortiguerra, 22, 54, 56, 64, 66-68, 88, 136.
Casali (Giamb.), 67, 68.
Casimbrotus (Leonardus), 70.
Castiglione (B.), 65.
Catulle, 51.
Chalcondyle (D.), 54.
Charles VIII, 58.
Christophorus, 72.
Cicéron, 44, 77, 107.
Clément VII, 117, 119, 125.
Clyston, 5, 8, 19.
Colet (Jean), 6.
Colocci, Colotius, 64, 67, 68.
Commynes, 31.
Contarini (A.), 44.
Cop (Guillaume), 8, 30.
Coricius. V. Goritz.
Corsi (Pietro), 25, 68, 75, 94.
Cotta (Pietro), 47.
Dolet (Étienne), 38.
Donato (Girolamo), 47.
Dorpius (M.), 93.
Doucas (D.), 35, 42, 48.
Donstallus. V. Tunstall.
Dürer, 69.
Egidio de Viterbe, Eg. Canisio, 67, 80.
Egnazio (Battista), 33, 40, 44, 46, 111, 126, 130.
Este (Alphonse d'), 61.
Euripide, 6, 26, 29, 41, 56, 101, 102, 105.
Eustathe, 40, 56.
Ferrerio (Giov.-Stef.), 80.
Floridus Sabinus, 94, 136.
Fortiguerra. V. Cartéromachos.
François Ier, 54, 116.
Frisius (Hermann), 57, 68.
Froben, 41, 107, 108, 110, 129, 130.
Fruticenus (J.), 134.
Gabrielli (A.), 45.
Galien, 110, 111.
Gaza (Th.), 56, 67.
Gelenius (S.), 129.
Georges de Trébizonde, 67.
Giovio (Paolo), 69.
Giraldi (Giglio), 51.
Glareanus, Loriti, 62, 112, 129.
Goclenius (Conrad), 118.
Goëz (Dam. de), 23, 132.
Gouda (Guillaume de), 5.
Goritz (Jean), Coricius, 71.
Granvelle, 83.
Grégoire de Nazianze (S.), 40.
Grimani (Dom.), 69, 70, 72, 80, 87-91.
Grimani (Marino), 88.
Grocyn (W.), 27, 99.
Grunni (Lamberto), 19.
Guibé (R. de), card. de Nantes, 71, 80.
Gulielmus (magister), 20.
Halsey (Th.)? év. d'Elphin, 72.
Henri VII, Roi d'Angleterre, 5, 85.
Henri VIII, 70, 84, 85, 114, 116.
Hermogène, 40.

Hésiode, 40.
Hohenlandenberg, évêque de Constance, 121.
Holbein, 69.
Homère, 108.
Horace, 8, 44, 102, 103.
Hutten (U. de), 43, 44, 60, 116, 117.
Imperia, 80.
Inghirami, Phaedrus, 68, 72, 77.
Jean Chrysostome (S.), 103.
Jacques IV, Roi d'Ecosse, 53, 84.
Jean III, Roi de Portugal, 55.
Jules II, 11, 14, 16-18, 21, 58, 66, 75, 77, 81, 82.
Justinien, 129.
Landavus (Jac.), 71.
Lascaris (J.), 40, 48, 49, 56, 58, 101.
Latimer (W.), 27, 99.
Latomus (Jac.), 123.
Lefèvre d'Etaples, 123.
Léon X, 21, 50, 70, 81, 82.
Leoni (Ambrogio), 33, 36, 46, 57.
Leoniceno (N.), 59, 60.
Linacre (Thomas), 6, 27, 99, 135.
Live (Tite-), 129, 130.
Longueil (Christ. de), 76.
Loriti. V. Glareanus.
Louis XII, 11, 48, 58.
Lucien, 6, 7, 11, 13.
Luther, 50, 79, 113-115, 121, 124.
Lycophron, 56.
Machiavel 13.
Manuce (Alde), 6, 24, 26-53, 55, 64, 92-94, 99-108, 133-135.
Manuce (Paul), 33.
Manuzio de' Manuzi, 33, 110.
Marso (Pietro), 67.
Marulle, 57.
Maurice (Jac.), 12.
Médicis (Jean de). V. Léon X.
Michel-Ange, 13, 18, 76.
Morny (Pierre de), 9.
Morus (Thomas), 7, 85, 93.
Moschus (D.), 59.
Mountjoy (W.), 85.
Muschoronus, 71.
Musurus, 40, 46, 48, 49, 54-58, 64, 101.
Muth (Conrad), 22.
Navagero (A.), 45.
Obrecht (Jean), 12, 18, 139.
Omenius (Gerv.). de Dreux, 104.
Ovide, 13.
Pace (Richard), 24, 59, 60.
Paludanus, 7.
Paniciato, 59, 61.
Paul Eginète, 98.
Pausanias, 40, 56.
Pétrarque, 45, 84.
Philippe (Jean), 139.
Philippe le Beau, 13.
Pindare, 40, 56.
Pio (Giambattista), 21, 22.
Pio. V. Carpi.
Pirckeimer (B.), 115, 116, 117.
Planude, 38.
Platon, 27, 40, 49, 56, 98.
Plaute, 4, 42, 43, 105.
Pline l'Ancien, 77.
Plutarque, 40, 42, 48, 67.
Poggio, 13, 65.
Politien, 13, 22.
Polydore Virgile, 6.
Pomponazzo, 77.
Pomponius Laetus, 67, 76.
Pontano, 57.
Prato (Jacopino da), 10.
Prieras (Silvestre), 116.
Ptolémée, 26.
Pucci, 23, 67.
Pyrrhus d'Angleberme, 137.
Ramusio (Giamb.), 45.

Raphaël, 13, 69.
Regio (Raff.), 55.
Rhenanus, 4 et *passim*, 129.
Rhodiginus, Ricchieri Luigi, 59, 61.
Riario (Raff.), card. di S. Giorgio, 68, 81, 82.
Rovere (Franciotto della), 66.
Ruccellai (Bern.), 47.
Sadolet, 70, 73, 81, 118-126.
Scaliger (J.-C.), 35, 37, 38, 40, 43.
Sanudo (M.), 45, 48.
Savonarole, 12.
Sénèque, 42, 43, 68, 102, 104, 106.
Serafino, 41.
Servais, 12, 16, 80.
Sophocle, 27, 56, 98.
Sphérula, 67.
Steuco (Agostino), de Gubbio, 70, 78.
Stobée, 59.
Stuart, (Alexandre), archev. de Saint-André, 53, 59, 62, 83, 84.
Stunica, 73, 74, 117, 123.
Suétone, 44.
Taleus (G.), 59.
Térence, 42, 43.
Teneira (Luis), 55.
Théocrite, 40, 56.
Tissard, 22.
Tomeo (N. Leonico), 47.
Tunstall (C.), 27, 99.
Urceo (Codro), 21.
Uyttenhove (C.), 126, 127.
Vergerio (Giandrea Favonio), 67.
Virgile, 45, 83.
Wareham (W.), archev. de Canterbury, 4, 86, 102, 104, 116.
Weere (dame de), 3, 4.
Wentford (R.), 6.
Wolsey (Th.), card. d'York, 71, 116.
Zuichemus (V.), 127-129.

Imprimerie A. Le Roy. — Fr. Simon Succ^r. — Rennes (3390-97).

~~Erasmus, Desiderius~~ 40461 LL
Author Nolhac, Pierre de E653
Title Erasme en Italie. .Yn

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED